Frank Pietra



Bienvenue chez les Ombres



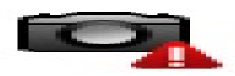

BIENVENUE

CHEZ LES OMBRES

« Jamais le soleil ne voit l'ombre »

Léonard de Vinci





1

Levallois-Perret

Dans un bureau de la DGSI

Vendredi 26 juin, il est presque 19h00, le pot de départ du commissaire Vincent Terrazzoni de la DGSI, s'achève.

* * *

Vincent Terrazzoni est le fils d’un policier abattu en service, alors qu’il n’est âgé que sept ans. Sa mère, qui l’élève seule, lui prodigue une éducation bâtie autour de nobles sentiments tels que l’abnégation, la charité, l’honneur ou le courage. Étudiant, Vincent ne se présente pas à sa remise de diplôme de fin d’études, il enterre sa mère, disparue deux jours plus tôt des suites d’une méningite fulgurante.

Jeune marié, il entre dans la Police, soutenu par Claire, son épouse. Il y réalise un parcours professionnel exemplaire. Après plusieurs années de PJ, puis un passage très remarqué à la BRI, où il reçoit tous les honneurs, il se retrouve brisé par le décès de Claire, emportée en moins de trois mois par la maladie de Lou Gehrig. N'ayant plus goût à poursuivre sa carrière dans l'Administration, malgré sa nomination récente à la tête du Groupe d'appui opérationnel de la DGSI, il décide de se placer en disponibilité pour se construire une nouvelle vie dans le privé.

En février, il a visité un ancien garage automobile à Malakoff, six cents cinquante mètres carrés sur trois niveaux avec quai de chargement, il s'y voit bien satisfaire un rêve de garçon : retaper des vieilles américaines.

* * *

Le pot se termine. Ses anciens équipiers lui proposent d'aller finir la soirée ailleurs, il refuse gentiment, il n'a qu'une envie, rentrer chez lui dans son appartement de Vanves et tourner la page.

2

Vanves

Résidence Les Marronniers

À bord de sa vieille Mégane, le commissaire Vincent Terrazzoni pénètre dans le parking souterrain. Une fois encore, la porte est restée bloquée ouverte. Il faudra qu’il en parle demain à la gardienne. Le parking est calme, personne ne rentre plus à cette heure-ci. Il stationne sa voiture sur son emplacement, puis se dirige vers l'ascenseur. Il l'attend. Les portent s'ouvrent. Il s’apprête à entrer dans la cabine, or il se fige. Il sent une présence derrière lui. Son métier et son expérience lui confèrent un grand sang-froid en toutes circonstances. Il se retourne doucement, mais avant qu’il ne puisse voir qui que ce soit, il sent une piqûre à l’arrière de son cou qui lui procure une vive et brève douleur. Il vacille et s'écroule, inconscient.

*

Vincent Terrazzoni revient à lui. Il est attaché, les yeux bandés. Avec ses mains, il tâtonne et reconnaît immédiatement le cuir tanné de son fauteuil club. Il est chez lui dans son salon. Il devine la présence de quelqu’un et demande :

– La déco vous plaît-elle ?

– Ça ira pour ce que nous avons à y faire, lui répond une voix d’homme plutôt sereine.

Vincent, sous son bandeau, ne visualise pas plus de deux individus dans la pièce. Il poste le second, plus en retrait, près de la porte. C’est l’homme de l’ombre, celui qui sécurise.

– Et qu’avez-vous donc à y faire ?

L’inconnu ne répond pas.

– Pouvez-vous m’expliquer l’objet de cette mise en scène, ou me dire au moins qui vous êtes ? insiste Vincent.

Pas de réponse. Il sent l’inconnu s’approcher de lui.

– Vous allez me tuer ?

– Voyons, Commissaire, vous êtes plus intelligent que cela. Si nous avions voulu vous faire disparaître, nous aurions pu accomplir notre ouvrage avant que vous n’émergiez.

– Je vous le concède. Vous aurez toute latitude de le faire plus tard ?

– Ne vous inquiétez pas, Commissaire, nous n'en voulons aucunement ni à votre vie ni à vos biens, mais nous devions prendre quelques précautions avant de vous expliquer les raisons de votre... heu... séquestration… heu... isolement, rétention, choisissez le terme qui vous agrée le mieux.

– Ce qui m’agréerait le mieux serait d’être libre de mes mouvements afin que je puisse vous botter le cul. Je ne supporte pas qu’on s’invite chez moi sans prévenir !

– Déjà prompt à botter, Commissaire ? Je vous reconnais-là une belle capacité de récupération.

– Vous en seriez étonné !

– Je n’en aurai pas l’occasion, car je vais vous expliquer pourquoi nous nous sommes invités chez vous. Je suis convaincu que cela calmera

l’hostilité que vous vous employez à nous témoigner.

– Je n’en suis pas si sûr...

– Vous me laissez entrevoir un certain agacement. Je vous comprends. Je ne vous ai pas installé dans les meilleures dispositions pour m’écouter, bien que la position assise soit reconnue pour être la plus efficace pour concentrer l’attention d’un auditeur, mais je n’avais pas le choix.

– Comme je ne l’ai pas non plus. Et vous avez parfaitement raison sur un point, je suis agacé. « Furieux » serait un terme plus approprié. Et ce n’est rien de le dire...

– Je vais remédier à votre inconfortable situation, soyez-en certain, mais avant je dois aller au bout de mon impératif. Autorisez-moi juste, Commissaire, à vous exposer la chose.

– Je vous écoute...

– Ce que je vais vous apprendre, est plutôt... heu... singulier, inhabituel ou étrange. Des gens sont morts pour l'avoir su. Ce ne sera pas votre cas, je vous le réaffirme.

– Je revis...

– En premier lieu, je compte sur votre circonspection. Je vous demanderai de ne jamais divulguer ce que je vais vous dire. De toute façon, si vous en parliez, personne ne vous croirait, vous passeriez pour un fou ou un mythomane, et quelques heures après, vous péririez dans un douloureux et tragique accident. Vous voyez ?

– Je vois. Et même assez bien.

– Avant de vous expliquer en détail la raison de notre visite, un peu d’histoire. Vous aimez l’histoire, Commissaire ?

– L’histoire nous ramène au passé, mais ce qui m’intéresse, là, maintenant, c’est mon avenir...

– Les deux sont liés, Commissaire.

– Souvent, les événements s‘imbriquent sans qu’il nous soit nécessaire d’intervenir. Ils nous laissent croire au libre arbitre, mais ce n’est que fatalité. J’ai le sentiment que votre histoire va, fatalement, m’ouvrir une fenêtre sur mon destin.

– C’est exactement cela ! Je vais vous ébaucher un accès sur votre futur.

– J’en bouillonne d’impatience.

– Tout d’abord, il faut se rappeler le 22 août 1962, le jour où le général de Gaulle était victime d'une tentative d'assassinat au Petit-Clamart. Tout le monde s’en souvient. Cet acte a été imputé à un groupe de militaires subversifs avec, à sa tête, le colonel Bastien-Thiry qui a été passé par les armes...

– C’est d’ailleurs le dernier fusillé de l’histoire de France.

– Tout juste, Commissaire. Le général de Gaulle, en homme avisé, mit en perspective cette affaire avec certaines autres, comme l’affaire Darlan ou le putsch manqué des généraux Salan et Jouhaud. Il en conclut qu’il fallait agir pour que cela ne se reproduise plus. Le Général convoqua sa vieille garde, et lui demanda de concevoir un système efficace et infaillible pour anticiper la défection de militaires.

– On ne m’a jamais rapporté l’existence d’une organisation ou d’un système préventif se revendiquant de tels principes.

– Et pour cause, cette chose restera invisible. Elle n’empruntera pas le schéma classique de la pyramide hiérarchique habituelle. Elle deviendra tentaculaire et s’étendra à tous ceux qui, de près ou de loin, pouvaient nuire à l’État, comme des hauts dirigeants soupçonnés d’intelligence avec des

puissances étrangères, des arrivistes sans vergogne, des politiques corrompus ou des agents secrets retournés, et caetera.

– Si ce que vous me dites est avéré, cette « chose » me paraît monstrueuse.

– Elle l’est.

– Est-elle toujours en activité ?

– Elle l’est. Cette chose... heu... cette force secrète, est capable d'intervenir à l'intérieur et à l'extérieur des frontières, partout où les intérêts de la France sont menacés. Cette chose frappe juste et vite sans nécessairement en référer au plus haut niveau. C’est un service d’action rapide, redoutablement efficace !

– Les prérogatives des services tels que la DGSE et la DGSI couvrent largement le champ des menaces de la France, rappelle Vincent Terrazzoni, et distillent les réponses appropriées à celles-ci. Pourquoi maintenir une force secrète et illégale ?

– Il s’agit là de tout autre chose, loin des services dont vous faites état. Soyons clairs, les hommes en question n'ont aucun compte à rendre, ils reçoivent leurs ordres de mission et les exécutent. Point. Leur office ne leur confère que le choix du lieu et de l’arme pour éliminer les menaces, rien d’autre.

– D’où viennent ces ordres ?

– Les ordres émanent du plus haut niveau, par un système de boîte aux lettres et de liaisons protégées, explique brièvement, l’intrus.

– Mais personne n’a pas le droit de tuer, service secret ou pas, ça se saurait ?

– Justement, le plus important dans ce processus réside dans la qualité de l’effacement de la menace. L’intervention ne doit jamais provoquer une

suite juridique. La neutralisation du problème doit passer aux yeux du grand public, comme à ceux des plus fins limiers, pour un accident ou un suicide.

– Comment arrivez-vous à garder un secret pareil dans ce monde où tout est connu de tous, en un simple clic ?

– Le système est ultra-sécurisé. Ces hommes et ces femmes accomplissent leurs missions en binômes. Entre eux et les hautes sphères décisionnelles, il n'y a rien qui puisse bloquer l'action. Rien ne peut modifier ou interpréter l'ordre, une fois le processus activé. Et pour renforcer encore la sécurité, dans chaque binôme, seule l'une des deux personnes possède le contact supérieur.

– Il y a toujours un chef au dessus...

– Dans notre organisation secrète, ce chef, comme vous dites, ce numéro un, nous l'appelons « l'Âme » du binôme. C'est, en fait, plus un titre qu'un nom ou un grade. L'Âme a la faculté de choisir librement son partenaire.

– C'est joliment imagé, « l'Âme » ! Et, respectant ce principe, le deuxième homme du duo, vous le nommez comment ?

– Le second du binôme est appelé « Silhouette ». En tout état de cause, « l'Âme » et la « Silhouette » ne font qu'un. Cependant, si ce second vient à être reconnu inapte ou s'il décède, « l'Âme » doit recruter un nouveau membre pour reformer son binôme.

– « L'Âme », incarne donc la seule hiérarchie du binôme ?

– Parfaitement, valide l'inconnu, et si « l'Âme » disparaît, la « Silhouette » attend du conseil de l'autorité secrète qu'il lui attribue une nouvelle « Âme ».

– Une « Silhouette » peut-elle devenir une « Âme » ?

– Certainement, Commissaire, elle peut être promu « Âme » à la suite de la disparition de sa « Silhouette ». Dans ce cas, l'autorité supérieure l'autorise à recomposer un nouveau binôme et lui communique le point de contact pour recevoir les missions.

– Et ainsi, la chaîne n'est jamais brisée...

– Très juste, Commissaire, la chaîne ne se rompt jamais. Ainsi, personne ne connaît exactement l'identité et le nombre des agents du réseau.

– Laissez-moi comprendre, vous prétendez qu'il existe une sorte d'entité secrète, dont personne n'a jamais entendu parlé, qui couvre des assassins d'État qui évoluent sans cadre juridique et sans aucune structure administrative ? Je rêve !

– Non, Commissaire, mais je conçois aisément votre scepticisme, on adopterait ce genre d'attitude pour bien moins, pourtant, la chose existe et elle s'appelle...

– Attendez, j'ai deviné ! Si ce n'est ni la DGSI, ni la DGSE, c'est donc la DGSA ?

– La DGSA ?

– Oui, DGSA, la Direction générale des services assassins !

– Amusant.

– Pour tout vous dire, j'ai quand même du mal à avaler votre histoire de fantômes.

– Il ne s'agit pas de fantômes, mais « d'Ombres ». Et tout cela est bien réel !

– D'ombres ?

– « Les Ombres », plus exactement. C'est le nom de notre organisation secrète.

– C’est tout de suite moins rigolo que « DGSA », déplore, avec une pointe d’ironie, Vincent Terrazzoni.

– Je peux même vous avouer que j’en suis, moi-même, une.

– Une Ombre ?

– Tout à fait ! Je suis une Ombre. J’en éprouve une grande fierté qu’il m’est impossible, bien entendu, d’exprimer.

– Je ne sais pas quoi penser de tout cela. Un réseau secret d’assassins et personne ne les arrête pour les faire condamner pour leurs crimes. Je n’ai jamais eu vent d’une telle histoire dans toute ma carrière. J’ai du mal à croire qu’une telle organisation puisse opérer sans éveiller des soupçons.

– Ce système fonctionnait depuis plus de cinquante ans sans anicroches, sans heurts, mais voilà, comme je viens de vous le préciser, « il fonctionnait » !

– Il « fonctionnait », dites-vous, ce qui sous-entend qu’il fonctionne moins bien ?

– En effet, reprend l’inconnu, c’est malheureusement une pénible constatation. Il y a quelques semaines, mon binôme m’a fait part de son inquiétude. Les dernières cibles qu’ont lui avait désignées lui semblaient incohérentes. En qualité « d’Âme », il a avisé son contact supérieur et lui a demandé des explications. J'aurais dû lui déconseiller de le faire. Mais si on savait tout, je ne serais pas là à essayer de vous convaincre.

– Et que s’est-il passé ?

– Mon binôme est décédé dans un accident d'escalade dans les Alpes. Il aurait dévissé.

– Un accident, c’est bien triste, mais ne peut-il pas s’agir d’une mésaventure sans qu’on y voie immanquablement la signature de vos assassins d’État ? Où est le problème ?

– Le problème, et il est de taille, c'est que je le connaissais bien mon binôme, il n'avait aucun projet de vacances à court terme. J'ai eu envie d'entreprendre quelques recherches, mais l'échelon supérieur ne l'accepterait jamais. Si je me lançais dans des investigations sans leur accord, je pourrais vite devenir, moi aussi, la victime d'un déplorable accident.

– Alors vous avez pensé à moi ?

– Exactement, Commissaire, j'ai pensé à vous et je me suis dit...

– Et vous vous êtes dit : « Puisque ce brave commissaire prend sa retraite, il sera enchanté de faire mon enquête, voire de se faire buter à ma place », n'est-ce pas ?

– Il y a un peu cela, reconnaît l'inconnu.

– Carrément de cela, voulez-vous dire…

– Oui, mais vous êtes un pro, vous éviterez les pièges.

– Vous avez une drôle de manière de solliciter l'aide et la confiance de quelqu'un !

– Vous ne pouvez pas m'en tenir rigueur, Commissaire, cela n'était pas évident pour moi, comment aurais-je pu autrement prendre contact avec vous ?

– Un coup de fil, un mail, un fax, que sais-je encore ?

– Vous auriez répondu à un SMS vous demandant d'enquêter sur une organisation secrète vieille d'un demi-siècle ?

– Soit ! Mais pourquoi moi ?

– Parce que je vous ai étudié, vous êtes le profil parfait.

– Étudié ? Profil parfait ? Expliquez-vous ?

– Vous êtes en manque de quelque chose de fort, de motivant, vous cherchez à retrouver le moteur qui avait fait de vous ce grand flic d’autrefois, car, depuis quelque temps déjà, vous n'avez plus d’objectif.

– Qu’en savez-vous ?

– Ah, le garage automobile ?

– Vous savez cela aussi ?

– Absolument, et je ne vous imagine pas les pattes dans le cambouis du matin au soir. Vous vous en amuserez une semaine ou deux, guère plus. Vous n’avez plus d’envies, plus d’attaches, vous voulez compenser avec une hypothétique passion, la mécanique, tandis que vos connaissances en la matière sont de l’ordre d’une vétille. Si bien que lorsque l’on vous parle d’arbre à cames, il vous vient à l’esprit un végétal portant sur ses branches des petits sacs en cellophane remplis de poudre blanche. Niez-le !

– Faut pas pousser, même si ma déformation professionnelle me joue parfois des tours... Plus d’envies, plus d’attaches, pas de passion, mais que décelez-vous de positif en moi pour venir m’implorer ?

– Vous ! Tout simplement ! L’enquêteur tenace, sophistiqué, et perfectionniste. Je ne dirais pas « le meilleur », mais nous n’en sommes pas loin. Et le fait de ne disposer d’aucune attache vous confère un avantage considérable, personne ne pourra faire pression sur vous.

– Qui vous dit que je vais accepter ?

– Vous accepterez, parce que, depuis quelques minutes, le policier mort qui est en vous vient de renaître, et il trépigne d’envie d’en apprendre davantage.

Vincent sent une nouvelle piqûre à l’arrière de son cou. Il s’évanouit.

3

Vanves

Un ciel ensoleillé, légèrement voilé

7h14, Vincent se réveille. Il a la bouche pâteuse. La radio jargonne. Il fronce les sourcils et la coupe. Il croit avoir rêvé cette histoire bizarre d'espions et d'Ombres. Il se prépare un café et remarque la date affichée sur le minuteur du four : le 28 juin. Il bondit et vérifie à nouveau la date. Dimanche 28 juin, et non samedi 27, comme cela devrait être au lendemain de son pot de départ. Il fonce à la salle de bains, se tortille devant le miroir et finit par apercevoir deux points rouges, derrière, à la base de son cou. Les traces de piqûres !

De retour dans le salon, il découvre une enveloppe de papier kraft sur la table basse. Elle ne porte aucune inscription particulière, pas d'adresse, pas d'indication. Il hésite. Il sait que, s'il l'ouvre et prend connaissance de

son contenu, il ne pourra plus faire machine arrière. Il la prend en main, la repose. Il marche un peu, la reprend. Il l'ouvre. Il en sort deux coupures de journaux datant de trois jours : Jérôme Trinquand, grand reporter à Paris-Match, est décédé ce mercredi 24 juin dans les Alpes alors qu'il tentait l'ascension de l'Ailefroide orientale... etc., etc., il a fait une chute mortelle dont la raison est encore inconnue.

Vincent contemple la photo de Claire, sa femme décédée.

– Tu ferais quoi, toi ? lui demande-t-il. Toi qui étais bien plus éprise de justice que moi ; toi qui me disais que chaque homme a son chemin tracé et, quoi fasse ou quoi qu'il arrive, il n'en sort jamais. Tu avais comme à chaque fois raison, le destin me ramène à ce que je fais de mieux : enquêter.

Il reste comme prostré devant l'effigie de Claire. Il se remémore un temps où il se sentait moins seul. Il insère la photo dans une pochette en cuir qu'il range au fond d'un tiroir du meuble de salon. Il ouvre le réfrigérateur. C'est la désolation. Il attrape la dernière portion de fromage et replie dessus la dernière tranche de pain de mie. Il s'arrêtera à Mâcon pour grignoter un bout.

Vincent jette sa veste sur le siège arrière de sa voiture et prend l'autoroute.

4

Briançon

Centre hospitalier des Escartons – La morgue

Le commissaire Terrazzoni pénètre dans l’institut médico-légal. Le comptoir d’accueil est désert. Il s’avance dans le couloir et trouve un bureau où le médecin de garde classe les feuillets d’un dossier.

– Commissaire Terrazzoni, je viens pour avoir quelques renseignements dans le cadre de l'enquête sur le décès de Jérôme Trinquand, un journaliste.

– Oui, bonjour, Commissaire, vous êtes sur l’enquête vous aussi, car les gendarmes sont déjà passés hier.

Le médecin est dubitatif. Le journaliste devait être important pour que deux services s’y intéressent et qu’un commissaire se déplace en personne un dimanche.

– Comme si on n’avait pas assez de boulot, on refile le bébé aux deux services et c’est la course au plus rapide. Le système est quand même mal foutu.

Le médecin de garde accepte cette explication et lui tend un dossier.

– Voici le rapport du légiste, j’ai donné le même aux gendarmes.

Vincent consulte le rapport. On y mentionne les nombreuses lésions et fractures qui ont occasionné la mort du reporter. Le résultat de la prise de sang attire son attention. Elle établit la présence importante d'analgésiques. Il remarque aussi qu’une ceinture de maintien est répertoriée dans les effets qui accompagnent le corps. Vincent croit de moins en moins à la thèse de l’accident, pour lui, Jérôme Trinquand ne se serait jamais engagé dans une ascension, seul, bourré d'analgésiques et diminué physiquement par une douleur lombaire.

Vincent reprend la route. Il veut voir de lui-même ce refuge alpin où le journaliste a séjourné la veille de son ascension fatale. Il doit en savoir plus.

5

Massif des Écrins

Chalet-hôtel d’Ailefroide

Le jeune homme de l’accueil est impressionné. Un vrai commissaire de la ville qui vient enquêter dans son refuge-hôtel, ça le change de la brigade de gendarmerie de haute montagne. Il hésite à lui proposer une chopine de génépi.

– La réservation avait été faite par téléphone. Le client avait demandé qu’on lui laisse sa clé sur le comptoir de la réception dans le cas où il arriverait après le départ du réceptionniste à la fin de son service.

– Cela se produit souvent, ce genre de réservation où vous laissez la clé du client sur le comptoir ? questionne Vincent Terrazzoni.

– Oui quelques fois, Commissaire, car il faut se la tartiner, la route, pour monter jusqu’ici. Vous avez vu tous les virages. Les clients ne peuvent pas toujours calculer précisément leur heure d’arrivée.

– Personne ne l'a donc réellement vu, ce journaliste ?

– Non, le lendemain, il a quitté sa chambre très tôt.

– Personne n’est donc en mesure de décrire votre client ?

– Mon collègue du matin pense l’avoir brièvement aperçu mais sans certitude.

– Je peux lui parler, à votre collègue ?

– Désolé, il est en congé depuis hier.

– En congé, ben voyons...

– Il reprend dans deux semaines, le...

Le réceptionniste se penche pour regarder le planning.

– Il n’y a pas nécessité impérieuse de connaître le jour exact de sa reprise, lui oppose le commissaire, cela ne revêt pas une importance capitale, vous savez.

– Si, si, je vais vous le dire... c’est le... attendez... voyons... le 13. C’est ça, il reprend le lundi 13 juillet. Si vous voulez attendre ici, nous avons quelques chambres libres.

Vincent trouve qu’il y a beaucoup d’éléments troublants dans cette histoire. Ce second réceptionniste l’intrigue. D’autant qu’il ne peut pas entendre sa version des faits. Il en vient à se dire que si on lui rapportait que l’employé est passé lui aussi à trépas durant ses vacances, il ne s’en étonnerait même pas.

– Merci pour votre invitation, mais je présume que je n’apprendrai rien de plus de votre collègue. Je vais devoir vous quitter.

– Et sa voiture, vous ne voulez pas la voir ?

– Sa voiture à qui ?

– Au journaliste ! Car mon collègue, il n’en a pas, il voyage toujours en bus. D’ailleurs, une fois, il a fait tout le Chili en autocar, du nord au sud en ligne droite. Nous, on a cru qu’il faisait des zigzags, qu’il montait et redescendait aussi, car il nous a envoyé des cartes postales pour le suivre mais elles n’arrivaient pas dans le bon ordre. Parfois, on en recevait plusieurs datées du même jour, on n’y comprenait rien.

Vincent est stupéfait. Il n’arrive pas à croire que la voiture de Trinquand est là.

– La voiture de Trinquand est là ?

– Sûr que oui, elle est dans le garage du chalet, lui confirme le réceptionniste.

– Les gendarmes n’ont pas saisi cette voiture ? C’est pourtant la procédure dans ce genre d’affaire.

– Ils en avaient l’intention et voulaient la redescendre au poste dans la vallée, mais ils n’étaient que deux.

– Le deuxième aurait pu la conduire ?

– Il n’a plus de permis, on le lui a retiré, clarifie le réceptionniste.

– Retiré ?

– Oui, pour avoir poursuivi un télésiège sur la piste avec le Berlingo de service, gyrophare allumé et sirène hurlante, il croyait avoir reconnu un jeune recherché.

– Et alors ? s’enquiert Vincent.

– Le télésiège est arrivé en haut et le Berlingo est redescendu en bas. Et en bas, d’ailleurs, le Berlingo ressemblait plus à un télésiège qu’à une voiture de gendarmerie.

– Je peux la voir, cette voiture ?

– Celle qui ressemble à un télésiège ?

– Non, celle de votre client, qui est dans le parking.

– Vous êtes commissaire, je pense que j’ai le droit de vous y amener.

– Les gendarmes ont conservé les clefs de la voiture ?

– Non, je les ai, au cas où il serait utile de la bouger. Parfois on a des coulées de neige et il faut vider les sous-sols. Pas trop en ce moment, comme c’est l’été.

Vincent se demande s’il n’est pas en train de subir les effets de l’altitude. Le réceptionniste s’engouffre dans un escalier.

– Suivez-moi, Commissaire, il n’y a pas de danger.

– C’est ça, c’est l’altitude, s’exaspère-t-il.

– Vous dites, Commissaire ?

– Non, rien, je pensais à voix haute.

– Ça m’arrive aussi. Tenez, l’autre jour, une cliente, qui m’a entendu, m’a même conseillé de prendre des vacances.

– À ce propos, votre collègue vous a-t-il raconté chronologiquement son périple chilien au retour des siennes, de vacances ?

– Sûr que non.

– Non ?

– Non, il a des pertes de mémoire, il est « COTOREP » à cause de ça.

Sceptique, Vincent talonne de près le réceptionniste qui se dirige vers le fond du garage. La Mercedes blanche du reporter est correctement stationnée. Vincent espère découvrir quelques indices probants. Il inspecte l’intérieur de la voiture qui se présente d’une propreté chirurgicale. Il ne trouve pas la moindre trace de salissure ou d'objet transporté. Pareil pour le coffre. Tout est parfaitement impeccable. Il n’a plus rien à faire ici.

6

Banlieue de Lyon – Dardilly

Tombée de la nuit

Vincent effectue un repérage rapide des lieux autour du domicile du journaliste. La maison de Jérôme Trinquand se situe dans une petite rue. Par-dessus la haie, il aperçoit des volets fermés. Pas de lumière. Un 4x4 noir, immatriculé en France, est garé sous le préau. Vincent juge qu’il est tard, il reviendra le lendemain pour enquêter.

Vincent prend une chambre au Formule 1 voisin et stationne sa Renault sur le parking supérieur afin d’obtenir une vue parfaite sur son véhicule depuis sa chambre d’hôtel. Il ignore où il a véritablement mis les pieds, il doit rester prudent. Ses poursuivants pourraient saboter sa voiture ou placer un dispositif de localisation à distance.

*

Vincent sort de la douche. Il scrute deux minutes le parking et s’allonge, les mains croisées sous la nuque. Il déconstruit le récit de son

visiteur inattendu et revoit chacun des points de cette histoire des Ombres. Entre incompréhension et réalité, il se demande si tout cela n’est pas un canular manigancé par ses anciens collègues pour lui fêter son départ ? Il doute qu’ils soient capables d’aller jusqu’à la piqûre et tout le reste. Organiser cet ensemble d'événements soulèverait trop d’imprévus. Les phases d'exécution présenteraient trop de risques, même avec un minutage parfait. Non, mettre sur pied une telle opération, pour une simple connerie, même si tout le service s’y met, relève du fantastique !

Vincent se refait une dernière fois le film de la journée et glisse dans son sommeil.

7

Dardilly – Rue du Paillet

Le lendemain matin

Vincent se gare le long du trottoir devant le pavillon du reporter. La maison a toujours les volets fermés, mais il remarque immédiatement que le 4x4 aperçu la veille ne s’y trouve plus. Par sécurité, il sonne deux fois et attend un gros quart d'heure pour voir si quelqu'un réagit dans la maison. Pas de réponse. Il tourne la poignée du portillon sans conviction. Celui-ci s'ouvre. Il entre dans la propriété et remonte l'allée. Au passage, il s’arrête au niveau du préau où était stationné le gros 4x4 noir. Aucun indice ne permet de caractériser sa présence. Aucune trace de pneu dans le gravier, le sol a été ratissé consciencieusement. Vincent observe que les visiteurs sont apparemment des professionnels qui ne laissent rien d’exploitable derrière eux. Cependant, sur le tableau à outils de jardin, il remarque qu’un maillet présente une belle tache noire qui lui rappelle étrangement celle du sang séché. Il ne le touche pas, cet objet contondant pourrait celer des empreintes digitales ou des résidus organiques. Il reviendra plus tard avec un sac plastique pour le prélever.

L’entrée principale de la maison est verrouillée. Il sonne et attend. Il frappe plusieurs fois. Pas de résultat. Vincent fait le tour de la maison et trouve la porte du cellier entrouverte. Il remarque de fines rayures sur le barillet oxydé. Elle n'a pas été ouverte avec une clé, mais vraisemblablement crochetée à l’aide d'un nécessaire de serrurier. Il pénètre dans la maison. Elle semble déserte. Il progresse avec grande prudence, quelqu'un pourrait se dissimuler à l'intérieur. Il ne trouve personne. Il constate, également, que le ménage a été fait avec soin. Pas d’indices utilisables. Il juge surprenant que, dans une demeure de reporter, il ne découvre pas de documents, de photos, de carnet d'adresses ni d’agenda. Des observations troublantes mais peu parlantes, il doit trouver mieux. S’appuyant sur un œil aguerri par ses années de police judiciaire, il cherche et fouine pour dénicher la petite chose, le détail oublié.

*

Vincent récupère un sac congélation dans la cuisine et se dirige sous le préau pour préserver le maillet. Il doute un moment. Il examine à nouveau le tableau à outils : le maillet a disparu. Il quitte la propriété sur ses gardes. Il se sent surveillé. Quelqu'un l'a certainement vu entrer dans la maison et espionne ses moindres faits et gestes.

Déterminé à appeler son département à la DGSI, Vincent compose le numéro de téléphone. Il se ravise. Il pourrait difficilement expliquer à ses collègues d'avant, l'histoire abracadabrante des Ombres. Il se sait embringué dans une enquête épineuse, qu'il devra, pour la première fois de sa vie, mener seul.

Tendu, il fait le tour du pâté de maisons à pied à deux reprises en changeant de sens et de trottoir. Il ne remarque rien d'anormal. Il retourne à sa voiture en photographiant mentalement chaque véhicule du voisinage. Il démarre et roule, les deux yeux plongés dans ses rétroviseurs. Personne de suspect derrière, mais des spécialistes de la filature auraient pu lui poser une balise. Il décide de faire un saut à la police scientifique pour faire inspecter sa Mégane. Le chef de service, George Polino, est un vieil ami. Ils se sont connus à l'École de police. Il ne lui posera aucune question.

Vincent prend la direction de Lyon.

8

Lyon

Voie rapide – Les bords du Rhône

Vincent roule depuis vingt minutes, le long du Rhône, dans le flux de la circulation matinale.

Il prévoit, dès que la « Scientifique » aura procédé aux vérifications, de remonter sur Paris pour réfléchir à une manière plus sûre de poursuivre ses investigations. Une chanson de France Gall lui trotte dans la tête. Il se représente les images du Sénégal qu'elle évoque. Il ne voit pas arriver le gros 4x4 noir sur sa droite qui se porte à sa hauteur. Deux hommes sont à bord. Il sent que quelqu'un le fixe. Il tourne la tête pour découvrir qui l'observe. Un homme au visage sombre et fermé le dévisage. Il porte des lunettes noires. Le temps semble suspendu. Puis l'homme lui fait un grand sourire et le 4x4 noir percute violemment la Mégane de Vincent pour la projeter contre la glissière de sécurité. Elle heurte le rail métallique dans un fracas assourdissant. Sous le choc, elle décolle de plusieurs mètres et plonge dans le Rhône.

9

Centre hospitalier de la Croix-Rousse

Les urgences

– On se pousse, j’ai un accident de la circulation, pronostic vital engagé, on laisse place devant, la victime est inconsciente, son cœur vient de cesser de battre...

On entre le brancard dans une pièce, deux portes se referment.

10

Centre hospitalier de la Croix-Rousse

Guichet des admissions

Le médecin du SAMU signe quelques documents sous le regard gourmand de la toute jeune secrétaire administrative.

– Celui-là, il a une veine de pendu, prétend-il, on était en train de procéder à un exercice de sauvetage combiné avec les autorités fluviales quand on a vu une voiture tomber du ciel...

– Une voiture est tombée du ciel ? s'éberlue la jeune secrétaire.

– Quasiment !

– Quasiment ? s'ébaudit-elle.

– Oui, vraiment.

– Vraiment ? s'épate-t-elle.

– On a vite plongé et on a remonté un loustic inconscient qui serrait une carte de police à la main.

– À la main ?

– Oui, il a eu de la veine, ce gars là, déclare le médecin du SAMU, admiratif.

– Une veine de lardu !

– De lardu ? Ça ne veut rien dire ?

– Veine de lardu, veine de pendu ! C’est pour la rime ! éclaire la jeune secrétaire.

– Bref, il n’aurait jamais dû s’en sortir, il y a un courant terrible à cet endroit.

11

Centre hospitalier de la Croix-Rousse

Chambre 12

Mardi 8h34, le médecin interne est en visite.

– Voyons notre accidenté. L’interniste lit la fiche d’observations. Ah... Monsieur le Commissaire de Police... Vincent Terrazzoni. Il lève le nez du document. Comment vous sentez-vous, Commissaire ?

– Zuis dans le potage, s’exprime Vincent difficilement, z’ai dézà connu de meilleurs moments.

– Avez-vous des douleurs ?

– Za fait pas mal mais zé l’imprézion que ma tête est lézère et qu’elle se promène quelque part au-dessus de la pièce, un peu comme un ballon d’hélium. Par contre, mon corps est si lourd qu’il va sûrement fracturer la dalle du sol.

– Rien de grave, Commissaire, c’est l’effet des anesthésiants, ça va se dissiper.

– Z’ezpère... Y’a quoi, en dessous ?

– Voyons, qu'avons-nous exactement ? Une luxation de l'épaule, deux côtes fêlées, des contusions diverses, des plaies légères qui n’ont même pas nécessité un passage à la couture... Et, il y a... L’interniste reprend la fiche. C’est ça, il y a tout de même ce trauma crânien avec une perte de connaissance, mais après le vol plané qu’on m’a décrit, j’en déduis que vous avez la tête dure. Rien n’a vraisemblablement bougé là-dedans. Vous avez eu de la chance, Commissaire ! Une chance de...

– Une zance de ?

– Une sacrée chance !

– Dites, Docteur, pourquoi y a-t-il un agent de police en tenue devant ma porte ?

– Ah, c’est une mesure de sécurité imposée par votre hiérarchie. Comme, elle n’a pas encore retrouvé le véhicule auteur de l'accident, elle prend quelques précautions, privilège de votre fonction, Commissaire.

– Docteur, combien de temps allez-vous me garder ici ?

– Eh bien, pour quelqu'un de solide comme vous, soixante-douze heures de garde à vue devraient suffire... ha, ha... Ensuite, nous vous rendrons votre fouille et nous vous libérerons... ha, ha, ha...

– Soixante-douze heures, pas moins ?

– Pas moins.

– Je me rétablirai certainement plus vite dehors...

– Et vous avez probablement raison, concède l'interniste, aussi je ne vous garderai pas plus qu'il ne faut. Cependant, vous avez quand même perdu connaissance et fait un petit arrêt cardiaque. Ce n'est pas commun d'associer les deux. Il faut être raisonnable, un temps d'observation est indispensable pour préciser ou infirmer un diagnostic.

Une infirmière apostrophe l'interniste.

– Docteur ? Monsieur le Commissaire a une visite, il peut la recevoir ?

– Certainement, cela ne peut que lui faire du bien, à condition qu'il ne s'agisse pas du chauffeur du 4x4, ha, ha... Sauf s'il vient faire le constat, ha, ha, ha...

Pierre Grangier de la DDPJ entre dans la chambre. Il a entendu la blagounette du docteur Ploquin. Il hausse les sourcils pour témoigner à Vincent sa réprobation.

– Tu vois à quoi j'en suis réduit ?

– À supporter ça, mon Vincent ?

– Oui... C'est pathétique !

– Je préfère te voir souffrir à supporter des blagues affligeantes plutôt qu'être en ce moment à me creuser la tête pour trouver une épitaphe

compendieuse, mais joyeuse, à faire graver sur le marbre de ton caveau familial.

– Tu as bien raison, Claire sait que je l'aime plus que tout et elle patientera encore un peu pour fêter nos retrouvailles.

– Raconte, il y a du souci à se faire, des apaches que tu as coffrés et qui veulent se venger ? Des gars de l'Est, peut-être ?

– Non, non, rien de tout ça. J'étais fatigué et je n'ai pas réalisé que le 4x4 allait se rabattre aussi vite. J'ai été imprudent sur le coup.

– Mais le délit de fuite ? Pourquoi ?

– Peut-être une caisse volée ou qui n'était pas en règle, on voit ça tous les jours.

– On retrouvera l'auteur et il en répondra, garantit Pierre Grangier.

– Merci, mais je suis en vie, c'est juste l'essentiel, le reste, tu sais, ça n'a pas grande importance.

– C'est quand même curieux qu'il ait fallu cet accident pour que tu commences à mentir à ton meilleur ami...

– Mentir ?

– C'est cela, mentir, Vincent, car je ne te crois pas un instant. Il y a eu carton, j'en suis persuadé, mais pas tel que tu le décris. Je te connais par cœur et je sais que tu ne me dis pas tout. Du reste, tu ne le peux peut-être pas. Libre à toi. Sache que tu pourras compter sur moi si tu as besoin. Fais gaffe à toi, je t'aime bien, tu sais.

– Merci, Pierre, je n'en espérais pas moins de ta part.

– Je vais rentrer au service et dire que tout est rentré dans l'ordre, qu'on arrête les recherches et qu'on classe le dossier, on fait comme ça ?

– C’est mieux pour le moment, merci, je t’expliquerai dès que je le pourrai.

– Salut, Vincent, fais attention, tu n’as pas le droit de me manquer un jour.

12

Centre hospitalier de la Croix-Rousse

Chambre 12 – Le lendemain matin

L’aide-soignante apporte un gobelet de comprimés. Elle trifouille la perfusion. Vincent émerge doucement.

– Bonjour, Monsieur le chanceux, le salue-t-elle.

– On va le savoir...

– Non, non, je ne dis pas ça pas pour hier, mais parce que vous avez un nouveau médecin.

– Et en quoi un nouveau médecin fait-il de moi quelqu’un de chanceux ?

– Ma foi ! Quand on voit le docteur Ploquin et qu’on voit le docteur Delay, il n’y a pas match !

– Je ne vous suis pas !

– Le docteur Delay, c’est Carole Delay, une vraie bombe ! annonce-t-elle.

– Voilà une bonne nouvelle, en effet. J’avais quand même du mal avec l’humour de Ploquin.

– Vous n’êtes pas le seul...

- Et vous la connaissez bien, ce docteur Delay ? s’informe Vincent.

– Non, pas du tout, mais elle a l’air vraiment sympa.

– Pas du tout ? Ne m’avez-vous pas prétendu que vous travailliez dans cet hôpital depuis fort longtemps ?

– Depuis trente-deux ans, Monsieur le Commissaire, je connais chaque lit et...

– Pourquoi ne la connaissez-vous pas si elle fait partie de votre personnel médical ?

– Parce qu’elle vient d’être parachutée chez nous.

– Depuis quand ?

– Depuis ce matin, j’ai fait sa connaissance à l’accueil. On a même pris le café et papoté un peu. Elle est belle et très sympa.

– Ça, vous l’avez déjà dit, ce que je veux savoir c’est qui elle est...

– Elle vous plaira, j’en suis sûre.

– Je n’en doute pas, mais, ce que je veux savoir, c’est d’où vient-elle ?

– Elle arrive tout droit de Médecins du Monde.

– De Médecins du Monde ? Vous en êtes sûre ?

– Si je vous le dis...

– Pourquoi vient-elle se perdre ici ?

– Elle n’est pas venue se perdre ici, corrige l’aide-soignante, un rien offensée, le docteur Delay a choisi un poste sédentaire car elle a fait plusieurs fois le tour du globe, et maintenant, elle veut se poser. Normal pour une femme, il arrive un âge où on a envie de se caler pour trouver mari et faire des enfants. Moi, voyez-vous, j’en ai eu...

– Heu, oui, forcément, mais...

– Mais qui est-elle, c’est ça ?

– Oui, s’impatiente Vincent.

– Peu importe ! Pour nous, ici, c’est une véritable aubaine. La connaissance tirée de la pratique de la médecine est une qualité que nous cherchons tous à développer. Un médecin de ce niveau, avec cette expérience, ça va nous dynamiser les urgences.

– Je crains qu’elle n’en ait que trop...

– Vous dites ?

– Je dis... Quel âge avez-vous prétendu qu’elle avait ?

– Je ne vous l'ai pas dit. Elle doit avoir au moins... En fait, je ne sais pas trop. Elle est belle et sympa. Et, en tout cas, elle a l'âge de faire des enfants...

– Et ce charmant docteur Ploquin, que lui est-il arrivé ?

– Il a attrapé une sorte de filariose, une maladie transmise par des nématodes, des petits vers tropicaux, beurk ! Pour un bonhomme qui n'a jamais quitté la région, c'est quand même pas de bol. Pas comme vous avec votre chance de...

– Une chance de ?

– Une chance de policier ! Les policiers ont souvent de la chance, non ?

13

Centre hospitalier de la Croix-Rousse

Chambre 12 – Fin de matinée

Sur son lit, Vincent s’agite. Il aimerait s’assoupir, mais son inquiétude le maintient en éveil. Il essaye de faire concorder les différents éléments qu’il a recueillis depuis le début de son enquête, mais il note qu’il manque encore de nombreuses pièces à ce puzzle. Un reporter qui sillonne la planète et qui fait de l’alpinisme avec une lombalgie, un médecin qui parcourt le monde dont personne ne sait rien, un autre médecin qui attrape un ver tropical sans quitter son hôpital lyonnais, tous ces signes ne peuvent pas être que des coïncidences. Bien que le faible faisceau d’indices valide la thèse qu’il est bien la victime d’une machination, rien ne lui permet, à ce stade, de reconstituer un organigramme criminel.

Vincent s’apprête à ingurgiter ses médicaments. Le docteur Delay pénètre dans sa chambre. Il sursaute et avale de travers. Il est scotché. Le docteur Carole Delay se révèle absolument ravissante.

– Bonjour, Commissaire, comment allez-vous ? lui demande-t-elle

– Heu, bah, non, heu... oui, ça va...

Il tousse, remonte son drap et essaye d’adopter une posture normale. Carole Delay comprend qu’elle ne le laisse pas indifférent, elle sourit et s’en amuse.

– Ça fait souvent cela, vous vous y habituerez, Monsieur le Commissaire.

Elle se plonge dans la consultation de la fiche d’observations médicales.

Vincent contemple sporadiquement, entre deux remontées de drap sur le nez, la belle praticienne. Toutefois, le remplacement au pied levé du

docteur Ploquin l'alerte. Il se demande si les Ombres n'auraient pas mis sur la touche l'interniste pour dépêcher une tueuse à son chevet. Et une tueuse déguisée en médecin, qui pourrait s'en méfier ? En proie au doute, il revient sur sa déduction : le visage de la mort ne peut pas ressembler à celui d'un ange.

– Désolé, Docteur, je m'étais attaché au docteur Ploquin, réplique Vincent.

– On peut le faire rappeler, si vous voulez, mais il faudra patienter un peu, le docteur Ploquin ne sera sur pied que dans une dizaine de jours.

– N'en faites rien, je m'accommoderai de ce changement.

Le docteur Carole Delay se penche sur Vincent et l'examine rapidement.

– Vous ressentez des douleurs, des troubles divers ? survole-t-elle.

– Non, tout va bien dans l'ensemble, le seul trouble que j'aie ressenti depuis mon réveil, vous en avez été le témoin, et surtout la raison.

– Merci, Commissaire.

– C'est un peu cavalier, je suis confus, Docteur, je ne me reconnais absolument pas. D'ordinaire, je suis plutôt réservé. C'est probablement les antalgiques, qui me désinhibe.

– C'est certainement cela...

– Cela prouve-t-il que je vais bien au moins, Docteur ?

– À l'examen, tout me paraît normal. Vous devriez quitter l'hôpital après-demain.

– Cool !

– Au revoir, Commissaire, et pensez à vous reposer.

– Au revoir, Docteur, passez quand vous voulez.

– Je n’y manquerai pas, Commissaire.

Le docteur Delay quitte la chambre de Vincent. Avant que la porte automatique ne se referme, Vincent l'entend questionner l'infirmière de permanence.

– Mais n'y avait-il pas une garde de la police devant la chambre de monsieur Terrazzoni ?

– Elle a été retirée illico après la visite du fonctionnaire de la DDPJ. Comme il est question d'un banal accident de la circulation, la présence d’un flic armé dans le couloir devenait superflue. Quelque part, je ne vais pas le regretter, vous imaginez, bosser dans des conditions pareilles ? Ce n’est vraiment pas rassurant !

*

En début de soirée, Vincent parcourt un magazine. Le docteur Delay entre dans sa chambre. Vincent pose la revue.

– Docteur, vous me manquiez déjà...

– Je me disais cela aussi.

– Que me vaut votre nouvelle visite, votre prédécesseur ne passait qu’une seule fois par jour en chambres ?

– Je viens juste d’arriver dans cet hôpital, cela ne vous a pas échappé ?

– Heu... bien-sûr que non. Où voulez-vous en venir ?

– Comme il m’est précieux de bien connaître mes nouveaux patients, je repasse les voir un à un, une seconde fois dans la journée, tout bonnement, cadre-t-elle.

– C’est très professionnel !

– Je suis une professionnelle, vous en doutiez peut-être ? Approchez-vous, s’il vous plaît, et remontez votre manche.

Elle lui prend le bras et lui place un tensiomètre digital.

– Houlala, c’est encore moi qui vous fais cela ?

– Quoi donc, Docteur ?

– Cette chute importante de tension !

– Vraiment ? Pourtant, je me sens bien.

– De nos jours, le matériel médical est d’un niveau de perfectionnement élevé, on ne compte plus sur ses doigts les battements du cœur, pas plus qu’on écoute la cage thoracique à l’oreille. Si ce matériel de pointe nous indique que vous n’avez pas la grande forme, Commissaire, c’est que vous n’avez pas la grande forme.

– Et on y remédie de quelle façon ?

– Une petite injection d’un vasopresseur et l’affaire se règle en quelques minutes.

Vincent frémit. C’est bien la tueuse. Il l’avait pressenti, mais se refusait à l’admettre. Il se traite intérieurement de parfait imbécile. C’est la tueuse, se répète-t-il, et elle vient finir le job des deux sales types au 4x4 noir !

Le docteur Carole Delay remarque le changement d’attitude du Commissaire, mais ne se décontenance pas. C’est une professionnelle !

– Auriez-vous peur d’une petite piqûre, Monsieur le Commissaire ?

Vincent s'enferme dans un mutisme. Tous ses signaux sont au rouge. Il cherche une issue.

* * *

Mais Carole Delay, Ombre depuis cinq ans, a des doutes. C'est la première fois que son binôme lui ordonne de supprimer un problème dans l’Hexagone et, de surcroît, un commissaire de police qui présente des états de service exemplaires. Généralement, elle ne tient pas compte des éléments du dossier de ses objectifs, mais cette fois, elle s’interroge. Où est la défection de cet homme ? Comment ce fonctionnaire, apprécié aussi bien par ses supérieurs que par ses subordonnés, peut-il nuire aux intérêts du pays ? Ce policier ne ressemble à aucune de ses cibles antérieures. Néanmoins, les ordres sont formels, son « Âme » lui a transmis l’identité et l’endroit où elle pouvait le traiter. Elle doit accomplir sa mission et lui injecter ce sérum mortel qui provoquera un arrêt cardiaque. Sa mort sera perçue comme une cause normale de décès survenu après un accident presque normal.

* * *

Carole Delay saisit la perfusion et pique l’aiguille de sa seringue dans le tube stérile. Vincent lui prend le poignet et la regarde droit dans les yeux.

– Vous m’avez bien garanti que je quitterais l’hôpital après-demain et non dès ce soir, n’est-ce pas, Docteur ?

– Je ne comprends pas le sens de votre remarque, vous verrez, après cette piqûre, vous irez mieux, et dans deux jours, vous sortirez de cet hôpital, rétabli.

– Avant d'injecter quoi que ce soit dans cette perfusion, laissez-moi vous dire que vous allez perpétrer un acte irréparable qui conduira toutes les « Ombres » à leur perte.

Carole Delay blêmit. Vincent ne s’en aperçoit pas, il est concentré sur le cathéter. Elle se contrôle. Ses doutes l’étouffent. Elle décide de surseoir à son exécution et retire l’aiguille. Le docteur Carole Delay vient de commettre sa première faute professionnelle en sa qualité d’Ombre. Vincent persiste :

– Si vos ordres viennent de votre binôme, vous feriez bien de lui rendre compte dans les meilleurs délais de ce que je viens d’insinuer. Il y a un fruit gâté dans votre panier et, si vous ne faites rien, il va pourrir tout son contenu.

Troublée, le docteur Carole Delay bredouille qu'elle ne comprend rien à tout cela, qu'il a besoin de repos, qu’elle lui fera donner des somnifères par l'infirmière. Elle quitte rapidement la chambre.

Vincent souffle, il vient d’éviter le pire. Tout s’éclaircit dans son esprit. Les allégations de l’intrus deviennent des faits. Il réalise que les Ombres existent bel et bien, et qu’elles sont instrumentalisées pour éliminer, pour le moins, un représentant des forces de l’ordre. Il se demande quel enjeu capital les pousse à projeter la suppression d’un enquêteur à la recherche de renseignements sur la mort de l'une d'elles ? Vincent n’a pas

encore la réponse. La seule certitude qu’il possède, c’est que l'information va remonter au plus haut niveau, car désormais, ils savent qu’il sait !

Vincent s’estime trop vulnérable dans cet environnement médical à fort passage. Il arrache la perfusion. Il revit un instant la scène de la piqûre. Le poison aurait pu pénétrer ses veines, des frissons le traversent. Il attrape des vêtements pliés sur une chaise et s’habille hâtivement.

Vincent Terrazzoni quitte en catimini l’hôpital lyonnais.

14

Lyon

Boulevard des Canuts – Le soir

Pour éviter d'être éventuellement reconnu du côté de l'esplanade d'arrivée du Centre hospitalier, Vincent a emprunté un passage situé à l'opposé qui débouche dans la rue de Cuire.

* * *

Cinq ans auparavant, une enquête l'avait conduit à placer sous surveillance un patient de l'hôpital. Toutes les issues étaient surveillées par les membres de son équipe ; pourtant, le « client » continuait à commettre des exactions chaque nuit. Vincent ne comprenait pas de quelle manière son suspect s'y prenait pour sortir de l'établissement médical sans que personne ne le remarque. Il se doutait qu'il existait un passage, mais aucun plan du bâtiment ne le mentionnait.

C'est en remarquant un gamin avec le bras strappé qui sortait du Monoprix rue de Cuire, et qu'aucun bougre n'avait vu quitter le périmètre de son unité de soins, que Vincent comprit qu'il était possible de s'introduire en toute discrétion dans le Centre hospitalier. Il lui suffisait de pister le gamin et, plus tard, durant les nuits, le patient, pour accumuler des preuves. Son affaire était bouclée.

* * *

Vincent quitte la rue de Cuire et s'engage sur le boulevard des Canuts pour attraper un taxi.

15

Lyon

Hôtel Kyriad Henon – Chambre 107

Carole sort de son sac de voyage un téléphone ordinaire de type jetable. Elle le libère de son blister et y insère une carte SIM étrangère. Elle ouvre un carnet, puis tape un code. Elle attend un instant, le portable sonne, elle ne le porte pas à son oreille, elle compose directement un numéro d'appel et raccroche. Elle va dans la salle de bains, se regarde dans le miroir, passe de l'eau sur son visage, s'essuie. Elle prend un nougat sur la table de chevet, retire le papier, se regarde à nouveau dans le miroir et jette la confiserie, dans la poubelle. Elle boit un verre d'eau. Le téléphone sonne.

– J'ai un très gros souci et plein de questions, débite-t-elle dans l'appareil.

Elle explique à son interlocuteur la situation et les raisons pour lesquelles elle a choisi de surseoir à l'exécution de sa cible. Elle expose ses arguments, lui fait part de ses doutes. À l'autre bout de la ligne : un blanc.

Carole s’impatiente. Enfin, une voix s'exprime.

– Tu as bien fait. Il y a apparemment quelque chose qui ne tourne pas rond, et ce n'est pas la première fois, lui répond la voix calme, éraillée par l’usure du temps.

– Je suis surprise de votre réponse, normalement, les ordres sont les ordres...

– Rien ne demeure immuable, la preuve, formule l’interlocuteur.

– Vous me connaissez, je suis une pro, je finirai le travail...

– Je n’en doute pas, Carole, mais pour le moment, pas d’affolement, il y a peut-être un dysfonctionnement.

– Aurions-nous commis des erreurs ?

– Non, je ne pense pas que nous ayons commis des erreurs, mais peut-être que les ordres ont été mal interprétés, mal transmis.

– Comment pouvons-nous savoir si les ordres nous arrivent erronés puisque nous ne sommes que des exécutants ? argue-t-elle.

– Nous ne le pouvons pas, mais nous devrions inscrire la question au débat lors de la prochaine réunion plénière.

– Il le faut. La question se pose et j’ai peur d’entendre la réponse.

L’interlocuteur marque un temps. Il réfléchit.

– Comment cet homme que tu devais éliminer t’a-t-il fait douter ?

– Il m’a dit : « Vous conduirez les Ombres à leur perte », quelqu'un en voudrait-il aux Ombres ? Et aussi : « Dites à votre binôme qu'il y a un fruit gâté dans le panier », quelqu'un aurait-il infiltré les Ombres ?

– Je saisis mieux ta réaction, le doute était légitime, la réconforte l’interlocuteur.

– Je me suis demandé par quel moyen il avait eu connaissance de l'existence des Ombres. Je me suis même demandé s'il en était une, pensez-vous cela possible ?

– Non, impensable, il n’est pas une Ombre, on m'en aurait informé, on m’aurait précisé de faire attention. Il y a une procédure particulière pour effacer une Ombre.

– On a déjà éliminé des Ombres ?

– Je ne peux pas te répondre à cette question, tu n’y as pas accès, tu n’es que « Silhouette ». Dis-moi, ce commissaire, il se comporte normalement ? Est-il calme, tendu, agressif ? As-tu l'impression qu'il sait ou qu'il bluffe pour sauver sa peau ?

– Non, apparemment c'est un homme d'action, il aurait très bien pu me zigouiller, il a le physique pour ça. Non, il est calme, et il semble en connaître assez sur l'existence des Ombres. Son message était sincère et clair, et n'avait rien d'une attaque. Cela ressemblait plutôt à un avertissement ou à une tentative de prise de contact, comme pour nous faire passer un message.

Le silence. L’interlocuteur s’interroge à nouveau.

– Un message ? Et si ce message venait d'une Ombre que nous ne connaissons pas, ce policier ou quelqu'un qu'il connaît sont peut être des nôtres mais savent des choses que nous ignorons ? À partir de maintenant, sois plus prudente que d’habitude. Fais-toi toute petite et exerce ton travail de médecin comme si tu n'avais jamais rien fait d'autre. Ne touche pas à ta cible avant que je ne te recontacte. Mais ne la perds pas de vue pour autant. Je vais prendre des informations complémentaires avec le niveau supérieur. Je reviens vite vers toi, Carole.

La communication se coupe.

Carole sort la SIM de l’appareil et la découpe en miettes qu’elle sépare en trois petits tas. Elle les jettera plus tard, chacun dans des endroits différents.

16

Lyon

Boulevard des Canuts – Soirée

Vincent marche depuis dix minutes. Il descend le boulevard vers la place des Tapis, où il sait qu’il trouvera, à défaut d’un taxi en maraude, un VTC à l'affût de la clientèle huppée des bars tendance.

Un taxi s'approche. Vincent lève la main. Le chauffeur s'arrête, baisse sa vitre et lui demande où il se rend. Vincent lui répond qu'il souhaite aller à la gare de La Part-Dieu. Le chauffeur de taxi redémarre en lui criant par la portière qu'il ne va pas dans cette direction, qu'il lui faut héler une autre voiture. Vincent enrage et mémorise sa plaque en espérant pouvoir le sanctionner un jour.

Vincent marche. Une Mini beige s'arrête à sa hauteur.

– Vous voulez que je vous dépose ? lui demande la conductrice.

Vincent se penche et reconnaît le docteur Carole Delay.

– Encore vous ? Comment allez-vous tenter de me descendre, cette fois ?

– Vous m'en voulez ?

– Non, pourquoi une telle idée ? On ne peut pas en vouloir à quelqu'un qui tente de vous occire, ce n'est pas logique.

– Je comprends vos sarcasmes, mais je voudrais vous aider. Sincèrement !

– Vous êtes belle, vous me faites tomber la tension, vous titillez mes phéromones, mais passez votre chemin, je dois rentrer chez moi.

– Venez, je vous ramène à Vanves, on y sera dans à peu près quatre heures, c'est le temps nécessaire pour faire connaissance.

– Et vous savez même où j'habite, j'y crois pas ! Vous connaissez peut-être aussi le code de ma porte ?

– 2347B ! Allez, Vincent, montez.

17.1

Autoroute A6

En direction de Paris – La nuit

– Vous n’êtes quand même pas banale, comme nana, lui fait remarquer Vincent.

– Quand on me connaît un peu, on ne me trouve guère différente des autres.

– Les autres ne tuent pas ?

– Pas de la même manière, elles sont plus insidieuses.

– M’empoisonnerez-vous de nouveau ?

– Relax, il y a un temps pour tout.

– Comment êtes-vous devenue une Ombre ?

– On peut attendre un peu, pour la réponse ? Si dans quarante-huit heures vous n'êtes pas mort, je vous raconte tout, promet-elle.

– OK, je vais essayer de vivre au moins quarante-neuf heures.

– Visez cinquante, il me faudra bien deux heures pour tout vous dire. Ensuite, je vous tuerai, c'est la règle.

*

Carole Delay s'engage sur une aire d'autoroute. Elle stoppe en bordure d'un carré de jardin isolé. Il fait nuit noire. Elle descend, fait le tour côté passager. Vincent se dit qu'elle n'aura pas attendu indéfiniment pour terminer son travail. Elle ouvre sa portière. Il campe sur ses gardes. Elle lui tend la main, il hésite, il la lui prend. Elle l'extirpe délicatement de la voiture. Il angoisse. Elle le bascule sur l'aile droite de la Mini et l'embrasse fougueusement. Il n'en revient pas, il se réfrène. Elle sent bon, il aime ses lèvres, sa peau. Il se jette à corps abandonné dans ce jeu insensé qu'il juge très dangereux. Il savoure. Il la renverse à son tour sur le capot, et la prend vigoureusement. L'acte est vif et torride. Des gémissements s'évanouissent dans la nuit. Un délicieux vertige s'offre en conclusion.

Chacun se réajuste sans échanger un mot. Les deux protagonistes se redécouvrent, troublés, penauds. À quelques mètres, un jeune homme lorgne, ébahi. Il n'aurait jamais espéré en voir autant, en vrai, en « direct live ». Il a gardé son super milkshake à la main pendant toute la scène, et en a oublié de filmer avec son smartphone. Il le regrette déjà, personne ne le croira sur sa page Facebook.

17.2

Autoroute A6

En remontant sur Paris – La nuit

La Mini file au régulateur. Carole tapote doucement son volant.

– Maintenant que nous sommes plus intimes, peux-tu me dire par quelles traverses, tu es arrivé jusqu'à nous ?

– Tu as fait ça pour me soutirer des renseignements ? feint-il d'être surpris.

– Tu m'insultes, Commissaire ? Jamais de la vie. En général, j'élimine d'entrée. Je n'ai absolument pas besoin d'utiliser mon corps pour obtenir des informations...

– Je posais juste la question...

– Tu veux savoir ce qui m'a pris ? C'est dingue, j'ai eu une envie folle de toi à l'instant même où tu as failli t'étouffer en me voyant.

– Je ne me suis pas étouffé ?

– Si, si...

– Et pourtant, tu m’aurais supprimé sans scrupule malgré ton attirance pour moi ?

– C’est ainsi, Commissaire.

– C’est pas cohérent, comme discours.

– Comment ça, pas cohérent ?

– Je ne me verrais pas éliminer une personne qui me plaît. D’autant moins si je la désire, confie-t-il.

– J’adore les nougats, pourtant, quand j’en aperçois dans une boulangerie, je n’achète que mon pain. C’est pour moi une frustration. Ça me travaille pendant deux heures et puis j’oublie.

*

La Mini beige grignote du kilomètre autoroutier. Vincent relate succinctement à sa conductrice les événements qui l’ont conduit à enquêter, malgré lui, sur les Ombres.

– Et la suite, tu la connais, hosto, puis je m’étouffe en te voyant. D’ailleurs, je te précise que je n’avais pas une baisse de tension, car, si tu avais bien observé ce moment, tu aurais remarqué qu’une protubérance indélicate trahissait déjà mes sentiments.

– C’est mignon, formulé ainsi. C’est plus joli que dire « bander » ! Mais « bander »... hum... ça m’excite, c’est viril, c’est grossier, c’est bon. On s’arrête de nouveau ?

– Sur une aire de service, cette fois, comme ça, après, on pourra boire un café et t’acheter des nougats.

– Tu veux me tuer à ton tour ?

– Pas de suite ! Ce que l’on vit depuis tout à l’heure m’enchante assez. Je voudrais en profiter un peu.

– Profite, profite... Son visage s’éclaire, elle sourit.

– Qu’est-ce qui t’amuse ? J’ai loupé un truc, j’ai mal lu la notice, quoi ?

– Non, non... Où en étais-tu, au fait ? Tu as découvert des indices chez Trinquand ?

– Rien de...

– Je le savais, le coupe-t-elle, les Ombres ne laissent jamais d’indices !

– Ne t’empresse pas pour sortir le champagne car Ombres ou pas, professionnels ou pas, il y a toujours des indices oubliés quelque part, toujours !

– Je suis impatiente de savoir ce qu’a décelé de particulier, m’sieur le désabuseur !

– Désabuseur ? Tu vas les pêcher où, tes expressions ?

– Donc, tu disais quoi, avant de me désabuser, que tu avais ramassé une brouette d’indices ?

– Tu t’y connais, en brouettes ?

– Hum, Monsieur le Commissaire se dévergonderait-il ? glousse-t-elle. Allons, allons, reprenons, et ces indices ?

– Pas grand-chose, en fait, admet Vincent, le ménage avait été soigneusement fait. Mais après avoir examiné plus profondément les lieux, j’ai remarqué que, dans le salon, le positionnement des pieds de la table basse ne collait pas exactement avec les traces estampées dans le tapis. Les dimensions étaient différentes. Cette table était là depuis peu. Le canapé également avait été légèrement reculé, d'une trentaine de centimètres environ. J’ai regardé dessous, il n’y avait rien, mais l’ouvrage venait d’être nettoyé sur un cercle d'un diamètre de quarante à cinquante centimètres. Normalement, quand on envoie un tapis au pressing, on le fait nettoyer intégralement.

– Logique !

– Oui, Trinquand en avait largement les moyens, et au vu de son intérieur soigné, il ne se serait certainement pas contenté de cinquante centimètres de nettoyage ! Il est évident que quelqu'un a voulu enlever rapidement une trace gênante.

– Tu crois qu’ils l’ont estourbi dans son salon ?

– Qui sait ? Il peut s’en passer, des choses bizarres, dans son propre salon, je peux t’en parler.

– Des choses sexuelles, Commissaire ?

– Tu ne penses vraiment qu’à ça ?

– Ne crois pas ça ! Ne t’imagine pas avoir en face de toi une nymphomane. Tu as là une femme moderne. Tout simplement. Et qui le revendique. Une fille normale qui pense aussi, parfois, à des jolies choses romantiques.

– Par exemple ?

– Ça fait un peu cliché, devance-t-elle, mais... imagine... un hôtel avec vue sur mer et coucher de soleil, un homme mûr est là, beau et fort, avec de la consistance, de l’humour, cultivé, la classe, on aurait commandé des

fruits de mer, et à peine la dernière coquille d'huître double zéro de Bouzigues reposée sur le plateau en vieil argent, il me culbuterait comme une chienne...

– Ça partait trop bien... J'y ai cru un instant, c'était trop beau !

– C'est toi qui es beau, mon passager, on s'arrête ?

– Si nous nous arrêtons sans cesse, il va nous falloir vingt heures pour remonter jusqu'à Paris. Soyons un peu sérieux !

– Sérieusement... le temps... allons, pressons-nous, persifle-t-elle à voix basse, triste personnage !

– J'ai entendu !

Carole enclenche son clignotant.

– Tu sors ? lui demande Vincent. On a pourtant convenu que...

– Relax, j'ai juste pipi.

Sous prétexte d'une envie pressante, Carole quitte l'axe autoroutier pour contrôler si la Peugeot 308 qu'elle observe depuis vingt minutes dans ses rétroviseurs exécutera la même manœuvre, ou continuera, sa route.

La Peugeot accompagne la Mini sur le parking. Carole se range à l'arrière des latrines publiques de manière à en masquer l'entrée à Vincent. Elle laisse tourner le moteur.

– Tu veux bien m'attendre, intime-t-elle à Vincent, j'en ai pour deux secondes.

*

Carole contrôle chaque cabine des toilettes puis s’enferme dans la première. Elle entend des pas. La porte d’à côté se referme.

– Carole ? murmure un homme.

– C’est qui ? demande-t-elle.

– C’est Pauvrard, je suis avec Savolta, tu nous remets, l’opération « Diamond Exchange Building », à Anvers, on était en soutien, et…

– Et vous avez failli me faire agrafer par la Sûreté de l'État, oui, je vous remets.

– On l’a réussi cette mission, même si ça s’est joué à un follicule pileux, c’est ce qu’il faut retenir, dédramatise Thomas Pauvrard.

– Vous m’avez collé une balise ?

– Non, ton portable...

– Ça va pas de me suivre comme ça ?

– Fallait qu’on se la fasse discrétos.

– C’est réussi ! Que voulez-vous ?

– On veut ton flic. Il faut finir le taf.

– Niet, mon « Âme » a été catégorique, je le surveille et « JE » le finirai. Allez vous taper une bonne bière, les gars, j’ai été ravie.

– Écoute, nous, ça vient d’« En-haut ». Il faut qu’on le neutralise aujourd’hui. Avec ton accord ou pas, tu vois ?

– Je vois que vous allez m’énerver, c’est tout ce que je vois, s’agace Carole.

– Mais foutre, ce n’est qu’un flic après tout, pourquoi tant de chichi ?

– Vous en êtes bien, vous, des flics, et si vous n’en étiez pas, je ne ferais pas tant de chichi, justement.

– Tu sors qu’on puisse se parler de visu ?

– Tu sais très bien qu’on n’en a pas le droit, déjà de se parler de chiotte à chiotte, c’est limite.

– On pourrait très bien attendre devant ta porte, que tu sortes. On verrait enfin la bobine que tu te trimballes, menace Frédéric Savolta.

– Et tu vas faire comment, petit malin, pour couper le réseau téléphonique, parce que je suis en train d’appeler le commissaire, et il va, j’en suis sûre, rappliquer dare-dare et grave enfouraillé…

– On va pas se fâcher, Carole, on est comme toi, on obéit aux ordres, temporise Thomas Pauvrard, il faut juste qu’on efface ton gars.

– Bon, de toute façon le résultat sera le même, accordez-moi dix minutes, je vous le prépare et ensuite vous le chargez. C’est bon pour vous ?

– Docodac, la gazelle. Dix minutes aux chiottes avec Savolta, c’est juste le temps qu’il faut pour qu’il me tire une bonne bouffarde !

– Non, cette fois, c’est ton tour, se réjouit Frédéric Savolta.

– Hum, je resterais bien pour mater, plaisante Carole. Bougez pas, les filles, dix minutes, pas une de moins.

17.3

Autoroute A6

Voie d'accélération – La nuit

– Oh la vache, s'exclame Vincent, tu as vu là-bas, il y a une bagnole qui crame. J'ai l'impression qu'on était garés tout prêt il y a deux minutes.

– Ah oui ?

– Oui, on dirait que c'est au niveau des toilettes, lui situe-t-il.

– Ah bon ?

– Tu t'en tapes complètement ?

– Honnêtement ?

– Oui, honnêtement, sinon, je ne vois pas l'intérêt de te poser une question. Tu connais beaucoup de gens qui posent des questions en espérant des réponses mensongères ?

– Honnêtement, je m'en tape à grand coup de pelle à tarte. Suis-je claire, mon cher ami ?

– Si tu ne l'es pas, ça y ressemble.

– J'ai l'impression qu'on a des choses bien plus importantes à voir en ce moment, tu ne crois pas ? souligne Carole.

– Je suis d'accord avec toi ! En parlant, d'impression, j'ai le sentiment d'être sans cesse suivi, depuis un moment. Ce n'est peut-être qu'un brin de parano, mais j'ai quand même cette drôle d'impression latente.

– Tu ressens ça ? C'est peut-être les effets secondaires de la prise d'antalgiques, tu nous fais une réaction caractérisée au dextropropoxyphène, j'ai déjà vu ça.

– Tu me charries ?

– Non, c’est très grave, tu peux fausser tes investigations, voir des assassins là où il n’y a que des chérubins, le charrie-t-elle pour de bon.

Elle lui sourit, il l’imite. Il lui pose la main sur la cuisse et la presse légèrement.

– La prochaine fois, je t’arrache le quadriceps et, comme tu as bon goût, je me le cuisine émincé à la plancha et au piment d’Espelette.

– Dis-moi, affreux anthropophage, au sujet de ton journaliste, tu n’as toujours pas fini ton récit, relance-t-elle.

– Tu as raison, recentrons-nous. On suppose que Trinquand a été résilié dans son salon et a laissé des marques à peine visibles sur la moquette. N’ayant rien de plus à constater sur la présumée scène de crime, je suis descendu au sous-sol de la villa. J’ai été frappé par l’intense chaleur qui y régnait. La chaudière venait d’être utilisée.

– Ça semble curieux d’utiliser une chaudière en plein été ?

– Oui, en effet. Je me suis fait la même réflexion.

– Et alors ?

– Dans la chaudière, j’ai découvert des cendres encore chaudes. Quelque chose venait d’être brûlé.

– Non ? Trinquand ? sursaute-t-elle.

– L’ouverture était trop petite pour y entrer un Trinquand tout entier.

– Non ? Ils l’ont débité en morceaux ?

– Mais, non, relativise Vincent, dans les formes des résidus de charbon, il se dessinait les pieds d'un petit meuble, un peu comme ceux d’une table basse de salon, tu vois ?

– Je vois. Ils l’ont abrogé dans le salon, et en tombant, il a recouvert la table basse et le sol, de traces de sang. Ensuite, ils ont brûlé le meuble et nettoyé le tapis. Il ne leur restait plus qu’à remplacer la table par une autre, pour donner le change, détaille Carole.

– Parfait, Docteur, entérine Vincent, je subodore que nous ne sommes pas très loin de la vérité...

– Mais alors, qui est le pauvre diable à la Chaudefonds ?

– La Chaux-de-Fonds ? s’interloque Vincent.

– Dans les Alpes, le refuge ?

– Ah oui, mais non, ce n’est pas la Chaux-de-Fonds, car ça, c’est dans le Jura suisse, mais...

– Stop ! Je n’ai pas mentionné la Chaux... de... Fonds... mais la Chaudefonds, il y a une nuance, cher ami.

– C’est bien pire !

– Comment ça, pire ?

– Oui pire. La Chaudefonds-sur-Layon, c’est bien plus loin et ce n’est pas dans la montagne mais dans le Maine-et-Loire, près d’Angers.

– Hey, « Commissaire-je-sais-tout », tu peux continuer sur l’affaire, tu t’égares !

– D’ailleurs, il n’est pas question de la Chaudefonds, mais de l’Ailefroide !

– Oui, c’est exactement ça, l’Ailefroide ! s’enthousiasme Carole.

– Mais alors pourquoi me parles-tu de la Chaudefonds ?

– Parce que j’ai confondu « l’Ailefroide » avec la « Chaudefonds », j’ai fait, comme qui dirait, une association d’idées à la con, comme toi et moi...

– Comme toi et moi, quoi ?

– Oui, je suis plus... et toi moins...

– Je m’attends au pire, vas-y, lâche-toi !

– De nous deux, je suis plutôt plus chaude et toi plutôt « Ailefroide ». Tu me diras, pour un poulet...

– Mais t’es pas un peu perchée ?

– Non, non, et en parlant de « perché », tu en étais à te demander qui a été refroidi dans la montagne ?

– Oui, je suis presque sûr que Trinquand n'est pas mort dans un accident de montagne, mais agressé, probablement drogué, dans sa propre maison.

– Donc, dans la montagne, il s’agit d’un usurpateur. C’était qui, d’après toi ?

– Personne !

– Comment ça, personne ?

– Pour le moment, je ne peux pas mettre un nom sur lui. Il n’est personne car justement personne ne l'a vu ni arriver au refuge ni en repartir pour sa randonnée mortelle. Il aurait été facile que quelqu'un se fasse passer pour Trinquand et jette son corps inconscient du haut du versant pour faire croire à un accident.

18

Vanves

Appartement de Vincent Terrazzoni

Vincent ouvre son ordinateur et surfe sur les pages relatives aux faits divers. Il cherche une explication à ce feu de véhicule sur l’aire de repos de l’autoroute A6. Un internaute aura posté une photo ou une vidéo. Absence d’information. Aucun message, ni commentaire sur l’incendie. À croire que le sujet est complètement passé inaperçu. Il se souvient pourtant d’avoir remarqué plusieurs voitures arrêtées sur le site.

Il sort sur le balcon et s’adonne machinalement à effectuer quelques pompes. Il renonce. Ses côtes et son épaule lui font un mal de chien. Il s’appuie sur le garde-corps et projette son regard dans les moindres recoins de sa rue. Rien n’a changé durant son absence. Ses poursuivants ne peuvent l’imaginer, à cet instant, dans son propre appartement. Dans tous les cas, il le sait, il ne va pas falloir traîner éternellement à Vanves, car ils finiront par rappliquer.

Vincent est pensif. Sa méforme le contrarie. Il aimerait disposer de son meilleur niveau pour parer à la prochaine attaque des Ombres. Il redoute la réplique des tueurs au 4x4 qui procéderont différemment cette fois pour ne pas manquer leur cible. Le petit avantage, si tant est qu'il puisse le considérer comme tel, c'est qu'il connaît l'un de ses assassins potentiels, le docteur Delay, il couche avec et il aime ça.

*

Carole traverse d'un trait l'appartement et rejoint Vincent sur le balcon. Elle se présente à lui en tenue de médecin.

– Nous avons un gros problème !

– Si c'est de mon élimination dont tu parles, cela va être effectivement un sacré problème, je n'ai pas la moindre envie de mourir maintenant et il me chiffonnerait fortement de devoir te dessouder car tu m'attires beaucoup.

– Non, ce n'est pas encore le moment. C'est au sujet de mon binôme. Il ne répond plus, il a été mis hors circuit. J'ai un mauvais pressentiment. On l'a peut-être enlevé, ou est-il déjà mort ?

– Il faut bouger d'ici. On doit louer une voiture, la tienne est trop visible.

– J'ai emprunté la Ford de l'infirmière de garde, j'ai prétexté une panne et une urgence aussi. Il faudra juste la ramener avant la fin de son service demain matin, et dans le même état qu'elle me la donnée, elle y tient.

– Tu es vraiment pro, Docteur.

– En doutais-tu encore ?

Le couple se glisse à bord de la Ford. Vincent attend un long moment avant de mettre le contact. Il examine attentivement les alentours.

– Tout semble divinement calme. Pas de « mouvement » dans les parages. J’aime le calme, pour moi, il ne représente pas le prélude à la tempête, il n’est que délice, repos et recueillement, s’évade Vincent.

– Parfois, je me demande si tu n’as pas trouvé ma cachette perchée ? Ne te recueille pas trop longtemps, on risque de s’endormir.

– Le coin est sereinement tranquille, on peut y aller.

– Et que veux-tu faire, maintenant ?

– On va chez ton binôme.

– Il habite Toulon, dans le Var, lui apprend Carole.

– Dans ce cas, ne perdons pas une seconde.

– Et la chignole de mon infirmière sympa de garde, on la ramène quand ?

– Oups ! Dommages collatéraux...

19

Autoroute du Sud

Direction Le Revest-les-Eaux

Carole rapporte à Vincent qu'elle a contacté son « Âme » pour lui relater leur première discussion. Elle lui précise que son binôme soupçonne un gros problème de sécurité chez les Ombres. Elle lui avoue qu’il lui a demandé de se tenir disponible et à proximité de Vincent pour le surveiller.

– J’aurais préféré que cette initiative vienne de toi, se trahit Vincent.

– Il ne faut pas avoir de sentiments pour une femme comme moi. Que pourrais-je t’apporter hormis du malheur ? J’ai fait des choix de vie et je les assume. Mais je ce que je ne veux pas assumer, c’est un mec à temps plein. Je ne suis pas faite pour ça.

– Et des enfants, ça ne te chatouille pas, un peu ?

– Tu imagines la charge que c’est, des gosses ? Quelle vie pourrais-je leur offrir dans mon monde d’assassins ? Non, je ne veux pas être responsable de ça. Un chien, tout au plus...

– Un chien, oui, c’est bien, un chien, mais un chien policier, un berger allemand, lui conseille Vincent.

– M’aurait étonné... Non, je veux un Border Collie, rien d’autre.

– Tu l’appellerais comment ?

– Poucent, évidemment !

– Poucent ? Où as-tu dégoté ce nom ?

– C’est la contraction de « poulet » et de « Vincent ». « Vinlet » ça marche aussi, mais c’est moins joli.

– N’importe quoi !

– Non, pourquoi dis-tu ça ? Poucent, viens ici, mon petit Poucent. Tiens un p’tit nosnos, tu l’as mérité. Maintenant, va sur ton coucouche, mon petit Poucent...

– T’es complètement allumée, tu le sais au moins ? On te l’a déjà dit ? Je sais, tu n’y a pas cru, je suis vraiment désolé ma pauvre, mais c’est une réalité, tu es farcie de la casquette, pétée de la citrouille...

– C’est bon, je l’appellerai Médor, comme le chien de mon psy, le taquine-t-elle.

– Puisqu’on est au linéaire des patronymes, tu ne m’as toujours pas divulgué celui de ton binôme.

– Il s’appelle Alexandre Demetz. Il est archéologue. C'est lui qui m’a recrutée et qui m'a formée. Il est âgé de soixante douze-ans. Il part de moins en moins en missions extérieures. Il a d'ailleurs évoqué, il y a trois ou quatre mois, la possibilité de se retirer. Alexandre est un homme érudit, très impliqué dans sa mission de sauvegarde de la nation. C’est un sage qui refuse tout compromis. J’ai beaucoup d’admiration pour cet homme. D’ailleurs, il doit me recontacter pour que je termine ma mission, ajoute-t-elle avec malice.

Vincent brandit le majeur tendu à l’horizontal et le pouce levé.

– Bang, bang, pour moi ?

– Oui, mon beau Vincent ! Stoum, stoum et bye bye !

Elle rit.

20

Le Revest-les-Eaux

5 heures du matin

Carole et Vincent arrivent au Revest, petite bourgade au nord de Toulon. Ils ont pris foule de sécurités pour s'assurer de ne pas être suivis.

Carole n’a toujours aucune nouvelle de son binôme. Alexandre Demetz ne l’avait jamais fait patienter plus de trente minutes après un appel en absence. Ce silence ne la berce pas d’illusions. Lors de sa dernière visite, Alexandre Demetz lui avait préparé du rooibos pour accompagner des macarons aux pépites de chocolat noir. Elle les adore. Afin que la température de la boisson sud-africaine soit rigoureusement parfaite au

moment de la dégustation, Demetz l’avait appelée dix fois, durant les cinquante kilomètres restants, pour se régler.

La maison de Demetz se distingue à l'écart du quartier résidentiel. Il apparaît difficile d'y accéder sans se faire remarquer. Vincent décide de la contourner pour entrer par derrière, en traversant un petit bois. Carole lui met la main sur l’épaule.

– P’tit poulet, p’tit poulet, ne va pas dans la forêt, chantonne-t-elle.

– Tu ne vas pas bien ?

– Si, si, c’est juste pour te prévenir que, si tu traverses le petit bois, tu déboucheras dans la rue principale. Ce sera peine perdue. Pour atteindre la villa, il faut tracer par les jardins des propriétés voisines.

– J’aimais bien la solution « petit bois », il n’y avait pas d’infraction à commettre.

Vincent commence son approche. Il fait signe à Carole de l’attendre. Il se dit qu’en cas de danger, seul, il maîtrisera mieux la situation. La jeune femme n’est pas du même avis. Elle se colle à son brigand occasionnel pour lui faire comprendre qu’elle participera bien à la progression. Il sourit.

Le tandem chemine jusqu’à un gros bosquet d’arbousiers qu’il faut franchir. Carole l’enjambe d’un bond précis. Vincent admire son agilité. Elle est entraînée. Il la regarde évoluer avec ravissement. Il la trouve attachante et s’interroge sur le parcours qu’elle a dû emprunter pour devenir une tueuse.

* * *

Carole Delay ne choisit pas de devenir une tueuse. Jeune diplômée de la Faculté de médecine Pierre et Marie Curie, elle envisage de rejoindre son père, cancérologue reconnu, implanté à New-York, quand elle est arrêtée à Roissy-Charles-de-Gaulle par la brigade financière et conduite au « Château des rentiers » dans le 13e arrondissement de Paris. Le directeur d'enquête de la SDAEF lui apprend que son père est soupçonné d'avoir détourné des fonds versés par la France à l'OMS, organisation dont il est membre, pour financer des activités dispendieuses. La presse s'empare du sujet. On y parle de plusieurs millions de dollars. Carole est relâchée sans poursuites mais renonce à se rendre aux États-Unis. Le professeur Antoine Delay clame son innocence dans les médias. Le scandale le détruit. Il déclare ne plus pouvoir supporter que son nom, le nom que porte sa famille, soit étalé sur six colonnes chaque matin dans les tabloïdes. Il est retrouvé mort, une boîte vide de pentobarbital dans la main.

La mère de Carole vend l'appartement, rue des Belles-feuilles dans le 16e, où elle réside avec sa fille, et part vivre dans la région de Salvador de Bahia au Brésil. Carole n'aura plus de nouvelles. Sans le sou, un diplôme en poche, la jeune femme quitte la France pour tenter d'oublier ce qu'elle a lu dans les journaux. En 2003, elle rejoint « Action contre la Faim » en Côte d'Ivoire. Elle côtoie les légionnaires du 2e REI, stationnés sur place dans le cadre de l'opération Licorne. Elle découvre en chacun d'eux des raisons très personnelles de s'enrôler. De retour en France, elle se rend à Pau au BFST et signe pour cinq ans. Par son engagement, elle veut pouvoir rembourser la France et laver les malversations imputées à son père. Après trois ans dans les forces spéciales terrestres, elle termine son contrat à la direction du Renseignement militaire à Creil.

Durant une mission de préservation d'une découverte archéologique majeure au Liban, initiée par l'ONU, elle croise Alexandre Demetz. En Ombre chevronnée, il l'étudie et l'invite à rejoindre son credo. Elle refuse. Elle veut sauver des vies, pas en prendre. Carole entre à « Médecins du Monde ».

Quelques mois plus tard, au bar de l’hôtel des Mille Collines à Kigali, elle croise à nouveau Demetz. Il lui explique qu’il vient déployer des recherches archéologiques près du lac Muhazi. C’est un mensonge. Il s’est déplacé spécialement jusqu’au Rwanda pour provoquer cette rencontre. Elle trouve la démarche valorisante. Demetz évoque un mystère autour du suicide de son père. Il aurait été manipulé par des hommes d’influence. Demetz lui garantit qu’en se ralliant aux Ombres, elle pourra élucider cette affaire en accédant à tous types de dossiers, y compris ceux de la catégorie « Confidentiel Défense ». Séduite par ce nouveau et dangereux pouvoir, elle accepte.

* * *

Le duo se rapproche de la maison de Demetz quand soudain quelque chose attire l'attention de Vincent. Dans le jardin, sur le côté de la maison, il aperçoit un 4x4 noir. Il le reconnaît au premier coup d’œil. Il arrête Carole dans son mouvement et cherche du regard l’endroit où pourraient se trouver les visiteurs qui les ont précédés.

– Tu les vois ? chuchote Carole.

– Non, mais je les sens. Ils sont ici, ils nous attendent. Prêts à flinguer, ou à riposter !

– Irrecevable, ils ne pouvaient pas savoir que nous viendrions.

– Tu en es certaine ?

– Je suis formelle, ce n’est qu’une coïncidence. Demetz et moi avons un code pour nous contacter. Quand il n'a pas répondu, ce qu’il ne lui est jamais arrivé auparavant, j’ai compris qu'il y avait un problème. Donc, ma mèche à couper que les vilains ignorent notre présence ici.

– Ce serait préjudiciable !

– Qu’ils ignorent que nous sommes là, ces enflures ?

– Non, pour ta mèche.

– Qu’en ferais-tu ? Tu la glisserais dans ton Code pénal pour la laisser sécher ?

– Oui, entre deux articles sympas.

– J’aimerais bien savoir quel article de référence tu choisirais...

– Pourquoi pas le 221, tiret 3, par exemple ?

– Et qui punit les coupeurs de tifs ?

– Non, plutôt les atteintes à la vie des personnes, les meurtres commis avec préméditation ou guet-apens. En résumé, il punit les assassins, tu vois ce que je veux dire ?

Elle hausse les épaules et reprend la progression, Vincent la retient.

– Tu as l'intention de supprimer deux tueurs professionnels avec une seringue ?

Elle ne répond pas. Deux hommes sortent de la maison. Carole se cache derrière Vincent le long du muret. Elle lui pince les fesses. Il lui prend la main. Les hommes se rapprochent. Vincent et Carole se jettent au sol et ne bougent plus. Les deux individus font un rapide tour de la bâtisse puis montent dans le 4x4. Le véhicule quitte la propriété. Vincent et Carole se relèvent doucement.

– Trop court..., lâche-t-elle.

– Quoi, trop court ?

– Trop court, la pause allongée.

– T’es pas possible ! Allez, on entre.

– On fait ça dans la maison ? Un coin de table me suffit...

– Repérage d’abord, jolie bombe, il faut rester pro, le plaisir sera la récompense d’un travail bien mené.

– Cool, je vais me faire sauter dans la maison...

Vincent et Carole se précipitent dans la villa. Une violente explosion se produit. Le souffle les projette rudement en arrière.

21

Le Revest-les-Eaux

Fumées noires – Camions de pompiers

Il ne subsiste que des ruines calcinées de la villa d’Alexandre Demetz.

– Elle était si jolie, cette maison. Aïe, j’ai mal au cul...

– Pour la maison ? s’inquiète Vincent qui s’époussette.

– Non, pour mon cul ! précise-t-elle, en se frottant les fesses.

– Pas ma faute, cette fois !

– Quand je parlais de me faire sauter, il ne fallait pas le prendre au mot près. Tu sais, les femmes utilisent souvent des métaphores. Tu es un peu primaire, il faut que je te prenne en main.

Et elle se met à rire, tout en continuant à se masser les fesses.

– Primaire ? Tu l’entends, celle-là, soupire-t-il.

Vincent part inspecter les débris. Carole le laisse s’éloigner. Il remue des objets noircis encore fumants. Il se relève et lui montre ses deux mains noires de sciure. Elle lui fait signe de se gratter le nez. Il fait la moue. Elle revient vers lui.

– Cette moisson d’indices, elle donne quoi, M’Sieur l’Commissaire ?

– Je suis dans le noir...

– Avec toi, ça brûle souvent, ces temps-ci, tu veux te recycler dans le charbon ?

Vincent s’essuie les mains.

– Tu vas voir que les enquêteurs vont conclure à une explosion due au gaz, genre accident ménager. Ces deux redoutables n'ont encore rien laissé de probant. Ils commencent à m’énerver, coton !

Carole se précipite vers un brancard que les pompiers s’apprêtent à charger dans leur VSAB.

– Attendez ! Elle soulève le drap. Merde, c’est Demetz ! Les ordures !

Carole ne peut soustraire son regard des restes calcinés de l’homme qu’elle admirait tant. Vincent la rejoint. Il lui propose ses bras. Elle repose le drap et s'effondre en sanglots. Il la serre précieusement contre lui pour la réconforter. Il se sent impuissant. Il aimerait trouver des paroles consolatrices, mais reste muet. Carole pleure un moment.

– Tu l’aimais bien ? finit-il par lui demander à voix feutrée.

– T’as des questions cons parfois.

– Désolé, je maîtrise assez mal ces situations. Je ne trouve jamais les bons mots à dire et j’ignore les bons gestes à avoir. Je préfère laisser les larmoiements aux autres, je ne m’y sens pas à l’aise, argumente-t-il, naïvement.

– Rien de grave, tout baigne, mais la piste « Demetz » est complètement grillée ! Il faut qu’on décampe d’ici très vite, ça va grouiller de curieux dans pas longtemps.

Vincent est stupéfait par la rapidité à laquelle Carole s’est revigorée. C’est une curiosité, cette fille, s’avoue-t-il.

– Tu as raison, il faut se calter d’ici.

– Maintenant, on procède de quelle façon, M’sieur l’Bougnat ?

– Je ne sais plus par où reprendre les investigations, confesse-t-il.

– On est dans une impasse. Mon mentor mort, s’indigne-t-elle en reprenant profondément sa respiration, je n’ai plus de moyen de contacter l'échelon supérieur. Il faut attendre que les hautes instances se manifestent, c’est la règle chez les Ombres.

– Attendons et nous verrons bien, suggère Vincent.

– Oui, mais comme on ignore si ceux qui se manifesteront seront les bons ou les méchants, on est dans le boudin !

– Allez, viens, Bougnette sucrée, on va prendre un petit déj et réfléchir.

22

Le Revest-les-Eaux

Avenue De Lattre de Tassigny

La Ford démarre. Les deux compères l’avaient laissée garée dans un renfoncement de l’avenue qui mène au quartier résidentiel de chez Alexandre Demetz.

Carole est chamboulée par la mort de l’homme qui lui a tout appris. Elle le dissimule à Vincent, mais il n’est pas dupe. Il a mal pour elle.

– Je propose que nous retournions à Lyon rendre cette voiture à ton infirmière. Nous aurons du retard, mais l’essentiel c’est qu’elle la récupère en bon état. Après, nous en louerons une pour nous rendre dans un lieu sécurisé et connu d’aucun mortel. Et nous aviserons.

– Comme tu veux !

En bas de l’avenue De Lattre de Tassigny, un peu avant le resserrement qui libère sur le parking où se dresse le monument commémoratif de la commune, Vincent freine brusquement et descend aussitôt de la voiture. Carole, surprise, lui emboîte le pas.

– Qu’y a-t-il ? Ils sont ici ?

– Non, mais ils y étaient ! Et ils sont passés par là. Nous allons peut-être enfin savoir qui sont ces types !

Carole est perplexe. Vincent lui adresse un regard espiègle en lui désignant du doigt une caméra de surveillance placée sur le mur d’une maison aux volets fermés, à l’angle de la rue. Une caméra à peine visible, qu’une haie mal taillée escamote partiellement.

– Une caméra à déclenchement automatique ! Elle a peut-être filmé le passage du 4x4 noir. Je vais les ratatiner, ces fumiers, s’enflamme-t-elle.

– Et ça, ils ne l'ont pas vu ! Nous avons enfin un petit avantage sur eux, renchérit Vincent ; pour le moment, on va chercher un endroit pour prendre ce petit déj bien mérité.

– Non, s’agite-t-elle.

Elle traverse la rue et sonne à la porte. Rien, pas un signe de présence. La maison semble inhabitée. Carole s'agace, elle veut savoir. Elle cherche une idée. Vincent lui exhorte de filer tout droit au cadastre pour obtenir le nom du propriétaire de la villa.

– Bonne idée, il nous faut ces images au plus vite !

– Ensuite, on...

– Ensuite, le bloque-t-elle, on va leur faire passer l'envie de nous polluer la santé, à ces deux ignobles !

– Tout un programme, je suis impatient d'entrer en séance.

– Attention, les assassins, prévient-elle, ça va commencer à rôtir pour vos miches !

*

Carole écrase le klaxonne et projette une demi-douzaine d'appels de phares.

– Mais quel con, celui-là, il est en option, ton clignotant, crétin ? C'est pas vrai, j'y crois pas, il a failli m'enclosquer, l'abruti.

– Tu jures, maintenant ?

– Oui, ça me détend, j'aime bien quand je conduis.

– Tu sais qu'il ne t'entend pas ?

– Je sais, rabat-joie !

– Tu es remontée ?

– Je préférerais être démontée, mais je devine que c'est en option, comme le cligno de cet inepte, là-devant ?

– Tu montes souvent en température, comme ça, Docteur ?

– « Souvent », n'est pas le mot, « subrepticement » serait plus adapté...

– Et là, tu cuis à la dérobée ?

– Je te le confirme, Commissaire, c'est brûlant et humide...

– Il en faut peu. Un coup de semonce et bang, elle s'embrase !

– Mais non, rien à voir ! C'est d'un autre phénomène physiologique qu'il s'agit.

– Lequel, je suis curieux ?

– L'impatience !

– L'impatience te suscite l'envie de...

– L'excitation, l'impatience, deux sentiments mêlés. Je trémousse intérieurement d'impatience, un besoin urgent de savoir, et quand je suis dans cet état, je mou..., enfin tu piges, non ?

– Tu mousses ?

– T'es nul !

– Si l'impatience te fait cet effet-là, je vais souvent te faire poireauter...

– C'est uniquement dans ce cas, ça ne marche pas à tous les coups... Dis, on arrête de parler de ça ou il va falloir que tu me déchires là maintenant. Ffou, j'ai envie.

– Tu me fais gourdiner, arrête-toi dès que tu peux, je vais te corriger.

Carole ralentit pour trouver un endroit adapté à la promesse de Vincent. Un 4x4 noir entame son dépassement. Il n'a pas mis son clignotant, Carole est crispée.

– Je ne veux pas briser le charme de ce babillage libertin, mais un 4x4 noir de marque allemande, nous fait les gros yeux...

– Où ça, voyons, panique Vincent qui se retourne sur son siège pour l'identifier.

Carole voit grossir le 4x4 dans son rétroviseur. Il arrive à leur niveau. Elle se cramponne au volant à deux mains. Le véhicule les dépasse, rien ne se passe.

– Ce sont tes assassins, ces deux p'tits vieux ? rigole Carole.

– Ils faisaient beaucoup plus méchants l'autre jour, se défend Vincent.

– N'empêche que ce couple de Bataves m'a asséché. Ma chatte vient d'éternuer !

– Parle pour toi, il ne m'en faudrait pas beaucoup pour ressortir l'armement. Je ne vais pas me laisser abattre par des touristes !

– Halala, quel homme ! J'ai de la chance. Vivement que tu me « corriges » !

– Tout ça ne résout pas notre affaire, ma bienheureuse.

– Ah, M'sieur l'Sérieux est de retour ! Je me disais bien...

– Patience, ogresse ! Dans l'immédiat, il faut avancer dans ce dossier car, tu vois, la preuve est faite, on n'est pas à l'abri d'un rebondissement qui nous péterait en pleine poire.

23

Lyon Nord

Parc de la Feyssine – 10h07

Vincent, décidé de passer à l'offensive, actionne le numéro d’appel téléphonique de son ancien chef de service de la BRI.

Il a préalablement pris deux précautions importantes. Il s’est procuré un téléphone jetable avec une SIM anonyme, qu’il a payé en espèces dans un centre commercial, puis il a choisi un endroit, flanqué au milieu d’un quartier très urbanisé, proche d’un IUT, pour passer son coup de fil. Dans ce secteur, les bornes relais sont poussées à saturation. Le nombre élevé de communications qui s’entrecroisent, le rende difficilement localisable.

– Bonjour, je voudrais parler à monsieur Gendron Christophe, s'il vous plaît.

– Oui, de la part ? lui demande la voix.

– C'est personnel, je suis un vieil ami, et comme je dois passer à Paris...

– Ne quittez pas !

– Oui, Christophe Gendron, j'écoute...

– Salut, vieux, c'est moi « 30 », surtout, ne prononce pas mon nom...

En entendant le numéro d'indicatif radio de Vincent, Christophe devine qu'il y a un souci et réagit immédiatement.

– Ton numéro est affiché sur mon cadran, je l'efface de suite, je sors et je te rappelle.

Quelques minutes, puis le portable de Vincent sonne.

– Vincent ? Christophe. Désolé pour l'attente, mais j'ai dû emprunter le téléphone d'une administrative à l'accueil pour plus de sécurité, qu'est-ce qui se passe ?

Vincent lui explique laconiquement la situation. Il lui relate son accident de voiture avec le 4x4 qui l'a poussé dans le Rhône et qu'il a revu sur le lieu de l'explosion au Revest. Il évite consciencieusement de parler de tout ce qui concerne les Ombres et Carole. Il sera toujours temps de développer. Christophe est un membre de son ancien service. Un mec loyal. Ensemble, ils ont partagé galères et réussites, ils sont très proches. Christophe a été d'un grand soutien pendant la maladie et à la mort de Claire.

– Ils ont essayé de te buter ? Mais pourquoi ? Des mecs que tu as enchristés et qui veulent te farcir ? Viens de suite à la brigade, on pourra

faire ce qu'il faut avec la crime pour enquêter et surtout te protéger.

– Non, infaisable. Tout ceci est bizarre. J’ai sans doute touché à quelque chose de très sensible. J’aimerais enquêter un peu, mais discrètement, pour savoir où je mets les pieds, avant de déclencher la cavalerie.

– OK Vincent, c'est toi qui vois, qu'attends-tu de moi ?

– Le 4x4 a probablement été filmé par une caméra privée. J’ai contacté le proprio de la villa où se trouve cette caméra, mais, comme elle est reliée à un PC de surveillance, il n’a pas pu me montrer les images. Il me faudrait une réquise pour récupérer le CD. Avec un peu de bol, on aura l’immat et tu pourras interroger le SIV pour voir si le véhicule sort volé.

– Si ce sont des sévères, tes garçons, ta bagnole sera certainement déclarée volée.

– Le cas échéant, tu consulteras quand même l'historique des propriétaires du 4x4, ainsi que leurs adresses. On apprendra peut-être des trucs. La routine, quoi !

– Je m’occupe de toi, ma couille, surtout, sois prudent. Je te recontacte dans deux jours à la même heure sur ce numéro. C’est court pour la réquise mais comme j’ai remis le couvert avec Justine Lantrin, la petite rousse du parquet, ça va le faire.

– Ah oui ? Elle est sympa cette petite.

– Elle est adorable, tu veux dire, c’est un amour, elle va m’arranger ça. J’aurai ce qu’il te faut dans les temps.

– Je m’en doutais que ça reprendrait un jour avec cette fille, elle te plaisait trop, je suis content pour toi, Christophe.

– Je suis bien avec, elle est géniale, mais je te raconterai ça une autre fois. Je mets le turbo et on se reparle dans quarante-huit heures, même

heure. Fais gaffe à toi, mec.

24

Lyon La Part-Dieu

Hôtel Mercure

Vincent a pris du retard. Il s’est imposé une kyrielle de garde-fous pour rejoindre l’hôtel. Il y pénètre en prenant soin d'éviter la caméra du hall et le regard du concierge.

Il gagne la chambre où l'attend Carole. Lorsqu'il franchit la porte, elle lui saute dessus. Il manque de tomber à la renverse et se rattrape de justesse en s’appuyant au chambranle de la porte. À califourchon sur lui, elle l'embrasse fougueusement.

– Ne me refais plus jamais une telle frayeur ! Où étais-tu ? J'ai cru le pire, tu as plus d'une heure de retard ! le blâme-t-elle.

– J'ai bossé pour identifier les assassins de Trinquand et Demetz.

– Raconte !

– Tu descends de moi, et je te raconte ?

25

Vanves

Résidence Les Marronniers

Un 4x4 noir est stationné en face de la résidence de Vincent. Les deux occupants prennent note des allées et venues sans omettre un détail. Même l'intervention de la gardienne pour rentrer les conteneurs à ordures est consignée.

*

– Où est ce fichu carnet ? Ah, le voilà enfin. Je l'ai mis à « M » ou à « V ». Mince, je ne sais plus. Bon, à « M » il n'y a rien. Zut, à « V » non plus. Je l'ai mis à « P ». Voilà, c'est ça. Je l'avais noté là : « Le flic du troisième ». C'est un numéro en O6, ça va me coûter cher encore. J'espère qu'il ne va pas parler trop longtemps. Ah, ça sonne... Allô, Monsieur Vincent ?

– Madame Roca, bonjour, que puis-je...

– Quand vous êtes parti l'autre jour, vous avez laissé la fenêtre de votre salle de bains ouverte. Voulez-vous que je la referme ?

– Non, Madame Roca, surtout pas, c'est parfait ainsi.

– Vous n'êtes pas trop là en ce moment, Monsieur Vincent, vous avez un nouveau travail qui vous oblige à vous déplacer ?

– C'est quelque chose comme ça, Madame Roca, ne vous inquiétez pas.

– Tout va bien, Monsieur Vincent ? Je me disais que vous aviez peut-être rencontré quelqu'un...

– Je suis occupé, Madame Roca, je vous verrai bientôt. Vincent raccroche. Madame Roca, soupire-t-il, j'ai eu un accident dont le choc a vraisemblablement endommagé la partie cervicale de mon analyse et celui de la logique aussi. Rendez-vous compte, je fuis deux assassins pour courir retrouver les bras d'une tueuse avérée ! Tout va très bien, Madame Roca !

26

Lyon La Part-Dieu

Hôtel Mercure – Le matin

– Fais ton sac on remonte à Paris, j’ai une idée, annonce énergiquement Vincent.

– Monsieur le Commissaire aurait-il pris des vitamines, ce matin ? Je ne te cache pas que j’aurais préféré que tu les prennes hier soir...

– J’étais crevé et puis tout ce cirque me perturbe. J’ai hâte que ça se termine. Allez, il faut qu’on se décanille.

– On peut respirer deux minutes, je ne suis pas....

– Tu es magnifique, naturellement sublime, inutile de bivouaquer trois heures dans la salle de bains, tu ne feras pas mieux.

– Hum, c’est charmant. Mais non, j’ai simplement commandé un petit déjeuner pour se le « bivouaquer » au lit, façon gros flemmards option insolence.

– Cool, j’en suis ! Grignoter une bricole au plumard, c’est une bonne idée. J’adore manger au lit à l’hôtel, car je peux mettre des miettes partout. A contrario, chez moi, je n’en supporte pas une seule.

– C’est dingue, moi aussi, j’adore ça.

– Les miettes ?

– Oui, les miettes. C’est bête comme truc, non ? réalise-t-elle.

– C’est juste chiant pour le personnel de l’hôtel, compatit Vincent.

On frappe à la porte. Dans le même élan, Carole et Vincent bondissent pour aller se placer derrière la porte de la salle de bains. Carole attrape une paire de ciseaux. Vincent confectionne une matraque en torsadant une serviette autour d’un savon. On cogne à la porte. C’est la seconde fois. Les deux spécialistes s’immobilisent. Ils se regardent et se sentent ridicules.

– Qui va ouvrir ? susurre Vincent.

– Bé, c’est toi ! T’inquiète, je reste en couverture, s'impose Carole.

Vincent, sur ses gardes, ouvre délicatement la porte. Une jeune fille brune au chignon parfait apparaît. Elle supporte un plateau deux fois plus large qu’elle. Vincent la dévisage. Il examine sa posture, le volume de ses poches. Ce n’est pas une meurtrière. Les traits du jeune visage n’expriment que l’empressement de poser ce plateau avant de l’échapper. Elle commence à trembloter. Il l’invite à se délester de sa charge composée d’un alléchant mélange de viennoiseries et de boissons chaudes.

*

– On passe à l’offensive, ma belle ?

– Je dois faire un crochet par une pharmacie, il faut que je me recharge en munitions.

– En pharmacie ?

– Oui, M’sieur, certains produits pharmaceutiques lorsqu’ils sont combinés deviennent monstrueusement redoutables.

– Ah, oui, j’oubliais, la liquideuse qui seringue plus vite que son ombre.

Carole lève les yeux au ciel.

– Et toi, tu as besoin de quel artifice pour t’équiper ?

– Juste d’une casquette.

– D’une casquette ? T’as pris un coup de soleil ? Je me disais bien...

– Une casquette me suffit pour passer à l’attaque ! Il se met à rire. Il regarde Carole navrée et rit de plus belle.

– La prochaine fois, je contrôlerai tes vitamines, tu vas pas bien, mon poulet.

– Mon poulet ?

– Oui, Poulet. Facile comme sobriquet, tu aimes ?

– Oui, ma dinde, j’aime beaucoup.

– Dinde ? T’as pas plus élégant ?

– Dinde et poulet, ça va bien ensemble, non ?

– Va pour dindouse...

27

Vanves

Résidence des Marronniers – Soirée

Le 4x4 noir est toujours stationné en face de la résidence. Les deux occupants scrutent les entrées et sorties. Un livreur de pizzas passe devant le nez du 4x4. Il est pressé, les spécialités italiennes doivent arriver chaudes. Les deux hommes notent l’heure et le nom de la compagnie qui est sérigraphie sur le coffre du scooter. Ils ne reconnaissent pas Vincent sous sa casquette.

* * *

Quinze minutes plus tôt, Vincent se fait livrer une pizza dans la rue voisine. Il offre un billet de cinquante euros au jeune livreur pour lui emprunter sa tenue et son deux-roues. Il lui expose, carte de police à l'appui, qu'il est diligenté pour inspecter discrètement un lieu dans le cadre d'une enquête judiciaire. Il est fondamental qu'il coopère, il en va de la sûreté nationale. Le garçon ne discute pas, ravi de participer à une enquête de police et principalement d'empocher un joli pourboire pour attendre assis à griller sa clope durant une demi-heure.

* * *

Vincent gravit l'escalier. Il vérifie que nul ne se trouve en planque dans les étages. Personne. En arrivant devant la porte de son appartement, il regarde attentivement qu'un quidam n'ait posé un témoin ou un quelconque système. Rien de visible. Il est tenté de sonner, mais s'il y a une écoute, installée à l'intérieur, elle ameutera les deux hommes en surveillance, en bas. Il frappe deux coups brefs pour faire venir à la porte un éventuel occupant. Les coups ainsi portés pourraient passer pour un bruit provenant du logement voisin. Rien, aucun bruit, le logement est manifestement vide.

Le plus silencieusement possible, Vincent ouvre la porte avec sa clef. Il pénètre chez lui à pas feutrés. Les rideaux sont ouverts, pas question d'allumer. La clarté est suffisante pour ce qu'il a à faire. Une rapide inspection de l'appartement lui permet de constater que celui-ci a été le terrain de visiteurs expérimentés. Rien n'a été déplacé à part les trois portes coulissantes du placard de sa chambre. Elles ne sont plus précisément dans la position dans laquelle il les laisse habituellement. Il se déplace furtivement, de manière saccadée, craignant la présence de micros ou d'un quelconque système de détection d'intrusion. Il fait coulisser les étagères d'angle du salon. Une cavité secrète, dans lequel un petit coffre-fort est scellé, apparaît. Vincent entre la combinaison et l'ouvre. Il y retire les espèces, quatre mille euros, et un pistolet automatique Sig Sauer P226 qu'il

ajuste dans son dos, à l’intérieur de sa ceinture. Il empoche deux chargeurs pleins. Il referme le coffre et remet tout en place.

Vincent hésite à condamner la fenêtre de la salle de bains. Il est face à un dilemme. En fermant cette fenêtre oubliée, il aiguisera la curiosité de madame Roca, qui pénétrera dans le logement pour comprendre ce phénomène surnaturel. À l’inverse, s’il la laisse ouverte, la gardienne ne pourra pas s’empêcher de venir la fermer à un moment ou à un autre, dans l’hypothèse qu’une pluie pourrait détériorer les murs et le parquet. Il prie pour que les maudits assassins ne piègent pas son appartement, comme ils l’ont fait pour la villa de Demetz.

Il ressort de l'immeuble, enfourche le scooter et repart naturellement.

28

Paris

Hôtel Campanile – Porte d’Orléans

Vincent a pris du retard, il est presque minuit. Moult dispositions d’usage l’ont, une nouvelle fois, retardé. Il pénètre dans l’hôtel en prenant soin, comme d’habitude, d'éviter les caméras dans les parties communes. Pour ne pas se faire remarquer par le veilleur de nuit, qui semble captivé par un écran de portable, il emprunte l’escalier pour gagner la chambre où l'attend Carole.

Lorsqu'il franchit la porte, Carole lui saute dessus. Il manque de tomber à la renverse et se rattrape de justesse en s’appuyant au chambranle de la porte. À califourchon, elle l'embrasse fougueusement.

– Ne me refais plus jamais une telle frayeur ! Où étais-tu ? J'ai cru le pire, tu as une éternité de retard !

– J’ai bossé, j’ai déjoué et je me suis armé.

– Raconte !

– Tu descends de moi, et je te raconte ?

*

Le lendemain matin. Vincent ouvre un œil reposé. Il contemple sa compagne qui éclot doucement.

– Bien dormi ?

– Comme un gros bébé qui aurait bien repris une nouvelle fois de la purée hier soir... Je retire tout ce que j’ai dit sur « l’Ailefroide ». Waouh !

– T’es pas vraie comme fille !

– Et maintenant, on fait quoi ?

– Maintenant, on va petit déjeuner et on attendra, tranquillou, l’appel de Christophe pour qu’il nous dise où nous en sommes.

29

Paris 14e arrondissement

Parc Montsouris – Midi

Vincent fait les cent pas. Cela fait deux heures qu’il attend l’appel de Christophe. « Ça ne lui ressemble pas », s’alarme-t-il. Il attend trente minutes de plus et se risque à appeler.

– Bonjour, je voudrais parler à monsieur Christophe Gendron.

– Heu... oui, très bien, lui répond une voix de femme, attendez, je vous passe le poste... ne quittez pas...

– Commandant Larcher, j’écoute ?

– Salut Larcher, c'est Terrazzoni, je cherchais à contacter Christophe, mais la petite du standard m’a renvoyé sur toi, il y a un problème ?

Larcher hésite, il a l’air ému.

– Je suis désolé Vincent, je savais que vous étiez comme des frangins, c’est dur, c’est insoutenable, bafouille Larcher qui déglutit avant de poursuivre, Christophe s'est suicidé hier soir à son domicile.

Vincent chancelle, son téléphone lui échappe. Il le rattrape, sans comprendre comment et s’assied sur un muret.

– Oh putain ! Comment ça, suicidé ? implore-t-il à Larcher, resté à l’écoute. Il n'avait pas de problèmes. Je l'ai eu il y a deux jours, tout allait bien, putain de merde !

Vincent s’effondre. Il ne parvient pas à y croire.

– Ici, personne ne pouvait imaginer...

– Larcher, dis-moi, c’est pas vrai ? Pas Christophe, mon poto, c’est pas possible !

– Nous ne savions absolument rien, Vincent, il n’a rien laissé transparaître, on ne s'explique pas son geste.

– Mais pourquoi a-t-il fait un truc pareil, comme ça, d’un coup ?

– Il a écrit un mot sur son ordi pour nous révéler que tout se barrait de travers pour lui, depuis plusieurs mois, qu'il avait des soucis de cœur et d'argent. Je ne capte pas, il aurait pu m'en parler, je l'aurais aidé, tu me

connais, j’aurais tout fait pour lui. J’ai envie de chialer, Vincent. Je peux chialer ?

– Oui tu peux Larcher. Il le faut même.

– Moi non plus, je n’y crois pas, Vincent, est-ce normal de ne pas y croire alors que je l’ai vu mort de mes propres yeux ?

– Tu n'y es pour rien, vieux, on ne peut pas tout prévoir. Moi-même je n'ai rien vu venir lorsque je l'ai eu au téléphone.

– Tu l’as eu quand ?

– Il y a deux jours, d’ailleurs, il ne t'a rien dit pour moi ?

– Non, pour te dire, il n'a même pas mentionné ton appel avec les gars du groupe. C’est qu’il allait déjà mal.

– Il est mort de quelle façon ?

– Il s'est tiré une balle avec son Desert Eagle, tout seul, chez lui. Et ces imbéciles de voisins qui n'ont rien entendu... Il l’aimait, son Desert Eagle.

– Je suis désolé Larcher, j’ai mal aussi. Si je peux...

– Ne te fais pas de bile, Vincent, la brigade va s'occuper de tout. Je te laisse car j'ai plein de choses à faire, la mise en bière, et tout. Je t’envoie un texto, pour l’enterrement.

– Merci, Larcher, salut.

– Ho, Vincent ? Tu es toujours là ?

– Oui, Larcher, je t’écoute...

– Tu nous manques Vincent, tu me manques.

Larcher raccroche.

Vincent erre dans le parc, abattu et vindicatif. L’addition commence à être lourde. Une tentative de noyade sur un commissaire, un journaliste refroidi, un vieil archéologue carbonisé, un bon flic décervelé, et combien d’autres encore ? Vincent fulmine de ne pas avoir réussi à empêcher ces assassinats. Il apprécierait plus que tout de châtier lui-même les deux criminels au 4x4 noir. Mais, il le sait, il est flic, et il les ramènerait, proprement, pour qu’ils soient déferrés au parquet. S’il pouvait, au moins pour cette fois, une seule petite fois, oublier le code de procédure pénale…

Au bout d’un temps, Vincent reprend le chemin de l'hôtel pour annoncer la triste nouvelle à Carole. Lorsqu'il franchit la porte, Carole lui saute dessus, mais cette fois, il ne manque pas de tomber. Il l’étreint et pleure comme un enfant.

– Vincent, je me descends de toi et tu me racontes ?

30

Autoroute de l’Ouest

Dans la Ford

Vincent et Carole n’échangent aucun mot. Ils roulent sans vraiment savoir où aller.

La mer est quelque part devant, Carole sait qu’elle leur apportera apaisement et espoir. Elle décide de réserver un hôtel à Cabourg. Ils y seront dans deux heures. Elle prend le téléphone de Vincent. Elle le manipule et se glace.

– Bordel ! Tu as un message dans la boîte vocale. C'est d'un nommé Christophe...

Vincent manque de perdre le contrôle de la voiture. Il cherche une sortie. Tout défile au ralenti. Le temps lui paraît infiniment long. Il stoppe enfin la voiture. Il tremble.

– Donne !

Vincent pose le téléphone sur l’accoudoir central et actionne le haut-parleur. La voix de son ami mort le glace à son tour :

– Salut Vincent, c'est Christophe. Je sais que notre contact est prévu dans quelques heures, mais je te laisse ce petit message car apparemment

t'as foutu les pieds dans un sacré merdier. Pour ta caisse, il s'agit d'un 4x4 Audi, modèle Q5. Et là, tu vas rire, il n'est pas volé, mais faussement immatriculé. Ça pourrait s'arrêter là, mais non, j'ai consulté le SIV et j'ai eu l'impression d'allumer toutes les alarmes du système. Ce 4x4 est inscrit comme véhicule du parc de l'État attribué au ministère de la Défense. Et là, je sais, tu vas me dire que c'est barjot, mais j'ai pensé qu'ils avaient dû se tromper de personne ou qu'ils étaient en mission lorsqu'ils t'ont tapé, et que c'est probablement pour ça qu'ils se sont tirés. Donc, je n'ai pas voulu te laisser dans la mouise et j'ai appelé un contact à la Sécurité Militaire, un sous-off avec qui on avait travaillé l'année dernière, tu sais, sur l'affaire Piestrovic. J'avais gardé le contact. Je lui ai demandé comment je pourrais savoir à qui était affecté ce véhicule. Par gentillesse, il a consulté sur son ordi le parc auto. Tu sais quoi ? Il m'a répondu que le véhicule était affecté à un service du boulevard Mortier, mais qu'il ne pouvait vraiment pas m'en dire plus, vu le caractère « Classé Défense » de l'information. Tu piges comme moi ce qu'il y a boulevard Mortier à Paris ? Ton véhicule, il appartient à la DGSE. Je voulais m'en tenir là jusqu'à ce que je t'aie, mais j'ai reçu un coup de fil au bureau d'un mec qui s'est présenté comme le colonel « Zurich ». Il m'a demandé pourquoi j'avais cherché à identifier un de ses véhicules. Je lui ai expliqué que le véhicule était impliqué dans un accident avec un de nos fonctionnaires, sans plus de précisions, et tu vas rire, il m'a répondu que son véhicule n'avait pas quitté son garage, ni même Paris depuis plus d'un mois. Et là, moi je dis que ça pue, car comment peut-il savoir que l'accident est arrivé hors de Paris pour me préciser ça ? Je te laisse, je dois retrouver Justine, on va essayer un resto dans le 11e, l'Atelier des artistes, rien que le calibre végétalisé en déco sur le mur, vaut le détour. Je te recontacte comme convenu, demain, même heure. À tchao, mon pote.

Claire et Vincent prennent conscience de l'instant. Ils sont bouleversés. La voix de Christophe emplit encore tout l'habitacle de la voiture.

– Oh, putain ! Il a bossé comme un Dieu, comme il savait si bien le faire, et ça lui a coûté la vie. C'est horrible de l'entendre alors qu'on le sait

disparu, si je pouvais tout reprendre à zéro...

– C’est d’une rare banalité, ce que je vais dire, mais non, tu ne peux pas revenir en arrière. La seule chose qu’il te reste à faire, c’est de retrouver ces salauds et de les punir, essaye de le remotiver Carole. Je ne vois guère d’autre issue, ils ne te lâcheront pas.

– J’en suis conscient, c’est la seule sortie possible, mais, cette fois, la donne change, grâce à Christophe on a un nom, le colonel Zurich, une adresse, la DGSE, boulevard Mortier à Paris...

– Et une envie de vengeance plus forte que jamais. Ils vont se prendre dans la tronche une « dindouse nervouse » et un poulet courroucé ! Ça va pulser, je le sens !

– Maintenant, il y a fort à parier que « Zurich » soit un nom de code, et il ne sera pas facile de l'identifier vu la confidentialité de la DGSE. Je pourrais prendre contact avec mon ancien service, mais un conflit DGSE, DGSI n'est pas le moyen idéal pour démasquer des assassins. Il faut se débrouiller tous les deux, et sans aide extérieure.

– On va débusquer ce « Zurich » et ses gorilles, et je te promets qu’ils vont morfler. Ce sera le point d’orgue de cette mission. Seulement si « En-haut » ne me demande pas expressément pas de t’effacer, mon chéri.

– Il y avait longtemps ! Laisse-moi le temps de les exterminer, ces infâmes, et donne-moi un peu de rabiot pour t’aimer, m’occuper de toi, te rendre un peu heureuse...

– J’adore ton romantisme, mon beau justicier. On fait l’amour sur une aile et après on part supprimer les méchants ?

– Attendons d’être à l’hôtel, ça évitera que notre sextape circule sur le Web.

– Dommage, ça m’amuse, l’idée de la vidéo, ça me plairait de voir et revoir nos ébats sur Dailymotion, histoire d’occuper nos longues et douces

soirées d’hiver.

– Avec moi, jolie voyeuse, il n’y aura plus de longues soirées d’hiver, tu les trouveras toujours trop courtes.

– Quel délicieux dessein !

– Avant cela, il faut neutraliser ces maudits, sinon, nos rêves de câlins hivernaux pourraient bien s’évaporer avant la fin de l’été.

– Yes, allons les dézinguer !

– Et s’il était question d’Ombres, tu pourrais les traiter quand même ?

– Ne nous ont-ils pas prouvé qu’ils n’ont plus les mêmes valeurs ? Ce serait un devoir de les bousiller pour sauvegarder le fondement des Ombres. Je n’hésiterais pas une seconde !

31

Paris

Alentours du boulevard Mortier

S’imposant entre la piscine Georges Vallerey et le réservoir de Ménilmontant, le vaisseau amiral des services secrets français impressionne. C’est un gros porte-avions avec, comme piste d’envol, le boulevard Mortier. Une ville dans la ville, secrète et ultra protégée.

Vincent et Carole décident d’établir une surveillance de la « piscine » pour repérer l'Audi Q5. Carole se positionne au début de la rue de Guébriant, juste à l’angle du boulevard Mortier. Elle a un excellent visuel sur l’entrée principale et les accès qui donnent sur les Maréchaux, mais aussi sur ceux des bâtiments annexes de la rue. Elle peut même apercevoir les grillages du parking secondaire, en bas. Vincent se place à l’opposé, rue des Tourelles, pour couvrir la sortie avenue Gambetta.

Au vu de la configuration des lieux ils comprennent vite qu’il leur sera difficile d’opérer une surveillance pointue du secteur. Vincent se rend chez un revendeur de matériel vidéo.

*

Les deux complices dissimulent une dizaine de paluches auto-alimentées, dans des arbres et derrière des panneaux, pour couvrir tous les axes de passage. Tout en palliant le manque d’effectifs indispensable pour une telle opération, ces mini-caméras leur offrent un confortable retour vidéo dans la voiture.

– Maintenant que nous sommes parfaitement équipés, allons boire un petit café, je t’invite, ma douce.

– Tu penses qu’il est raisonnable d’abandonner le dispositif ? Ils ne vont pas attendre notre retour pour se laisser filmer.

– Notre bidouillage va tout enregistrer en notre absence. Nous visionnerons les images à notre retour.

– Et si on nous les piquait, pendant notre absence ? se soucie Carole.

– Bah, non, ce n’est pas comme si on avait placé des caméras espion dans une zone ultra protégée, ultra surveillée, ultra sécurisée, où méfiance et paranoïa alourdissent tellement l’air que les oiseaux la traversent à pied.

– Je pensais aux barbouzes, pas aux racailles, précise-t-elle.

– Je pensais aussi aux barbouzes...

*

Après trois jours de planque et de longues lectures vidéo, les deux observateurs se rendent à l'évidence, la méthode ne produit rien. Leurs adversaires sont soit très discrets, soit très prudents. Ils sont éreintés. Ils savent que rôder aux abords d'un lieu aussi protégé que le siège de la DGSE finira par attirer l'attention, et les mettra de nouveau en danger. Ils abandonnent.

32

Le Pré-Saint-Gervais

Le Prim's Hôtel

– Il nous faut élaborer un plan plus efficace, préconise Vincent.

– Avant de nous plonger dans un long processus intellectuel, j'ai besoin d'aller prendre l'air deux minutes, appelle de ses vœux Carole.

– Pourquoi, tu ne te sens pas bien ?

– Ce n'est pas le problème, j'ai juste besoin d'une minute ou deux, réitère-t-elle.

– Je ne comprends pas, tu...

– Dis donc, t'es lourd, par moments.

– Lourd ? Tu me dis, que tu désires prendre l'air et tu ne me fournis pas de raison. Excuse-moi de me sentir concerné quand tu ne te sens pas très bien !

– Justement, nous parlons bien de sentir...

– Je ne percute pas !

– Hé, des fois, t’es long... Sentir, odeur, des flatulences, quoi ! Merde, c’est un truc normal, non ? On se connaît à peine, je ne vais pas d’emblée te péter dessus ?

– J’y crois pas ! Cette fille est folle !

– Non, je suis nature.

– Maintenant, c’est clair, tu peux aller jouer ta symphonie, fais juste gaffe que personne ne t’entende, ça briserait l’aura que tu dégages, s’amuse-t-il.

– Même plus envie ! bougonne-t-elle.

– Quel dommage, et moi qui avais pris les meilleures places pour le concert.

– Te moque pas de moi...

– Mais si, un peu, c’est divertissant. Et au fait, dis-moi, tu es plus trombone ou flûte à bec ? s’esclaffe-t-il.

– Arrête de glousser, toi aussi tu largues des caisses, non ?

– C’est vrai, mais je reste discret, j’évite de m’extérioriser sur le sujet, je me tiens hors de portée radar, claironne-t-il.

– Moi je n’ai jamais de bol. Quand j’ai envie et que je suis au volant de ma voiture, je me retiens jusqu’à trouver un parking. Je ne peux pas lâcher les gaz à l’intérieur, elle est trop neuve pour ça. Et quand je me gare, à chaque fois, c’est la poisse, il y a toujours quelqu’un qui passe à ce moment-là. On dirait qu’ils le font exprès, qu’ils se sont donné le mot : « Passe à cette heure précise, il y a Carole qui pète ! » J’ai honte, mais je ne peux pas tout garder, ça fait mal au ventre, c’est une abomination. Tu fais comment, toi ?

– Si je ne peux pas faire autrement, et si je ne me trouve pas un lieu ventilé, je déleste silencieusement.

– On ne peut pas choisir ?

– Si, j’ai une technique. Je bouge sur ma chaise en faisant glisser une fesse contre l’autre, ça libère un espace au niveau du sphincter et ça ne fait pas de bruit, détaille-t-il.

– Justement, il vaut mieux que ça s’entende car, quand c’est furtif, ça schmoufte !

– Il faut dire : « schmoute », ma petite louloute qui proute ! Comme : « Ich schmoute Elmut ! » se bidonne Vincent, sans retenue.

– Moi, je rajoute le « f », ça donne plus de vigueur au mot. C’est plus mélodieux, plus proche de la réalité. Et ça pardonne l’odeur.

– L’odeur est souvent inversement proportionnelle au bruit dégagé, parfois, on peut se prendre les deux, il n’y a pas de constance.

– En hiver, quand je pète, je tiens ma doudoune en l’air pour que ça s’évacue, mais des fois, ça s’engouffre, et comme j’ai le col roulé, ça remonte et je m’asphyxie. Catastrophe ! Tout ça encore pour éviter que quelqu’un ne le sente, surtout, si je suis en plein boulot, mais la puanteur reste dans le blouson, comme quand tu dors avec une couette, c’est affreux, on se figure pas. L’autre fois, j’ai croisé quelqu’un, heureusement, c’était à la fin, il ne comprenait pas pourquoi je secouais mon blouson par moins 18°. Mais si je garde un truc pareil, je suis ballonné pendant huit jours. T’imagines ceux qui bossent dans un bureau ?

– J’imagine très bien, n’oublie pas que j’en ai passé, du temps, dans des bureaux. Tu ne croirais pas tout ce que j’ai dû manigancer, en rivalisant d’ingéniosité, pour dissimuler ces émanations fétides.

– Je vois bien le commissaire rigide et imperturbable face au prévenu décontenancé qui se demande si on n’a pas éventré une canalisation

d’égouts sous le bureau. Car il ne pourrait jamais songer qu’un représentant de la loi, à ce niveau, puisse loufer en toute quiétude pendant un interrogatoire !

– Très drôle ! Tu as raison, on ne peut pas associer les deux images, regarde, moi, je t’admire, je te dépeins élégante, gracieuse, aérienne, comment pourrais-je y adjoindre des flatulences ?

– Dans tes rêves ?

– Non, chacun a une représentation de l’autre qui lui est propre, et, pour partie, en fonction des sentiments qu’il éprouve.

– L’image de la femme parfaite que je te renvoie risque donc d’être ternie si nous évoquons ensemble ces choses si ordinaires qui font la vie ?

– Parfaite ?

– Oui, tu l’as dit, mon chéri !

– Je ne sais pas si le tableau risque d’en pâtir. Mais il faut reconnaître qu’une jolie princesse qui bombarde d’effluves son prétendant béat d’émerveillement, ça casse un peu le mythe.

– Grrr, briseur de rêves !

Vincent se rend dans la salle de bains pour essuyer les larmes que cette franche rigolade lui a déclenchées. Il rit encore tout seul.

Carole s’éclipse discrètement dans le couloir...

33

Le Pré-Saint-Gervais

Au Petit Gervais

Le patron du « Petit Gervais » semble avoir été taillé dans un roc de granit. Vincent l’observe discrètement avec l’intuition que ce gaillard recèle une autre histoire que celle d’un banal taulier de bistrot.

Vincent attend qu’il pose les deux cafés sur la table. Il prend la main de Carole.

– Si nous voulons déloger le colonel Zurich et sa bande, il nous faut un plan d’action très élaboré.

– Fais attention quand même, le plan d’action le mieux ficelé au monde peut rapidement devenir foireux si un grain de sable se fourvoie dans le cul d’un papillon, le met en garde Carole, avec un beau sourire.

– Je n’ai même pas un grain de sable à me mettre sous la dent, se désespère Vincent.

– Il nous faudrait quelque chose de raffiné, une bonne accroche, pour le ferrer le vilain colonel.

– Une accroche ! C’est ça, joli monstre, il faut l’accrocher. Tu viens de me donner une nouvelle idée. Je songe à une stratégie...

En passant, le costaud glisse le ticket de caisse sous une coupelle.

– Tu as vu les bras qu’il a ? lui fait remarquer Carole.

– Il a des bras comme mes cuisses, estime Vincent.

– C’est sûrement un culturiste.

– Il n’y a pas que ça, je dirais un ancien commando marine ou un truc du genre, c’est peut-être un agent de la DGSE sous couverture ?

– Je l’imagine bien un peu comme ça, le « Zurich », rêvasse-t-elle.

– Pourquoi pas, le cliché du barbouze à la vie longue...

– C’est peut-être lui...

– Non, si c’était «Zurich», je pense que nous aurions cette conversation dans le coffre d’un gros 4x4 noir... ou pas !

– Ou pas, surajoute Carole.

– Viens, allons marcher un peu. Maintenant que nous nous sommes imaginé que « Zurich » pouvait aussi servir le café, je sens comme une gêne.

*

Dans la discrétion de leur chambre du Prim’s Hôtel, Vincent expose sa stratégie à Carole.

– Tu es un fou ! Nous avons le temps pour nous, pourquoi vouloir précipiter les choses ? Si tu rentres dans ce bâtiment et que le fameux « Zurich » te reconnaît, tu risques de ne jamais en ressortir. Tu ignores tout de lui. Tu n’as rien pour évaluer ses pouvoirs, ses moyens matériels, c'est de l'inconscience pure.

Vincent lui met un doigt sur les lèvres, puis délicatement le retire, et lui dépose un baiser.

– Ma décision est prise, je ne veux plus attendre. Demain, j’irai à l'accueil et je remettrai une enveloppe à l'intention du colonel Zurich, puis je ressortirai et je te rejoindrai. Ensuite, pour faire retomber la tension, et si tu le désires, nous nous étreindrons. Repus, apaisés, nous attendrons de voir comment ça réagit.

– Hum ! Une partie du programme me séduit, quant à l’autre, la part d’inconnu est trop grande. C’est prendre un risque de malade !

Les yeux de Carole expriment un certain désarroi.

– Ne te fais pas de soucis plus qu’il n’en faut, je suis confiant dans ce plan.

34

Paris

Boulevard Mortier – La DGSE

Vincent a précautionneusement laissé son arme à l'hôtel ainsi que tout ce qui peut le relier à Carole. Arrivé devant la porte du bâtiment de la DGSE, il sonne à l'interphone et stipule qu'il vient déposer un pli confidentiel. On requiert sa qualité. Il s'annonce comme commissaire à la DGSI et présente sa carte au visiophone. On lui ouvre la porte. Au bas-flanc, l'agent de service l'accueille.

– Commissaire, quel est précisément le destinataire du pli ?

– Personne en particulier, on m'a juste demandé de remettre ce pli, je ne connais pas particulièrement le destinataire, j'ai juste un nom de code, « colonel Zurich ». Voilà, je vous abandonne le pli. Bonne journée à vous, lui répond-il.

Vincent franchit la lourde porte pour ressortir de l'enceinte. L'agent le rappelle.

– Monsieur le Commissaire, s'il vous plaît !

Vincent voit s'écrouler son stratagème. Il cherche où il a commis une erreur. Son sang se gèle.

– Pardonnez-moi, Commissaire, mais je dois prendre votre nom pour la main courante. De plus, je dois vous délivrer un reçu pour la remise du pli, lui signale l'agent.

– Commissaire Terrazzoni, Vincent Terrazzoni. Inutile de me donner un récépissé, je suis certain que le colonel Zurich aura son courrier. Au revoir.

*

Dans la rue, Vincent allonge le pas. Il attrape un métro à la station Porte des Lilas. Il opère plusieurs changements dans Paris en prenant comme précaution de ressortir plusieurs fois et de marcher dans les rues adjacentes pour perdre d'éventuels suiveurs. Après un peu plus de trois heures de diversion, il rentre à l'hôtel sans inquiétude.

Lorsqu'il franchit la porte, Carole ne lui saute pas dessus. Elle lui manque déjà. Il aime la sentir à califourchon, autour de sa taille, lui barbouiller le visage. Il ignore s’il pourrait l’abattre avant qu’elle n’envisage de le piquer. La seconde qui précédera son geste sera déterminante. Il avance d’un pas et manque de tomber à la renverse. Il se rattrape de justesse en s’appuyant au chambranle de la porte. Il vient de marcher sur une boîte en carton posée au sol. Il s’en écarte puis l’examine visuellement. Elle est grossièrement refermée par un emballage élaboré à la hâte. Il lui apparaît que cette chose n’a pas été conçue par des professionnels en explosifs. Mais Vincent reste méfiant. Il prépare une grande serviette de bain mouillée pour se protéger dans le cas où l’objet contiendrait une matière incendiaire. Il s’allonge au sol sur le ventre et écarte les jambes pour se stabiliser. Il rampe jusqu’à la boîte. Il l’ouvre délicatement et découvre son contenu. Il se relève d’un bond, le sourire aux

lèvres. C’est une culotte de Carole accompagnée d’un petit mot : « Pour te faire patienter, mon poulet d’amour ».

35

Le Pré-Saint-Gervais

Le Prim’s Hôtel

Carole grimpe deux à deux les marches qui mènent à l’étage du petit hôtel.

* * *

Pendant que Vincent mettait en place les premiers éléments d’une stratégie qui consiste à débusquer « Zurich » de sa tanière, Carole s'était positionnée en face sur le boulevard Mortier, en observation. Elle avait attendu la sortie de Vincent pour vérifier que personne ne lui emboîtait le pas. Dans le cas contraire, elle avait préparé deux seringues gorgées d’un cocktail chimique soporifique violent. Ainsi, le ou les suiveurs ne pourraient rendre compte de leur mission qu’avant une douzaine d'heures. Une fois certaine que nul ne filait son audacieux partenaire, Carole avait repris le chemin de l’hôtel, usant également de mécanismes compliqués pour semer d’éventuels filocheurs.

* * *

Lorsqu'elle franchit la porte de la chambre, Vincent lui ouvre ses bras. Elle lui grimpe dessus à califourchon et l'embrasse fougueusement. Puis Vincent plisse les sourcils, en adoptant un air sévère, et la réprimande :

– Ne me refais plus jamais une telle frayeur, où étais-tu ? J'ai cru le pire, tu as une éternité de retard !

– Mais, t’es con des fois ?

Vincent, souriant, enlace Carole. Il avait hâte de la retrouver. Il la soulève dans un mouvement empreint de douceur et la porte sur le lit. Il s’allonge à coté d’elle et la regarde avec une douce langueur.

– Alors ? lui demande-t-il.

– Mission ou nous ?

– Mission.

– Rien, répond-elle.

– Normal !

– Et maintenant que fait-on, mon beau porteur ?

– Mission ou nous ?

– Grrr ! Chieur !

– Maintenant, on va attendre que « Zurich » s'excite et fasse une erreur.

– C'est un professionnel, le gars, et les professionnels font rarement des erreurs, mon cher Commissaire.

– Je te le concède, mais là, je l’ai secoué.

– Justement, les pros, quand on les secoue, ils s'enterrent et laissent passer la tempête, lui oppose Carole.

– Je sais, mais « Zurich » bougera, je le sens. En plus, je lui ai facilité la tâche en lui donnant un numéro de portable pour me contacter. Il ne va pas résister à me géolocaliser pour m'envoyer ses sbires.

36

Paris – Montparnasse

Jardin Atlantique

Vincent se fond sur un banc face à l'entrée du musée du Général Leclerc de Hauteclocque.

Le jardin s'épanouit au beau milieu du centre d'affaires du 15e arrondissement de Paris. À cet endroit, le flux des bandes de fréquences téléphoniques rend hasardeux tout bornage électronique. En outre, ce lieu donne accès facilement à la station de taxi, au bus, au métro et à la gare.

Vincent est sans crainte. Il sait que le temps dévolu aux agents du colonel Zurich pour le localiser, lui permettra d'être déjà loin.

Il allume le téléphone qu'il a réservé à cette opération et consulte la messagerie. Un message. Son correspondant a modifié sa voix avec un codeur vocal. La voix, au son métallique, lui fixe un rendez-vous téléphonique en fin d'après-midi à 18h00.

37

Le Pré-Saint-Gervais

Dans la chambre du Prim’s Hôtel

– Ça roule, beauté meurtrière, ils vont rappeler en fin d'après-midi vers 18h00. C’est le moment de faire une erreur volontaire…

– Sois très prudent, je n'ai pas envie de terminer cette mission toute seule.

Elle le regarde et attend une réaction. Vincent se fait désirer pour répondre.

– Et moi... ma vie tout seul.

Carole est conquise, elle le prend par la main et l’entraîne sur le lit.

– Viens...

– Heu... Je voudrais bien, mais là, maintenant, le contexte...

– Regarde plutôt !

Elle soulève le couvre-lit et lui dévoile son équipement chirurgical, des seringues, des scalpels, des clamps, etc. Un vrai laboratoire. Il tend la main pour se saisir d’un objet, elle lui bloque le bras.

– Jamais sans des gants spéciaux. Tout est empoisonné façon « dindouse furiouse, reine de la piquouse » ! Pour le cas, tu ne banderais plus du tout !

– Les scalpels aussi ?

– Oui, au cas où la plaie ne serait que superficielle, le guignard succomberait en quelques secondes.

– J’aime ton côté sophistiqué.

– Je suis la perfection !

Elle sourit en se passant langoureusement la main dans les cheveux.

– Et modeste, avec ça !

– Non, professionnelle !

– Quand je vois cet attirail, je ne suis pas mécontent d’être de ton côté. Moi, je n’ai que mon calibre, mais ça me suffit, dit-il en rengainant son pistolet.

– Tu m’embrasses, mon cow-boy ?

38.1

Paris

Jardin du Luxembourg – Fin d’après-midi

Vincent est assis dans le parc face au grand bassin. Carole se trouve à une dizaine de mètres, méconnaissable avec sa perruque et son accoutrement. De sa position, elle a une bonne vue d’ensemble.

Des promeneurs flânent, des lecteurs sont assis çà et là, d’autres discutent, des joggeurs passent.

17h55, Vincent se saisit de son petit talkie-walkie.

– L’opération « Ombrella » est en marche ! Tu me reçois, Dindouse ?

– De Dindouse à Nougat joli, je te reçois fort et clair.

Vincent règle le volume. La voix de Carole lui arrive éraillée par la liaison FM du talkie-walkie.

– Puis-je te demander un truc, ma tendre ?

– Je m’interroge déjà... Vas-y toujours !

– Tu crois qu’on peut commencer à parler d’avenir tous les deux ? se risque-t-il.

– De Dindouse à Poulet à plumer, j’ai bien entendu le mot : « avenir » ?

– Quoi ? Oui, avenir...

– Tu veux parler d’avenir mission ou es-tu en train de vouloir me parler d’avenir intime, ce truc de couple, vachement romantique, à travers une fréquence radio pourrie, dans laquelle jacte un gugusse qui joue le solide mais qui se chie dessus de dire les yeux dans les yeux à sa cops qu’il est morgane d’elle ? C’est de ça que tu veux parler, mon poussin ?

– Tu fais chier !

– Parle pour toi, mon p’tit Poulet.

– C’était pourtant une belle entrée en matière, tu as tout saboté !

– Tu n'manques pas d’air, Poulet rôti, je vais te dissoudre avant d’en recevoir l’ordre ! Je ne veux pas que l’on me parle d’avenir, de couple, de tous ces machins qui me font vibrer la valve tricuspide, n’importe où. J’ai besoin d’être tout contre mon mâle, le sentir, à quelques nanomètres seulement, et non pas dans un buisson, mais plutôt dans un lit avec des oreillers en plumes d’oie et une jolie musique de fond.

– Tu es vraiment romantique, je ne pensais pas...

– C’est vrai, parfois tu ne penses pas !

Vincent ne relève pas, il consulte la Bell & Ross que ses collègues lui ont offerte lorsqu’il a quitté la police judiciaire pour rejoindre la Brigade de recherche et d'intervention. Il est l’heure.

– Arrête de rêvasser, « ma-cocotte-qui-en-pince-pour-mes-zigs », il faut libérer la fréquence, c’est l’heure...

– « Ma-cocotte-qui-en-pince-pour-mes-zigs », non mais t’as pas l’impression d’avoir une prédisposition naturelle à retourner la situation à

ton avantage ? Moi, je ne pince qu'avant de piquer, tu devrais le savoir.

– Ce que je sais surtout, ma Poulette, c'est que, si tu te mets dans un état pareil, c'est que j'ai touché pile poil : tu en pinces pour ma cerise !

– Tu m'énerves, lui jette-t-elle.

– Tu me plais, lui dit-il.

38.2

Paris

Jardin du Luxembourg – Début de soirée

18h00, le téléphone portable sonne, Vincent décroche.

– Commissaire Terrazzoni ?

– Lui-même, à qui ai-je l’honneur?

– Vous le savez très bien !

– Je constate que vous avez progressé dans vos recherches. Il faut que nous en parlions, lui propose la voix.

– Je suis favorable…

– C’est parfait, il faut que nous nous rencontrions !

– Vous me proposez une rencontre ? vérifie Vincent.

– Exactement. À votre convenance et où vous voulez. Je souhaite que nous mettions en place les bases d’un dialogue constructif.

– Je serais plutôt disposé à accepter votre invitation, mais j'ai comme l'impression que votre priorité n’est pas de faire ma connaissance mais plutôt de m’éliminer.

– Les priorités changent quelquefois, Commissaire, vous le savez comme moi.

– Intéressant... Que me proposez-vous ? le teste Vincent.

– Rencontrons-nous pour en parler, si vous voulez bien ?

– Évidemment ! Et vos deux sales types m’attendront pour me buter ?

– Nous parlons entre gens du même monde, ne les craignez pas ces deux-là. Ils sont aux ordres. Venez donc avec votre amie le docteur Delay. Je vous proposerai quelque chose qui vous conviendra à tous les deux.

– Dites-m’en plus, car pour le moment, je ne suis pas enclin à vous croire sur parole.

– Notre organisation nous permet de recruter des candidats de valeur. Vous pourriez postuler. Mais cela me gêne d’en parler par appareil

interposé.

– Vous avez raison, cède Vincent, je vais en parler avec le docteur Delay. Vous voulez bien me recontacter dans trois quarts d'heure, nous vous donnerons notre réponse et, qui sait, peut-être nos exigences ?

– Parfait, Commissaire, je vous rappelle dans quarante-cinq minutes sur ce même numéro.

Vincent relève son chronomètre. Le délai imparti permettant une localisation vient de s'écouler. Il se dirige vers les grilles du Palais du Luxembourg et laisse choir le portable derrière le petit muret, en s'assurant de ne pas couper la communication. Puis il regagne la Ford stationnée rue Guynemer. En croisant la vieille dame, il lui fait un petit clin d'œil. Elle sourit et va clopin-clopant s'asseoir sur un banc dans les sous-bois. Elle met ses écouteurs. Carole a une visibilité parfaite sur les grilles d'où le portable continue d'émettre.

Vincent sort des jumelles de la boîte à gants et commence sa surveillance. Il a un bon panorama sur les allées, dont celle qui conduit au téléphone et au grand bassin. Il voit distinctement Carole sur son banc. Elle devine qu'il l'observe. Elle fait un cœur avec ses doigts et souffle dessus, comme pour lui envoyer.

*

Deux hommes vêtus en costumes d'été, l'un gris et l'autre beige, pénètrent dans le parc par l'entrée située près de Vincent. Ils ne l'ont pas repéré.

– De Nougat à Dindouse, ça bouge à l’entrée rue Guynemer, deux clients, tailles moyennes, ils entrent dans le parc.

– Je les ai en visu, collationne Carole.

Vincent suit les hommes dans ses jumelles. Soudain, ils se séparent. Celui en costume gris se dirige vers la grille où il a laissé le téléphone et celui en costume beige, qu'il reconnaît immédiatement comme son chauffard au 4x4, avance sous les arbres, dans le dos de Carole.

– Ça se sépare, avertit Vincent, tu as un client qui arrive derrière toi.

– C’est vu, p’tit Nougat.

L'homme en beige dépasse le banc de Carole et va se positionner à proximité d'un taillis près de la zone dégagée du bassin. Il n’a pas calculé Carole. Il scrute l’environnement et couvre son partenaire depuis le sous-bois.

* * *

Kamal, costume beige, revendique une quinzaine d’années dans le métier. Il débute sa carrière dans les services secrets iraniens avant d'être envoyé en mission en France, où il est placé sous le commandement de l’agent « Zurich », colonel de la DGSE. À ses côtés, Kamal devient redoutable d’efficacité. Il est de toutes les missions délicates et dangereuses enjointes par le colonel, son maître à penser.

Achraf, qui est aussi le meilleur ami de Kamal dans la vie, est moins doué pour le combat de près ou l'assassinat. En revanche, c’est un excellent technicien du renseignement.

Les deux hommes ont fait ensemble leurs classes dans l'armée iranienne, où ils se sont connus. Les parents de Kamal tenaient un bazar dans le quartier populaire de Beryanak à Téhéran, ceux d’ Achraf étaient

tous deux, professeurs à l’université Sharif. Même si deux mondes les opposaient dans leur jeunesse, ils sont devenus complémentaires et, pour le colonel Zurich, qui les a réunis, ils forment le binôme parfait.

* * *

Achraf, l'homme en costume gris, a sur lui un petit boîtier GPS qui lui indique la position du téléphone portable de Vincent. Son dispositif lui témoigne que l’appareil est toujours actif. Il fait le tour du bassin puis se dirige vers les grilles du Palais du Luxembourg. Il hésite, quelque chose ne colle pas. Il n'y a personne devant les grilles. Il inspecte les lieux en s'avançant pas à pas. Il aperçoit enfin le téléphone sur le sol, juste derrière le muret. Il comprend de suite et s’égosille dans sa radio : « Kamal, c'est un coup tordu, on dégage vite ».

Kamal tourne les talons mais ne quitte pas des yeux son équipier. Il le couvre et le couvrira tant qu’il ne le saura pas en sécurité. Il frôle le banc où une vieille dame sort un châle de son cabas. Il a une mauvaise impression. Une petite alarme retentit dans son subconscient, il se dit : « Attention, un détail t'échappe, tu te mets en danger ! ». Il réécrit la scène en une fraction de seconde : « Un châle en été, un fil d’écouteur dans les cheveux : c’est la toubib, elle couvre le flic ! ». Il fait volte face, mais au même instant, il ressent une piqûre dans son bras gauche puis rapidement une douleur qui l'irradie sur le flanc et monte jusqu'à son cerveau. Il s'écroule sur le sol.

Carole sort du square hâtivement et se met en attente comme convenu à vingt mètres de l’entrée rue Guynemer.

Achraf quitte l'esplanade du grand bassin et rejoint le sous-bois. Il tourne un moment et commence à s’inquiéter de ne plus voir son coéquipier, lorsqu'il aperçoit Kamal au sol. Il se précipite tout en surveillant les alentours.

– Kamal, parle-moi, que t'arrive-t-il ? Que s'est-il passé ?

Kamal ne bouge pas, il a le regard éteint et respire à peine. Achraf le relève et passe l'épaule sous son bras pour le ramener à l’abri. Il s'avance prudemment jusqu'à la porte du jardin en s'assurant qu'ils ne sont pas suivis.

En les voyant s'engager dans la rue de Fleurus, Carole continue à marcher devant eux. Dans la rue Jean Bart, elle reconnaît le 4x4 noir stationné près de l'ancienne Maison de la culture iranienne.

– De Dindouse fameuse à Nougat défraîchi, tu m’entends ?

– Nougat sucré, je t’écoute ? répond Vincent dans le talkie-walkie.

– Ça va partir, tu me récupères sur Fleurus à l’angle de Jean Bart ?

– C’est parti, ma Dindouse préférée.

*

Tout en supportant son ami très affaibli, Achraf se retourne dans tous les sens pour vérifier qu’il n’est pas poursuivi. Il allonge Kamal sur la banquette arrière du 4x4 et s’assigne au volant. Il règle le rétroviseur à sa morphologie et en profite pour regarder au-delà de la lunette de custode. Toujours rien derrière. Rasséréné, il sort son Thales Teorem crypté et compose un numéro.

– Allô ? C'est Achraf, c'était un piège, ils ont eu Kamal, il est mal en point, que dois-je faire ?

– Tu les as semés ? se préoccupe le colonel Zurich.

– Oui, Mon Colonel, pas de tracas. J’ai fait attention.

– Bon, parfait, rendez-vous ce soir à Vaucresson, disons... heu... 21 heures.

*

Carole s’assied dans la Ford. Elle jette un regard noir à Vincent.

– Dindouse préférée ? Je vais t’en retourner des « préférées » !

– Bah oui, quoi ?

– T’en as combien en réserve pour en préférer une, tombeur ?

– À part une Dindouse jalouse, il y a...

– Prends garde à toi, Petit Nougat périmé, non seulement je pique, mais je mords aussi...

– Prends garde à toi, prends garde à toi, lui chantonne Vincent sur l’air de l’opéra-comique de Bizet, si tu ne m'aimes pas je t'aime et si je t'aime prends garde à toi…

– Tu chantes maintenant, mon Dieu, que t’ai-je trouvé...

– Attends, attends ! Il vient juste de raccrocher. Ça part !

39

Paris

Des rues – La circulation

Vincent se concentre sur la conduite. Il ne lâche pas le 4x4 qui vient de prendre en face la direction de la rue de Rennes, puis le boulevard Saint-Germain et les quais. Vincent est rompu à l'exercice de la filature par des années de police judiciaire. Il jubile.

– Ils ne pourront jamais nous semer avec une charrette aussi visible. Je ne pipe pas des masses, la logique de « Zurich ».

Par la voie rapide, le 4x4 récupère la porte de Saint-Cloud, où il emprunte l'autoroute en direction de Versailles. Vincent, avec la Ford « passe-partout », colle derrière à quelques voitures.

– Tu sais ce qu’on dit sur les mecs qui roulent en grosse voiture ? se détend un peu Carole.

40.1

Vaucresson

Une propriété sur les hauteurs

Achraf attend un long moment devant la luxueuse propriété. Il regarde nerveusement dans toutes les directions. Il tend un bip. Le portail s’ouvre. Il remonte l'allée à bord de son véhicule. Kamal, à l'arrière, allongé sur la banquette, ne réagit toujours pas. Achraf arrête l’Audi Q5 devant le perron et charge Kamal sur son dos pour l’amener à l’intérieur.

Achraf étend son ami sur un lit. Il essaye de le faire boire, mais Kamal n'arrive pas à entrouvrir les lèvres. Son équipier est inerte, comme paralysé. Achraf peste en se jurant de déchiqueter le condé et la toubib de ses propres mains.

Vincent continue tout droit sans même ralentir devant la grande propriété. Il stoppe à cent cinquante mètres. Il observe le coin puis revient sur ses pas par une rue parallèle. Il stationne la voiture dans un endroit facilement accessible et s’approche à pied de la demeure. Il est aux anges. Il vient finalement de repérer l’antre de ses poursuivants. Il retourne à la voiture annoncer la bonne nouvelle à Carole.

– On les a logés !

– Yes ! Voilà une petite primauté qui nous rapproche de la victoire tant désirée ! déclame-t-elle.

– Ton optimisme me déroute parfois...

– S'il n'y avait que cela...

– Tu lui as fait quoi au scélérat en costard beige ? Il a l'air aussi vif qu'un caramel.

– C'est ça, j'en ai fait un caramel mou. S'il n'en meurt pas dans les prochaines vingt-quatre heures, il en gardera des séquelles irréversibles, il ne pourra plus marcher, plus parler, plus se nourrir ou boire seul. Mais je le finirai avant, il ne sert plus à rien.

– Des fois, je me demande si je ne suis pas en plein cauchemar. Tu te rends compte que j'ai passé ma vie à représenter la loi, à la défendre et à coffrer tous ceux qui voulaient l'enfreindre ? Nous parlons de fumer des individus sans réquisition, sans procès, sans jugement...

– Il serait temps d'y songer, Poulet chéri, car ceux qui sont dedans ne vont pas attendre une audience en appel pour se défendre.

– Mais bon sang, je cauchemarde, indubitablement, je cauchemarde ! Je vais reprendre conscience dans mon vieux fauteuil anglais et ne plus me rappeler de rien.

– Et dans ce cas, tu ne me connaîtrais pas ?

– Il y a toujours un contrepoids à toute chose. Le yin et le yang, le blanc et le noir, l'amour et les emmerdes... Oui, je te l'accorde, tu me manquerais.

– Maintenant que mon cher partenaire nous a fait une petite poussée d'analyse existentielle, on peut peut-être aller les truffer, les salopards ?

– On attend ! Il faut être certain que « Zurich » soit dans la place.

– Tu as une idée sur les deux corrosifs du parc ? lui demande Carole.

– Probablement du Moyen-Orient, mais je ne suis pas fixé, et toi ? hésite Vincent.

– Oui, tu as probablement raison. À leur façon de faire, de se déplacer, de travailler, énonce-t-elle, je dirais qu'ils sont iraniens ou irakiens, mais je pencherais plutôt pour les premiers. J'ai déjà eu à faire à des agents du VEVAK, et ils en ont bien le style.

– Que viendraient faire des agents secrets iraniens chez les Ombres ?

– S'instruire pour créer chez eux une organisation similaire ? propose Carole sans conviction.

– Pour ça, je suis presque sûr qu'ils ne nous ont pas attendus...

*

Une Citroën DS5 sombre pénètre dans la propriété sans même ralentir. Un homme de bonne corpulence en descend. Il monte rapidement les marches du perron et s'engouffre dans la maison sans hésiter.

– Zurich ?

– Je mise là-dessus. Allez, on y va ? s'empresse Carole.

– Si on n'en revient pas ?

– Tais-toi... Poulet de mauvais augure, on va en revenir, tous les deux. Il faut bien que je finisse ma mission ! le chahute-t-elle.

– Et me dire ce que tu dois me dire ? rajoute Vincent. Les cinquante heures sont largement dépassées...

– Oui, je sais ! On y va ?

– Allez go, Dindouse, on va leur péter la tronche !

Vincent sort son automatique et contrôle qu'une balle est bien engagée dans la chambre. Son téléphone sonne.

– C’est quoi, ça ? s’exclame-t-il.

– À la sonnerie puérile, je dirais que nous avons affaire à un téléphone portable qu’un « professionnel » a oublié de couper pour rester discret pendant un assaut. Tu vois ce que je veux dire, Poulet truffé ?

– Grrr ! Ce que je voulais dire, c’est « Qui m’appelle ? ».

Vincent sort un smartphone d’une poche zippée.

– Allô ?

– Vincent ?

– Oui...

Vincent met l’appareil sur silence et s’adresse à Carole.

– C’est Grangier, un ancien collègue, j’ignore ce qu’il veut.

– Ce n’est le moment, éconduis-le !

– Vincent ?

– Oui, Pierre, que se passe-t-il pour que tu m’appelles aussi tard ?

– Désolé, mais je devais te parler d’un truc important. Je ne te dérange pas, au moins ?

– Pas du tout, Grangier, j’allais me passer un DVD.

– Vincent, tu ne regardes pas les DVD, ton truc à toi, c’est les émissions historiques ou scientifiques sur des chaînes dont quasiment personne ne connaît les noms. Ceci dit, ce n’est pas pour ça que je t’appelle. Ce n’est pas facile à dire, mais je culpabilisais...

– Explique-toi ?

– Il y a deux jours, j’ai reçu une demande d’évaluation et de manière de servir de l’IGPN... Et... Eh bien...

– Et alors ?

– Et alors , elle te concerne, lui spécifie le commandant Pierre Grangier.

– Moi ?

– Oui, Vincent.

– Tu l’as depuis deux jours, et tu ne m’en fais part que maintenant ?

– Normalement, je n’ai pas le droit de t’en aviser, mais, vois-tu, je me sentais le cul merdeux. Je sais que, si tu avais reçu ce genre de demande me concernant, tu m’aurais prévenu. Alors, je me sentais obligé de te l’annoncer, même tardivement, et je ne parle pas que de l’heure.

– Une enquête interne sur moi ? Je ne comprends pas, tu en connais les motifs ?

– Pas précisément, la demande n’est pas étayée, mais je peux te dire qu’elle est classée « Défense » et qu’elle émane de la DGSE.

– De la DGSE ? Tiens, tiens ?

– Ça t'évoque quelque chose, Vincent ?

– Non, pas plus que ça. Qui en est à l'origine ?

– Elle a été activée par le colonel Gomes. Un ponte de la boîte. Super états de service. Il a reçu toutes les décorations qui existent. Le gars a l'air influent, lui détaille Grangier.

– Pourquoi me dresses-tu son pedigree ?

– Parce que ce gars-là, c'est du sérieux ! Le colonel Daniel Gomes, ça te parle ?

– Pas du tout. Il n'aurait pas un nom de code, par hasard ?

– Je ne sais pas, je n'ai que ça. Mais toi, tu sembles en savoir un peu plus que tu ne veux m'en dire. Je me trompe, Vincent ? interroge son ancien collègue sur un ton suspicieux.

– Non, je trouve juste cela déroutant, des gonzes qui volent une tire et me mettent dans les choux puis ensuite une enquête interne, c'est la série à la con, manquerait plus que je me casse une cheville en faisant de l'escalade !

– L'escalade, c'est dangereux, on peut même se tuer, atteste Grangier.

– Oui... Et toi, t'en penses quoi de tout ça ?

– De l'escalade ? Pas mon truc ! Non, plus sérieusement, en ce qui concerne la DGSE, ce n'est peut-être que des militaires, mais je dirais qu'il ne faut surtout pas les sous-estimer.

– Sois plus clair, Grangier, il est tard et je ne percute pas fort à cette heure-là.

– Je pense que si ce militaire s’intéresse à toi, c’est que, soit il veut te recruter, et au vu de tes aptitudes je ne peux pas le blâmer, tout le monde te voudrait dans son groupe...

– Passe sur le brossage, Grangier !

– Donc, soit il veut te recruter, soit tu as fait une connerie qui chiffonne la Défense et c’est pour ça que tu t’es mis en dispo, pour mettre les bouts !

– Tu déconnes ? Tu crois ça ?

– Moi je te connais, Vincent, j’opte pour la première explication, mais j’en ai connu des gaziers, et des robustes, qu’on disait les meilleurs et qui ont fondu les plombs, qui ont déraillé sec…

– Je ne suis pas de ceux-là, tu le sais.

– Si tu le dis, Vincent. Quoi qu’il en soit, tu es maintenant informé qu’il y a quelqu’un dans ton ombre.

– Merci pour l’info, je vais me garder un œil ouvert par-dessus l’épaule. Salut, à...

– Attends, ce n’est pas tout !

– Ah, ce n’est pas tout !

– Tu ne t’es pas douté que j’allais creuser un peu ?

– Heu, si bien sûr. Et ?

– Et un colonel de la DGSE qui veut tout savoir sur un collègue, a fortiori un de ceux que je connais le mieux, cela a soulevé des interrogations en moi.

– Alors ? demande Vincent, saturé.

– Alors, j’ai fait jouer mes réseaux et j’ai eu comme retour que ce colonel Gomes est un vrai dur, indéfectible, inébranlable.

– Tu me l’as déjà dit, Grangier, tu veux me faire passer un message, que je me méfie de quelque chose ?

– Mais c’est vrai, c’est un redoutable, un incorruptible, un glorieux. La vitrine des agents de terrain. Tout du moins en apparence...

– En apparence ? Tu peux clarifier ?

– Je ne veux rien préjuger, mais dans ma carrière, j’ai toujours senti quand il y avait du vomi qu’on essayait de masquer avec de la lavande. Ce colonel Gomes est protégé. C’est du très haut niveau. Il pèse hyper lourd, le gars. Il a été cité dans des histoires compliquées sans jamais être inquiété. Son parcours est jonché de cadavres et lui il parade en haut des stats.

– Quelle genre d’histoire ? cherche à comprendre Vincent.

– Son nom figure dans des affaires troubles, mal élucidées, des accidents douteux, des suicides. Souvent, d’ailleurs, des proches, des collègues et parfois des gars qu’il a lui-même recrutés.

– Tu as des dossiers ?

– Non, j’ai eu connaissance de tout cela par d’autres circuits que ceux de la boîte. Parce que, quand tu veux sortir l’un des dossiers qui concernent le briscard, plus personne ne sait rien. Amnésie générale. Même l’informatique ! Pfft, caviardés, les fichiers, circulez plus rien à voir, s’emballe Grangier.

– Surprenant !

– Je le pense aussi.

– Tu me dépeins une étrange sommité. Il craint, ton lascar, qu’en dis-tu, ami ? le sonde Vincent.

– Un ami te dirait de rentrer chez toi...

– Comment ça, rentrer chez moi ?

– Oui, Vincent, tu prends ta bagnole, tu fais une quinzaine de bornes vers l’est, et tu te fous au lit devant RMC Découverte, lui débite Pierre Grangier.

– Pourquoi me dis-tu cela ?

– Parce que, un ami, c’est inestimable, il faut le préserver...

– Passe là-dessus, Grangier, je t’en prie, je sais très bien qu’il y a autre chose mais qu’il est inutile de te le demander, car, si tu avais eu envie de me le dire, tu me l’aurais déjà balancé. Je me trompe ?

– C’est que... tout est biseauté... Rien n’est limpide. Tu dois prendre toute la mesure du problème et te méfier de tout le monde...

– Ça, c’est dans les premières lignes du manifeste du parfait condé, je n’ai pas oublié, et bien que je sois depuis plusieurs jours en dispo, j’ai gardé quelques bons réflexes, rassure-toi, Grangier.

Carole, qui s’impatiente, lui administre un léger coup de coude.

– Raccroche, vous n’allez quand même pas vous organiser pour vos prochaines vacances au Pyla ? lui ronchonne-t-elle à l’oreille.

Vincent lui adresse un hochement de tête coopératif. Il va conclure.

– Dis-moi, Grangier, à tout hasard, sais-tu où je me trouve en ce moment ?

– À Vaucresson ? Prêt à faire une connerie, non ?

– Tu me troues le cul ! Comment le sais-tu ?

– Parce que je te connais par cœur, Vincent, et que je sais que tu ne lâches rien. Si tu m’as posé cette question, c’est que tu es dans un endroit insolite. Autrement, tu n’aurais pas jaspiné de cette manière. Si tu étais chez toi ou avec des amis, tu aurais la voix libre et non pas cette voix étouffée. Donc, le seul endroit insolite possible où tu peux te trouver à cette heure-ci, après une planque de trois jours devant les locaux de la DGSE, ne peut être que dans le district de la résidence personnelle et confidentielle de Daniel Gomes.

– Putain, tu me scies ! Que dois-je faire, à ton avis ?

– Un ami te conseillerait...

– Fais-la brève, Grangier, fais-la brève, je t’en prie.

– Un ami, donc, mon cher Vincent, te conseillerait de ne pas entrer dans cette baraque, car tu risquerais de ne jamais en ressortir. Mais un VRAI ami te dirait de faire très attention à toi et de suivre ce que ton instinct de super flic t’indique.

– Tu m’intrigues, Grangier, je ne sais que penser de tout cela.

– Je m’en doute, Vincent.

– Allez, Grangier, on se rappelle demain.

Carole, qui a deviné l’essentiel de l’échange téléphonique, rassemble quelques idées.

– Il est indéniable que ton Grangier a voulu te mettre en garde, mais ne l’aurait-il pas fait pour une autre raison, celle de fournir suffisamment de temps à une équipe pour préparer un guet-apens ? déduit-elle sans certitude précise.

– Non, c’est autre chose, mais quoi, quel message a-t-il voulu me faire déchiffrer ?

– Sur les grandes lignes, ce qu’il a dit, ça pue les Ombres à plein nez.

– C’est ce que je sens aussi, valide Vincent.

– Alors, Gomes et Zurich se connaissent !

– Ils sont de la même boîte, la DGSE, c’est plutôt normal qu’ils se connaissent.

– Tu crois que Gomes sera présent, ou, crois-tu que c’est Zurich qui gère les basses besognes ? essaye de situer Carole.

– Basse besogne ? Relève Vincent.

– C’est pour dire... Nous sommes d’accord que nous couper le sifflet revient à réaliser une œuvre magistrale, reste à deviner lequel des deux en aura l’honneur. Qu’en pense mon poulet tout scié ?

– Le poulet scié est très soucieux, soupire-t-il, je me demande bien ce qu’ils manigancent, ces deux colonels ?

– Ce que nous a dit ton collègue n’est pas anodin. Même si on n’arrive pas à tout décoder, il ne faut rien laisser à la légère. On risque notre peau, ne l’oublions pas, rappelle Carole.

– Je tenais à une peau, maintenant, je tiens à deux peaux, c’est deux fois plus de boulot, mais je crois que ça en vaut la peine.

– Si tu le penses...

– Je le penses !

Carole pensive se remonte les cheveux des deux mains, les doigts écartés.

– Franchement, celle-là, personne ne pouvait l’inventer !

– Celle-là ?

– L’intervention de ton Grangier ! le recentre-t-elle.

– De mon Grangier, de mon Grangier, c’est surtout lui qu’il ne fallait pas inventer. Il est quand même bizarre, je l’ai toujours trouvé bizarre, ce Grangier. Il se comporte un peu comme une anguille, il est partout à la fois, pourtant, on ne le voit jamais nulle part...

– Comme une Ombre...

– Grangier, une Ombre ? pouffe Vincent. C’est comme si ma grand-mère était championne de skateboard ! Non, impossible... Grangier, une Ombre ? Non mais des fois ?

– Pour le coup, il nous a déglingué notre enthousiasme, ton Grangier.

– Et puis quoi encore ? Ne suis-je pas ton héros, ma princesse ? Allez on bouge !

– J’adore quand tu es fort comme ça, mon beau Chevalier-Poulet !

– Voyons, juste un petit récap. Sont réunis, un assassin moribond, un autre en pleine forme et un agent de la DGSE aguerri. Facile, non ? résume Vincent.

– Et pour nous, l’effet de surprise !

– C’est tout bon ! positive Vincent en s’extrayant de la voiture.

– À moins que ton pote Grangier n’ait annoncé notre imminente entrée en scène ?

– Tu insistes. Non, Grangier une Ombre ? Non, IM...PO...SSIBLE ! articule Vincent.

– Dis donc, ton Grangier, il te fait de l’effet, hein ?

– Grangier n'est qu'un flic de dossiers. Un pro dans son domaine. Très tôt, il a demandé un poste bureaucratique. Il ne fait jamais de terrain, c'est pas son truc. C'est un paperassier. Le seul risque qu'il ait jamais encouru, c'est de se brûler le matin au bureau en buvant son café ou en tombant de sa chaise en essayant d'attraper le sucre planqué derrière des chemises cartonnées.

– Je disais ça, je disais rien...

– Bon, on se décide? On rentre dans cette taule et on les déboulonne ? Ils ne sont que trois... ou plutôt, deux et demi... Espérons seulement qu'il n'y ait pas un escadron de fêlés en planque à l'intérieur.

– Ce n'est pas le moment de rajouter du personnel, je suis la meilleure mais j'ai mes limites.

– Logiquement la comédie se joue à huis clos, donc, il y a une forte probabilité qu'il n'y ait personne d'autre, gage Vincent.

– C'est parti ?

– Oui, ça fait trop longtemps que ça couve...

Vaucresson

Des hautes grilles en fer forgé

Les deux justiciers remontent la rue à pied. Vincent fait le tour de la propriété et ne distingue pas d’autre entrée que la principale. Il fait un « non » de la tête à Carole. Ils se faufilent le long du portail pour éviter d’être à découvert dans l'allée centrale. Ils contournent la maison pour rechercher un accès plus discret que par la grande porte du perron. Ils pénètrent dans la verrière d'un jardin d'hiver. Une porte entrebâillée en bois cérusé se distingue au fond. En silence, Vincent entre le premier. Carole attend un peu et le suit. Il y a de la lumière au rez-de-chaussée. Vincent se dirige vers celle-ci en guettant le moindre bruit. En passant devant une porte ouverte, il aperçoit sur un lit le corps inerte de l'homme en costume beige. Il stagne allongé sur le dos, totalement immobile, sa poitrine n'exprime aucun mouvement, son regard reste fixe, dirigé vers le plafond. Carole l’avait annoncé, le gorille n’a pas passé les vingt-quatre heures. Vincent se retourne pour vérifier qu’elle reste bien derrière lui. Il la voit. Elle le suit à distance. Il fait une croix avec ses mains pour lui signaler que le type est mort. Elle lui montre trois doigts tendus et avec l’autre main en abaisse un. Vincent progresse en direction d'une autre pièce éclairée d'où viennent des voix. Il lui fait signe de le rejoindre. Ils se placent chacun d'un côté de la porte d’une grande pièce fastueusement meublée, Vincent l'arme au poing et Carole deux seringues dans chaque main.

40.3

La belle demeure

Une grande pièce fastueusement meublée

L'homme de bonne corpulence piétine nerveusement autour d'Achraf.

– Mais tu n'as pas respecté les consignes, Achraf !

– J'ai fait pour le mieux. Je n'avais pas le choix. Vous avez vu ce que cette vipère a fait à Kamal ? Elle lui a refilé un truc bizarre. Il était mourant, je ne pouvais pas l'abandonner sur le terrain, jamais de la vie, c'est mon frère d'armes.

Carole bouillonne. Vincent la sent prête à s'élancer. Il lui fait signe de patienter, de se calmer. Elle lui signifie en grimaçant qu'elle ne tient pas à se calmer !

– Pourtant, c'est la consigne ! hurle l'homme de bonne corpulence, on l'a assez répété, tu devrais le savoir, non de non ! Quand l'un d'entre vous

est blessé ou tué et que vous sentez qu’il y a un piège, le mode opératoire change. C’est la règle !

– Mais..., s’aventure Achraf.

– Mais rien ! Tu devais renoncer à l’amener ici et larguer le véhicule. C'est seulement en sûreté et sans l’ombre d’un doute d’avoir été suivi, que tu pouvais prendre contact. Tu n’es pourtant pas un débutant !

– Je n'aurais jamais abandonné Kamal, on ne laisse pas son frère sur le terrain, s'il va en enfer, on va en enfer pour le chercher, lui ne m'aurait jamais laissé tomber.

– Tu as mis notre sécurité en danger, à cause de toi, toute l’organisation pourrait être déstabilisée, et les missions compromises. As-tu pensé aux conséquences ? Tu te rends compte, si tu avais été suivi et notre retraite découverte ? Tu imagi...

– Hum, hum, on vous dérange ? interrompt Vincent.

Vaucresson – La belle demeure

Deux hommes vs un couple

L’homme de bonne corpulence s’est arrêté de parler tout net, comme pétrifié. Achraf plonge se mettre à couvert derrière un canapé. On entend une arme engager une balle.

– Achraf, je vais t’étrangler ! promet l’homme de bonne corpulence.

Vincent se trouve dans l'encadrement de la porte, son pistolet automatique menaçant les deux hommes. Carole s’invite dans la pièce. Elle se place dans un recoin pour garder les deux hommes dans son axe. Dos au mur, elle contrecarre l’agression inopinée.

– Que faites-vous ici ? interroge sèchement l’homme de bonne corpulence.

– Ne m’avez-vous pas gentiment invité à faire connaissance ?

– J’aime généralement choisir le lieu de mes rendez-vous !

– Je connais ça...

– Puisque vous êtes là, discutons !

– Pourquoi voulez-vous que je travaille pour vous ? commence Vincent.

L’homme de bonne corpulence observe Vincent campé sur deux jambes légèrement écartées, l’arme à la main. La posture traduit sa détermination. Il choisit d’être direct, il devine qu’il ne servira à rien de vouloir le mystifier.

– Pensez-vous pouvoir accompagner nos ambitions, Commissaire ?

– Quelles sont-elles ?

– Avant toute chose, êtes-vous prêt à renoncer à vos rêves de justice, de morale, de respect de la loi, et à refuser tous ces « préceptes » que vous ont inculqués toutes vos années de police ?

– C’est un terrain sur lequel je n’irai pas, et certainement pas avec vous. Imaginez ce qu’il vous faudrait développer comme arguments pour que je puisse vous suivre. J’ai été trop longtemps fidèle à mon administration...

– Si vous croyez en ces balivernes, vous ne nous êtes d’aucune utilité.

– Si je ne vous suis pas utile et que je ne vois pas l’intérêt de travailler pour vous, alors je vous bute et on reste bons amis ?

– Car nous sommes les méchants et vous les gentils ? Sachez que le monde dans lequel nous vivons n’est pas aussi simpliste, Commissaire.

– Parfois il l’est, regardez, c’est moi qui tiens le flingue !

– Je le vois bien, convient l’homme de bonne corpulence, mais que croyez-vous pouvoir nous faire, nous trucider, mon gars et moi ? Et après ? Je vais vous le dire. Après, il en viendra d’autres, et d’autres encore... Vous êtes mort, Commissaire, vous ne pouvez vous sortir de cette impasse.

Carole sent son flic frissonner. Il n’a pas l’habitude de ce genre de situation. Pendant des années, il a été « la loi » et même les plus virulents

de ses « clients » acceptaient finalement d'être arrêtés. Il n'a jamais été obligé de tuer pour clore une affaire. L'homme, planté devant Vincent, le sait et Carole s'interdit qu'il en fasse un atout pour le destabiliser. Elle intervient.

– Ne l'écoute pas, il bluffe. Il est en train de paniquer. Si tu veux, je te le dézingue de suite.

– Non, évitons cela, pour le moment...

– Je préfère, Commissaire, dit l'homme de bonne corpulence, elle... cette femme... je ne la sens pas du tout. Elle ne me plaît pas.

– Une question de goût mon gros ! l'agace-t-elle.

– Je peux savoir pourquoi vous supprimez des Ombres ? continue Vincent. Ne font-ils pas le même sale boulot que vous, liquider les gêneurs ?

– Il y a une nuance quand même ! s'ingère Carole, nous, on efface les ennemis d'État, pas les gêneurs de droit commun.

– Ta gueule, malfaisante, sorcière, tu as tué Kamal, je vais t'égorger, jure Achraf.

– Faudrait déjà que tu sortes de ta cachette, et si tu sors, tu meurs ! C'est aussi simple que ça. J'ai déjà buté ton fréro, je dois finir le job.

– Sorcière, que lui as-tu fait ? Tu lui as jeté un sortilège ? Pourquoi l'avoir tué ? maugrée Achraf.

Carole est sur ses gardes, comprimée comme un ressort.

– Il a juste payé une partie de la facture pour le meurtre d'Alexandre Demetz, tu te souviens, le vieil homme que vous avez assassiné près de Toulon. Toi aussi tu vas payer ta part le moment voulu. Mais à votre place, tous les deux, je m'inquiéterais plutôt de l'ardoise que va vous présenter

Monsieur le Commissaire pour l'assassinat de son collègue. Il m’a délicieusement confié qu’il vous a cogité quelque chose de sublimement douloureux... De fantastiquement douloureux. Vous me supplierez vite de vous piquer pour que cela cesse.

– Nous verrons, ne se démonte pas l’homme de bonne corpulence.

– C’est cela, nous verrons, le rudoie Carole.

– Bon, pour apaiser l’atmosphère, nous pourrions peut-être faire enfin les présentations, soumet Vincent, qui enchaîne sans attendre l’approbation de l’assemblée, cette charmante jeune femme, c’est...

– Pas charmante ! Une vraie sorcière, crache Achraf.

– Donc, je disais, cette charmante jeune femme, c’est le docteur Delay, vous l’avez probablement deviné. Moi, je suis le commissaire Terrazzoni, et je présume que vous êtes le colonel Zurich. Quant à l’autre troublé, derrière le sofa, je suppose qu’il se prénomme Achraf, j’ai entendu quelqu’un l’apostropher, tout à l’heure, c'est bien ça ?

Une voix grave s’élève subitement derrière Vincent.

– Vous aviez presque bon, Monsieur le Commissaire, sauf que l’homme qui est devant vous est un membre éminent de l’ambassade d’Iran. Voici Hassan, et moi, je suis le colonel Zurich !

* * *

Daniel Gomes, dit «Zurich», est le petit-fils d’un immigré espagnol, transfuge de la guerre de 1936. Son père, ingénieur en pétrochimie, explore la planète en passant d’une plate-forme pétrolière à une autre. Son absence pèse sur les choix de vie du jeune Daniel. Après une année à l’école des beaux-arts de Versailles, où il ne s’est pas découvert de vocation, Daniel Gomes se présente au 120° régiment du train de Fontainebleau pour faire ses « trois jours ». Il s’engage dans l’armée. Il gravit, un à un, tous les échelons militaires. Reconnu pour ses capacités de meneur d’hommes, et ses qualités physiques exceptionnelles, il est envoyé comme formateur au centre d’entraînement au combat et d’aguerrissement de Djibouti où certains agents de la DGSE sont entraînés. Il est remarqué par le général Pomard, alors chef des opérations spéciales à l’état-major interarmées de force et d'entraînement, qui le fait muter à la DGSE. Performant, efficace, et innovant, il est vite nommé colonel, et devient officier de renseignements à la DGSE, chef du groupe de documentation sur l'évolution des crises et des conflits dans le monde. Un poste stratégiquement important pour un homme ambitieux.

* * *

Le colonel Zurich s’impose dans l’ouverture de la porte, une arme de poing dans chaque main. Achraf se dégage de derrière le canapé et s’approche de Carole, le regard injecté de sang. Il la déleste de ses seringues. Il se flanque devant Vincent et lui tend une main ouverte. Vincent lui remet son Sig Sauer.

Le nouvel arrivant s’avance dans la pièce. Vincent le dévisage.

– Colonel Zurich, ou, devrais-je dire, Colonel Gomes ? Je suis ravi de faire enfin votre connaissance.

– Commissaire Terrazzoni, à votre place, sachant ce qui vous attend, je ne serais pas ravi du tout de faire ma connaissance. Et cela vaut pour

vous aussi, Docteur.

40.5

Vaucresson

La belle demeure – Au fond de la salle

Vincent et Carole sont à genoux, dans le fond de la pièce, les mains liées dans le dos.

Vincent se tourne vers Carole et lui marmonne à voix basse :

– On s’est fait repasser comme des débutants. On est sans cesse en train de déconner, ça déconcentre.

– Ouais !

– Je t’ai déjà trouvée plus éloquente, jolie prisonnière.

– M’en fous, je réfléchis.

– À quoi ?

– À ce qu’ils n’ont pas le droit de te trouer la viande. Ça me rend malade d’y penser. C’est ma mission et c’est moi seule qui te finirai. Je t’aime bien, je ne peux pas laisser ces minables te ratatiner.

Hassan les entend chuchoter.

– Ho, les deux tourtereaux, pas un mot autrement direction les caves et chacun dans une aile du château.

– Je peux les faire taire ? se met en joie Achraf.

– Négatif ! cingle le Colonel Zurich.

– Mon Colonel, laissez-moi décapiter cette maléfique, insiste Achraf. J'ai gagné ce droit ! Avec Kamal, nous avons rempli toutes nos missions sans faillir depuis cinq ans, il mérite que je lui dépose les deux yeux de cette sorcière sur son cercueil.

– Hors de question ! Demain, ils auront un accident de la route mortel et il ne saurait en être différemment. Résultat, pas de suite, pas d'enquête. On racontera dans les chaumières l’histoire d’une escapade amoureuse qui s’est terminée tragiquement. Correct ?

– Correct, Mon Colonel, obtempère Achraf.

– Et, quand ces furoncles seront enfin retirés de la circulation, tu finiras de gommer la liste des Ombres inscrites au tableau. C’est compris ?

– Reçu, Mon Colonel.

– Et quand je dis « gommer »...

– Vous dites, « radier de ce monde », Colonel.

Le militaire esquisse un sourire de satisfaction. Achraf se cale sur un tabouret de bar. Vincent profite de l'accalmie.

– Mon Colonel ? Puis-je vous poser une question ? tente-t-il.

Le colonel Zurich ne bronche pas. Il est impénétrable. Puis l'homme se tourne vers le fond de la pièce pour évaluer les deux captifs.

– Accepté ! De toute manière, je n'ai rien contre vous, c'est le système qui veut votre peau. Et il l'aura, quoi que je vous dise et quoi que vous en pensiez. Je vous écoute, Commissaire.

– Mon Colonel, quel est votre rôle dans la suppression prématurée des Ombres ?

Vincent veut en apprendre davantage sur cet homme rude et secret, mais il s'est précipité. Il le sait, et en professionnel de l'interrogatoire qu'il est, il s'en mord la langue. Il a été maladroit avec cette question directe. Carole le lui confirme.

– Quelle délicatesse, tes sabots viennent de prendre deux tailles, tu dois nager dedans, lui souffle-t-elle.

– Je gagne du temps, en fait, je ne suis pas prêt à dévisser trop vite, on a encore trop de choses à faire tous les deux, susurre-t-il.

– Il faut que tu en gagnes, car, avec tes sabots, tu risques d'en mettre du temps si on doit courir pour échapper aux tordus...

– Tu pourrais me soutenir...

– Hum… Tu le mérites. J'avoue que tu m'as épaté tout à l'heure en devinant que le gros râblé était les deux à la fois. C'est sincère.

Le haut militaire reste silencieux. La question semble l’avoir perturbé. Il toise Vincent et jauge Carole. Des minutes s’évaporent. L’air devient lourd.

Achraf lustre silencieusement avec deux doigts la culasse de son arme. Suivant la réponse de son maître, il videra ou ne videra pas son chargeur sur les deux mécréants. Généralement, il préfère travailler au khanjar ou au cimeterre, dans la pure tradition perse, mais si le colonel se déclare offensé, il faudra appliquer le châtiment immédiatement, sans perdre de temps en prières.

Hassan, qui a conduit la même déduction mentale, se recule subtilement de deux pas. Il détesterait recevoir des éclats de matière organique sur son costume Jo Kergoat.

Tous sont suspendus aux lèvres du colonel.

– Avant tout, je suis le colonel Daniel Gomes, nom de code « Zurich », vous l’aviez deviné, Commissaire...

– C’est mon doudou, le commissaire « qui-sait-tout », chuchote Carole.

– Je suis officier de renseignement à la DGSE, poursuit Daniel Gomes, je m'occupe d'un groupe de documentation sur l'évolution des crises et des conflits dans le monde. Et, parallèlement, je suis l'homme en charge des missions désignées aux « Ombres ».

– Des missions désignées aux Ombres ? Vous êtes une Ombre ? Carole n’en revient pas.

– Affirmatif, Docteur. Et votre supérieur. Mais en vertu de la composition de notre organisation, vous ne pouviez pas le savoir. L’édifice est constitué d’éléments qui s’enchevêtrent de telle manière que si on en supprime un, il ne s’écroule pas. Il est intelligemment cloisonné. Nous

l’avons doté des plus éminents experts du secret. S’il est resté invisible, malgré toute la technologie disponible aujourd’hui, c’est qu’il est le meilleur service jamais enfanté, recense le colonel avec fierté.

– Les Ombres sont recrutées de quelle manière, Colonel ? enchaîne Vincent.

– Aléatoirement, sur cooptation, par rapport à un parcours professionnel ou à un rôle déterminant dans une administration. Un carnet d’adresses peut faire la différence aussi. Les Ombres sont présentes dans tous les domaines. C’est une véritable toile d’araignée qui s’étale presque à l’infini.

– Comment pouvez-vous me maintenir attachée, moi aussi je suis une Ombre ? Ne sommes-nous pas dans le même camp, Colonel ? le tacle Carole.

– Mais nous ne sommes pas une organisation démocratique, Madame. Une erreur se paye cash, vous le savez bien. Vous avez été parfaite depuis toutes ces années et c’est votre première défaillance, mais dans notre structure, il n’est jamais offert de seconde chance. Vous êtes renvoyée ! Et le renvoi chez les Ombres, ce n’est pas prendre une porte mais une boîte.

– En sapin, précise Carole.

– Affirmatif, Docteur. Si vous désirez du chêne massif, il faudra vous le financer vous-même, la République soigne ses serviteurs, mais dans une mesure acceptable.

– Mon, Colonel, si vous permettez, pouvez-vous me dire comment vous avez été recruté chez les Ombres ? l’incite à poursuivre Vincent.

– J'ai été recruté à ce poste par le général Pomard, qui était le deuxième à avoir eu le commandement des Ombres, après leur création par le général, de Gaulle, dans les années soixante, leur conte le colonel, qui marche dans la pièce comme pour trouver l’inspiration. Lors de la première guerre du Golfe, Pomard, qui était en charge du renseignement pour

l'offensive, me prit comme aide de camp. Il nous fallait des renseignements sur les Irakiens, et je me suis demandé qui pouvaient nous en fournir de meilleurs que leurs voisins, les Iraniens, qui avaient été en guerre contre eux durant une décennie ? C'est à ce moment-là que j'ai été en contact pour la première fois avec le VEVAK, les fameux services secrets iraniens. Services, du reste, qui se sont montrés coopératifs.

Le colonel s'immobilise devant le bar. Il pose un verre sur un sous-bock et se sert un Aberlour, 18 ans d'âge.

– Délicieux choix, Mon Colonel ! souligne aimablement Vincent.

– Un verre, Commissaire ?

– Demain, Mon Colonel, juste avant de mourir, si vous voulez bien.

– Et vous ajouterez une bonne clope avec, complète Carole.

– Tu fumes, maintenant ? se désole Vincent.

– Je ne fume plus ! Mais j'en grillerais bien une dernière, ça fait tellement longtemps... Et, à y être, j'aimerais engloutir un gros paquet de nougats, hum... ça fait trop longtemps aussi !

– Et elle fume la maudite ! Achraf est consterné. Il regarde au ciel et fait un signe d'invocation avec ses avant-bras.

– Achraf ! aboie le colonel. Tu me fatigues avec tes supplications. Mais j'y pense, tu devrais avoir disparu de mon champ de vision, tu devrais te faire minuscule, tu as manqué de rigueur aujourd'hui. Nous en reparlerons...

– Si vous m'autorisez, Colonel, interrompt Vincent, je ne fais pas très bien le lien entre les services secrets iraniens et les services secrets français.

– Le rôle d'un agent double a la particularité de pouvoir servir son propre pays tout en bénéficiant des largesses d'un autre.

– Alors là, Mon Colonel, je ne vous suis pas du tout.

– Vous allez tout piger ! Je vous l’assure. Je vais vous raconter une histoire. Vous aimez les histoires, Commissaire ?

– Ça me rappelle quelque chose...

– Les histoires nous rappellent toujours quelque chose, c’est le propre d’une histoire.

– Si vous le dites, Colonel.

– Donc, première guerre du Golfe, Pomard, et les contacts avec le VEVAK qui deviennent... comment dire... fructueux. Non seulement les Iraniens m’ont fourni des renseignements militaires de premier choix, mais ils m’ont indiqué aussi, les positions géographiques de lieux utra-secrets où les comptables de différentes milices planquaient leur cash.

– Les cavernes d’Ali Gomes ! s’amuse Carole.

– Oui, j’y ai trouvé de quoi me mettre à l'abri du besoin jusqu'à la fin de mes jours. Et, pour les remercier de tant de générosité, j'ai accepté en retour un rôle d'agent double au service de l'Iran.

– Le fameux contrepoids ! laisse filer Carole.

– Plaît-il ? Docteur ?

– Rien, reprenez, je vous prie.

Le colonel avale une gorgée du vieux whisky.

– Je sais que vous avez envie de me parler de patriotisme, ou autre connerie du genre. Évitez ! La patrie y trouvait son compte, dans ce micmac. Les renseignements fournis par le VEVAK étaient très bons. Grâce à eux, nous avons réussi à faire de la France l’interlocutrice privilégiée aux yeux du monde libre pour cette section du monde. J’aurais pu continuer à bricoler avec l’Iran, mais voilà que Pomard me convoqua pour me parler

d'une chose importante dont dépendait, d’après lui, la sécurité de la nation. Il me brossa l'histoire des« Ombres », tout en insinuant qu’il souhaitait passer le relais. Il me proposa de prendre sa suite après initiation et formation. J'ai accepté et je me suis retrouvé premier adjoint de Pomard.

– Quand avez-vous pris le commandement des « Ombres » ?

– J’y viens, Commissaire. Pomard me passait les rênes petit à petit, mais lors d'une conférence sur le nucléaire, il eut un doute en observant le comportement de certains négociateurs iraniens à mon égard. Ils étaient trop obligeants. J’ai dû précipiter les choses.

– Précipiter... heu... précipiter ?

– Affirmatif, Pomard a fait un infarctus. C'est ainsi que j'ai pris le commandement des « Ombres » dont les objectifs prirent une nouvelle orientation. J'ai ordonné des missions pour lesquelles les services iraniens n'avaient pas les spécialistes sur le territoire...

Le téléphone du colonel Zurich se manifeste sur l’air de la Chevauchée des Walkyries. Il sort dans le couloir pour répondre. Vincent tend l’oreille, mais le haut gradé est trop loin. Il n’arrive même pas à percevoir quelques bribes de conversation. Il se resserre contre Carole.

– Je serais curieux de savoir si c’est Richard Wagner ou Apocalypse Now de Coppola qui lui a inspiré son choix de sonnerie, lui murmure-t-il.

– Moi, ce n’est pas sa sonnerie qui m’insupporte, mais sa connerie, je crois qu’il va nous abattre d’épuisement.

Achraf s’approche de Carole et se penche à son oreille.

– Tout à l’heure, je vais te trancher la gorge et après je vais te débiter morceau par morceau, à l’ancienne, lui prédit-il.

– M’en fous, j’ai donné la quasi-totalité de mon corps à l’Institut Pasteur, et je n’ai pas précisé en bloc ou en morceaux. Tu n’auras qu’à leur

apporter, c’est rue du Docteur Roux à Paris, dans le 15e.

Achraf grogne. Vincent veut assouvir sa curiosité.

– Et quelle partie n’as-tu pas donnée à Pasteur, joli bloc ?

– Un doigt, le majeur, exactement !

Vincent sourit à l’endroit d’Achraf qui vient de comprendre la métaphore. D’un geste vif, il attrape Carole par les cheveux et lui applique le canon de son automatique sur la tempe.

– Malsaine, je vais te...

– Achraf, repose ça ! Ordonne le Colonel Zurich.

40.[6]

Vaucresson

Un colonel – Un flic – Des tueurs

– Un appel d’une Ombre, Colonel ? tente Vincent.

– Vous êtes bien curieux, Commissaire.

– Dans nos métiers, Colonel, n’est-ce pas une des premières qualités requises ?

– Accordé ! Ce n’était pas une Ombre. Du moins, pas exactement...

Le colonel reste évasif.

– Cela ne vous ressemble pas, Colonel, jusque-là, vous étiez plutôt précis.

– D’accord, Commissaire, après tout, comme je l’ai déjà dit, que vous sachiez ou non ne change rien à la suite. C’était le commandant Grangier qui voulait savoir si je vous avais déjà liquidés !

La glotte de Vincent monte et descend plusieurs fois en rebondissant comme une balle de ping-pong.

– Quoi ? Comment ça ? suffoque-t-il.

– Tu vois, je te l’avais dit, Poulet, ton Grangier, c’est un enfoiré de...

– Doucement, ne vous enfiévrez pas, écourte le colonel, c’est une galéjade. Ce n’est pas Grangier, mais mon collaborateur qui vient de m’appeler.

– Quel con ! Soupire Carole.

– Mais par quels tenants et aboutissants connaissez-vous Grangier, Colonel ?

– Je vous dis que c’est une blague. Vous étiez sur écoute, mon collaborateur vient de me rapporter que vous avez eu une conversation téléphonique avec un certain Pierre Grangier avant de nous rejoindre. N’est-ce pas ?

– C’est juste ! Mais alors, Grangier est-il une Ombre ou pas ?

– J’en sais fichtre rien et vous me fatiguez avec ça, maintenant !

– Colonel, c’est vous qui avez commencé...

– Eh bien finissez-en !

Carole et Vincent se regardent, affligés. Vincent, qui n’a toujours pas d’issue favorable, en ligne de mire, laisse couler et relance le militaire.

– Vous en étiez aux missions indispensables au VEVAK... Des missions que ses agents ne pouvaient pas accomplir eux-mêmes sur le territoire national, faute de spécialistes, lui remémore-t-il.

– Correct. J’ai aussi programmé des missions pour ne pas être démasqué. Vous vous en doutez. Car j’ai eu des Ombres de grande valeur, parfois l’une d’elles comprenait que je n’étais pas parfait. Et c’est un doux euphémisme. Il me fallait les effacer.

– Jérôme Trinquand, était de ceux-là ?

– Affirmatif ! Trinquand était un homme intelligent. Il avait remarqué que certaines cibles qu'on lui attribuait n’avaient pas le profil habituel. Je l’ai fait éliminer, mais on a loupé de peu son binôme. Son identité nous avait été dissimulée. Il nous a esquivé, mais ce n’est qu’une question d’heures. En parlant d’heure, d’ailleurs, il commence à être tard, je vais devoir me retirer, Commissaire. Sachez quand même que ça devient rare de nos jours de rencontrer un adversaire de votre trempe.

– Merci, Colonel, à la manière dont vous le dites, cela semble vous émouvoir.

– L’émotion, ce n’est pas ce qui me caractérise le mieux, Commissaire, vraiment pas, imprimez-le bien !

– Ne regrettez rien, Colonel, à votre place je vous aurais descendu immédiatement. J’avoue que cela aurait été regrettable, cette discussion était enrichissante.

– Ça fait toujours du bien de parler, même si je sais que vous n’emporterez rien de cette discussion dans votre dernier voyage. Adieu, Commissaire, et adieu, Docteur.

– Va te faire foutre, griveton ! l’injurie Carole avec aigreur.

Le colonel s’approche de Carole.

– D’habitude quand une donzelle me répond de la sorte, dit-il calmement, je lui ouvre la tête en deux et je pisse sur sa cervelle. Mais aujourd’hui, je ne vais pas me salir la queue, je vais simplement raccourcir votre calendrier et vous livrer d’ores et déjà à mon fidèle troupier, qui salive de s’occuper de vous ! Achraf ?

– Mon Colonel ?

– Vas-y, tu peux la découper !

– C’est vrai, Mon Colonel, je peux la découper, MAINTENANT ?

Une voix puissante émane du couloir.

– Personne ne découpe personne ici ! Mettez immédiatement des cagoules aux prisonniers ! Plus vite ! ordonne la voix puissante qui émane

du couloir.

Un homme est dans le couloir. Vincent cherche à l'apercevoir, mais il est plongé dans le noir.

40.7

La grande salle cossue

Un homme dans un costume bien taillé

L'homme, dans un costume bien taillé, pénètre dans la pièce. Il serre la main du colonel, puis celle d'Hassan et enfin, d'Achraf. Il promène son regard dans la grande salle cossue. Il s'adresse au colonel Zurich.

– C'est somptueux, chez vous. Quelle magnifique demeure vous possédez là ! Oh, mais c'est un Véronèse ? J'aime beaucoup ce tableau,

félicitations.

L’homme au costume bien taillé s’approche du bar et se sert un verre d’eau. Le colonel Zurich est décontenancé. Hassan, qui ne connaît visiblement pas le nouvel arrivant, se laisse porter par les événements. Il a toute confiance en « Zurich ». Si « Zurich » ne le descend pas, c’est que le monsieur doit être important. Achraf esquisse un geste vers son arme. Le colonel lui fait signe de ne rien faire.

– Mais que faites-vous ici ? demande Zurich, avec déférence, à l’homme au costume bien taillé.

– Voyez vous-même, je baguenaude, je serre des mains, je congratule...

– Mais encore, s’inquiète le colonel Zurich.

– Plus adéquatement, voulez-vous dire ?

– Affirmatif !

– Je me suis transporté à votre domicile pour vous parler. C’est urgent. Allons dans une autre pièce. Vous, l’ostrogot perse, venez, cela vous concerne aussi.

– Et les prisonniers ? se préoccupe Achraf.

– Le fondé de pouvoir de l’ambassade va les surveiller quelques instants. Vous voulez bien, cher ami ? dicte courtoisement l’homme au costume bien taillé.

– Colonel ? requiert Hassan.

– Surveillez-les, on revient, approuve le Colonel Zurich.

Les trois hommes montent à l’étage.

– Qui est arrivé, Hassan ?

– Connais pas.

– Vous pouvez me le dire, je serai mort demain, insiste Vincent.

– Et moi avec..., souligne Carole.

– Juré, craché, je ne sais pas qui il est, mais il m'impressionne, reconnaît Hassan.

– Hassan ? appelle la voix.

La voix provient d'en haut. Hassan distingue immédiatement celle de l'homme au costume bien taillé.

– Oui, heu, Monsieur ?

– Hassan, auriez-vous la gentillesse de nous monter la bouteille d'Aberlour et un peu d'eau. Pas de glace. L'Aberlour se déguste toujours sans glace. Merci, Hassan.

Hassan s'exécute. Il prépare un petit plateau en laque de Chine, dispose une serviette brodée aux initiales « DG ». Il réalise que « DG », c'est « Daniel Gomes » mais aussi la moitié de l'acronyme « DGSE ». Il se rappelle qu'il connaît une Solange Esteban à l'ambassade, une fille très sympa, « S » et « E », il devrait la lui présenter. Il sourit. Il dispose deux verres, puis en ajoute un supplémentaire en spéculant sur le fait que Achraf pourrait apprécier le geste, s'il voulait pour une fois se décoincer.

40.8

Vaucresson

La grande salle cossue – Un couple

Tout est silencieux dans la grande pièce principale de la belle demeure de Vaucresson.

Vincent et Carole, accroupis depuis des heures, sont ankylosés et commencent à ressentir des courbatures. Vincent surmonte ses douleurs. Il bouge et essaye de se déplier. Il écoute, mais n'entend personne. Il ne voit rien sous sa cagoule.

– Carole, ça va ? chuchote-t-il.

– Tu m'appelles Carole, maintenant ? Pourquoi pas Delay, tout court, ou pendant que tu y es, Machine. Hé, Machine, ça le fait ! On est redevenus potes ?

– J'aime mieux ça... T'es bien là. C'est curieux, il n'y a pas un bruit.

– Pas un pet d’oursin, entérine Carole.

– Ils attendent quoi pour nous buter ?

– Je pense qu’il y a eu un bug, autrement, on serait déjà rétamés, suppose-t-elle.

– Il faut se remuer. Ça fait au moins trois plombes que rien ne bouge, probablement plus. T’en dis quoi ?

– Ça fait quatre heures quinze au moins que le gros Hassan est monté.

– Pourquoi « au moins » ? s’intrigue Vincent.

– Parce que j’ai arrêté de compter au bout de quatre heures quinze, précise-t-elle.

– Pourquoi t’es-tu arrêtée de compter au bout de quatre heures quinze, c’est curieux ?

– Pourquoi pas ?

– Bon, je bouge, on verra bien. J’ai mémorisé la topographie des lieux, ça devrait aller.

– Tu vas où, faire un tennis, un jogging ou juste te dégourdir tes mollets de poulet ? Je sais, tu vas me cueillir un bouquet de fleurs pour te faire pardonner de m’avoir délaissée quatre heures et quart. Au moins !

– J’aime ton sens des priorités mais, désolé, princesse, je vais au bar...

– Et en plus il picole...

– Je vais choper un truc pour couper nos liens.

– Et il me prend pour une gourdasse, les alcoolos mentent toujours. T’as vraiment tous les défauts ! Je me demande ce que je fous avec toi ? le taquine-t-elle.

– Promis, mon amour, je ne t’appellerai plus « Carole » mais Madame Terrazzoni, ça te va ?

– Tu ne me dis pas ça pour te racheter ? s’attendrit-elle.

– Non, je le désire vraiment. Si on sort vivants de cette histoire, je ne veux plus te quitter. Plus jamais !

– Oh, mon Poulet d’amour, je suis amoureuse !

Et elle lui saute dessus, il manque de tomber à la renverse et se rattrape de justesse en s’appuyant au chambranle de la porte. Il se trouve à l’opposé du bar. À califourchon, elle lui arrache sa cagoule et l'embrasse fougueusement.

– Dis, ma Dindouse-d’amour-fouse, comment fais-tu pour te tenir à califourchon sur moi et m’enlever ma cagoule avec des liens dans le dos ?

– Parce que ça fait au moins quatre heures quinze que je les ai enlevés, ça laisse des traces, après c’est pas beau...

– T’es pas vraie, comme nana.

– Comme « dame », comme « madame », « future femme mariée », mais plus « nana » !

– D’accord, mais pour se marier, il faut une mairie, et pour trouver une mairie il nous faut d’abord décarrer d’ici.

Vincent et Carole inspectent la maison du sol au plafond. La demeure est vide d’occupants. Le cadavre de l'homme en costume beige s’est volatilisé. Ils sortent de la maison, incrédules. Ils ne trouvent aucune voiture, ni même une trace de pneus dans l’allée gravillonnée.

– Comme d’hab, ils ont fait le ménage à fond, constate Vincent.

– Mais pourquoi ne nous ont-ils pas dégommés ? se tourmente-t-elle, c’est insensé !

– Pour le moment, c’est la grande question et je m’engage à te trouver la réponse au plus vite. Car forcément, il y a une raison à tout cela !

Vincent prend Carole par la main.

– Viens, my love, pour le moment, on ne craint plus rien !

*

Le jour se lève sur les hauteurs de Vaucresson. Les deux amants descendent l’allée de la belle propriété.

– Qu’il fait bon vivre ! Pas vrai, mon mari ?

– Je te l’assure.

– Cette journée s’annonce splendide !

– Au fait, ma future, pourquoi « quatre heures quinze » ?

– Ah, non, Poulet ! Tu chies le romantisme de cette matinée.

– Ça y est ! Je sais...

– Non, tu ne sais pas...

– Si je sais, tu t’es endormie au bout de quatre heures quinze !

– Non, une Ombre ne dort jamais !

41

Lyon

Gare de La Part-Dieu

L'infirmière dépose Carole et Vincent sur le parvis de la gare. Elle est ravie d'avoir enfin retrouvé sa Chouquette, sa Ford. Tout en conduisant, elle reluque la boîte de chocolats posée sur le siège passager, elle lui jettera un sort dès qu'elle se sera calée sur son canapé, devant Money Drop.

– Tu en penses quoi ? On remonte sur Paris, ou on essaie d'en savoir plus sur le colonel et sa troupe ? impulse Vincent.

– J'aimerais quand même en savoir plus sur cette étrange « rémission », lui confie Carole, il serait instructif de connaître ce qu'ils nous réservent.

– Pour en savoir plus, il faudrait se connecter au serveur de la DGSE, mais les services sont compartimentés et l'échange d'informations anti-nature. Même de la DGSI, je ne pourrai pas m'y connecter. Je connais bien quelques hackers, mais l'affaire serait compliquée à expliquer. Pour entrer dans les données des services secrets français par l'extérieur, il n'y a qu'une seule solution, le satellite.

– Tu veux chourer un satellite ?

– Non, je veux me connecter à un satellite qui, lui, pourra pénétrer les systèmes sophistiqués de la Défense.

– T'as bu un truc ou fumé quelque chose en cachette ?

– Non, je suis parfaitement sérieux.

– Alors dis-moi quelle est cette petite idée miracle qui mijote derrière ton crâne de gallinacé ?

– Je ne peux pas grimper sur un satellite, et je n'ai pas le matériel adéquat pour pirater les communications cryptées que s'échangent les engins naviguant en orbite basse avec les antennes des serveurs de la DGSE. Ce que l'on sait moins, c'est que la Défense a des antennes discrètes disséminées sur tout le territoire, notamment sur les reliefs des frontières, elles permettent de surveiller le ciel mais aussi de capter toutes les communications d'une région. Ces antennes sont directement reliées aux ordinateurs de la « piscine » par fibre optique.

– Il me semblait que la DGSE ne pouvait pas opérer sur le territoire français ?

– Opérer, non, du moins, c'est ce qu'elle laisse penser au grand public, mais collecter des renseignements, elle le peut.

– Bon, mon poulet masqué, quelle est la suite du programme ?

– Allons louer une voiture !

*

L'Aston Martin Vanquish, propulsée par cinq cent soixante-seize chevaux, avale les kilomètres de l'autoroute A7.

– Tu crois qu'il était utile de choisir un véhicule aussi voyant pour une mission aussi discrète ? se désespère Carole. On aurait pu tout aussi bien faxer notre destination à Zurich.

– Tu sais, à chaque péage, un système, appelé le LAPI, nous enregistre et transmet ses informations à tous les services qui le requièrent. À être au su et au vu de tous les agents de l’État, autant se faire plaisir !

– Alors fais-toi plaisir, fais-les bisquer !

– Je veux ! Quelle sacrée bagnole ! C'est un monstre, c'est super bandant !

– Et elle fait un bruit a déchirer un string…, surenchérit-elle.

– On se sent un autre homme, au volant d’un truc pareil !

– Je suis ravie que cette auto te file la gaule. Mais à la vitesse à laquelle nous allons, il est peu probable que nous ayons le temps d’apercevoir l'entrée d'une aire de repos afin que je puisse le vérifier.

– Nous pouvons partager le plaisir, tu veux prendre le volant ?

– Non, je veux bien rester égoïste, sur le coup, il n'y a juste que ton manche qui m'intéresse. De te voir t'exciter réveille en moi plein de trucs cochons.

– Le seul problème, avec un engin pareil, c'est qu’on risque d'être plus souvent photographié qu’en vieille Renault Mégane.

– C'est vrai que les gros engins sont plus souvent photographiés, je vois souvent ça, le soir, sur Internet…

– Promis, on s'arrête à la prochaine et on fait ça sur l'alcantara.

*

L'Aston Martin quitte le péage de Perpignan-Sud et s'engage sur la voie rapide en direction de Collioure.

– On va où, exactement ? se renseigne Carole.

– Tu vois là-haut, on aperçoit deux tours de guet. Celle qui est le plus sur la gauche, c'est la nôtre, c'est la tour Madeloc. Depuis toujours, elle a abrité des agents de renseignements. C'est quand même une belle histoire ; de cette tour, on envoyait des messages visuels, lettre par lettre, suivant un codage basique exprimé à l’aide de morceaux de bois ou de fumées, et aujourd'hui, en plus de supporter des antennes relais de la télévision et celles des opérateurs de téléphonie, elle reçoit les communications les plus sophistiquées d'engins stellaires à la technologie la plus avancée qui soit.

– Tu crois qu'on va réussir à monter là-haut avec cette bagnole ?

– Ça devrait aller, sinon, je l’échange contre un tracteur, il doit bien y en avoir dans le coin ?

La nuit tombe, quelques lumières de pêcheurs au lamparo se dessinent sur l'horizon.

Vincent s'engage sur une petite route au bitume usé. Les virages serrés s'enchaînent. Plus la voiture monte, plus la voie se rétrécit. Vincent doit habilement jouer du volant pour ne pas rayer la carrosserie qui frôle la paroi rocheuse sur sa gauche, et éviter de laisser une roue s'engager dans le vide sur sa droite.

– Normalement, les gens grimpent là-haut à dos de mulet, ou à pied. J'espère qu'ils ont prévu un espace pour faire demi-tour, sinon la marche arrière risque d'être particulièrement déplaisante.

– Heureusement qu'il fait nuit car franchement je ne suis pas parfaitement rassurée. De mon côté, je ne vois que du noir. J'imagine qu'il y a quelque chose mais je sais très bien que la falaise est abrupte et que c'est le vide.

– Tout ira bien, cette caisse est full option, bardée de sécurités…

– Confirme-moi que sur ton engin spatial à quatre roues, tu n'as pas un bouton, pour ouvrir ma portière en marche !

– Oui, ça fait partie des options, c'est quel interrupteur déjà, j'ai complètement zappé, celui-là peut-être ?

– Concentre-toi sur la route, tu as souvent dit que je suis une sacrée nana, mais là, je balise ma race !

– On est arrivés !

– Ça ne me rassure pas un sou, je ne devine absolument rien. Il fait trou noir !

Vincent coupe les projecteurs de la voiture. Le noir se fait plus intense. Il s'éclaire à lumière de son smartphone. Il fait le tour du véhicule, ouvre la portière à Carole et lui prend la main. Il la guide jusqu'à une coursive protégée par un garde-corps au pied de la tour. Il l'étreint tendrement.

– Regarde, on a l'impression d'être au bout du monde. Tu aperçois les lumières au fond là-bas, c'est la ville ; sur le côté, celles qui s'alignent, ce sont les plages, et plus sur la gauche, là-bas au fond, ce sont les villages dans les terres.

– C'est magnifique !

– Attends-moi là un tout petit moment, j'ai une surprise pour toi.

Vincent revient avec une boîte en carton qu'il dépose sur un muret. Il en sort une bouteille de vin, protégée par un étui isotherme, et quelques amuse-bouches.

– J'ai pris du rosé, parce que je sais que tu n'aimes pas le champagne.

– Que devons-nous fêter ? Tu m'as déjà fait ta demande, ou presque, tu m'as déjà retournée dans tous les sens, que pourrais-tu vouloir de plus ?

– Sais-tu quel jour nous sommes aujourd'hui ?

– Le… ah, mais nous sommes le 14 juillet ?

– Et qu’y a-t-il le 14 juillet ?

– Tu vas me le dire, mon séducteur !

– Eh bien, il y a les feux d'artifice. Et si je dis les « feux », c'est que d'ici je te propose de t'émerveiller devant au moins une quinzaine de feux d'artifice. Dans moins d'une heure, nous les verrons fleurir dans tous les coins, je pense que le spectacle sera inoubliable.

– J'adore, c'est romantique.

Vincent s'empare d'une grosse pierre et commence à sonder les rochers. Carole s’inquiète.

– Jusque-là, mon coq adoré, ton parcours était sans faute, même si en montant j'ai tellement serré les cuisses que j'ai peur de ne plus pouvoir pisser pendant quarante-huit heures, mais là, tu m'inquiètes.

– Je sonde car je sais que la DGSE a fait fabriquer une roche par un spécialiste du trompe-l'œil de chez Walt Disney pour y implanter des ordinateurs et une antenne de réception satellitaire.

– Ça m'a l'air un peu gros, ce ne serait pas de l’intox, une histoire pour faire courir les agents de la DGSI ?

– Non, non, je t'assure, j'ai eu l'info par une taupe qui tient vraiment la route.

Vincent persiste, il tapote çà et là, en vain. Carole trouve la situation désopilante.

– Tu n'aurais pas prétexté cette histoire de caillou en carton pâte pour me faire ce joli cadeau ? Tu sais, tu peux être plus simple, tu peux offrir sans commentaire, c'est aussi bien, mais franchement, rocher creux ou pas, ça valait vraiment le coup de venir ici. Je t'en remercie. Je te sers un rosé ?

– Je suis sûr de moi, s'acharne Vincent.

– Au lieu de taper sur de la caillasse, si tu cognais un peu sur celui là, on dirait un gros menhir !

– Wahou, il est balèze, à mon avis, c’est bien trop grand.

Vincent s'approche de la grosse roche d'environ trois mètres de haut. Il la choque avec sa pierre, cela sonne creux.

– C'est ici, s'écrie-t-il. Que ferais-je sans toi ?

– Bon, mon doudou n'est pas fou, c'est déjà une bonne chose. Dépêche-toi, le spectacle va bientôt commencer, j'aperçois au loin les prémices d'un premier feu d'artifice.

Vincent scrute scrupuleusement chaque interstice de la roche fictive. Il désobstrue la trappe d'accès, tout en se parlant à lui-même :

– Même si celle-ci est piégée et qu’elle informe la sécurité militaire, la première base étant à vingt minutes de vol et autant en P4, si les militaires rappliquent du fort de Collioure, J’aurais le temps nécessaire pour me connecter et pomper les informations que je désire.

Dans la base de données de la DGSE, Vincent ne retrouve aucun dossier appartenant de loin ou de près au colonel Gomes, ou « Zurich ». Il ne déchiffre aucun fichier mentionnant l'un de ces deux noms. Même ses recherches sur l'adresse de Vaucresson et sur l'immatriculation du Q5 noir restent infructueuses.

*

Les deux amants assistent à un spectacle féerique, des feux d’artifice de toutes les couleurs jaillissent dans le noir de la nuit, au loin, plus près, et sur le côté. Carole est enchantée. Ses yeux scintillent, une larme s'échappe.

Vincent la prend par la taille. Il ne voit pas le spectacle. Il la regarde et la trouve sublime.

42

Collioure

Massif des Albères – Tour Madeloc

En bas du défilé, juste avant de reprendre la départementale qui conduit à Collioure, les gendarmes, appuyés par des militaires en stage au Centre national d'entraînement commando, ont établi un barrage routier.

– Effectivement, j'ai aperçu trois jeunes au sommet de l'éperon rocheux. Je ne pourrais pas vous donner leurs descriptions, car il faisait noir, et avec cette voiture basse, je ne pouvais pas m'y rendre, déclare Vincent.

43

Cannes

Boulevard de la Croisette

Sur la terrasse du bar Le 72, Vincent survole Nice Matin. Son esprit est loin des rebondissements des derniers jours. Il profite de cette belle journée de juillet en compagnie de Carole pour décompresser.

Il aperçoit un homme à deux tables de la sienne qui consulte Le Parisien. Vincent, qui aimerait lui aussi parcourir les nouvelles de la capitale, l’observe du coin de l’œil. L’homme plie le journal, il semble en avoir terminé. Vincent se déplace jusqu’à lui.

– Puis-je vous emprunter votre journal ?

– Vous pouvez le prendre, lui répond aimablement l’homme, je l’ai lu.

Vincent parcourt la rubrique des faits divers. Il repose son café. Il n’arrive pas à croire ce qu’il lit. On y parle d'un grave accident qui s’est

produit sur l'autoroute A13 en direction de Paris. Un 4x4 roulant à vive allure a percuté une voiture officielle, tuant sur le coup le colonel Gomes de l'armée de terre, connu pour ses faits d'armes et ses nombreuses décorations, etc., etc. Son passager, un éminent représentant de l'ambassade d'Iran en déplacement officiel, a aussi péri dans l'accident. La France a présenté ses condoléances aux autorités iraniennes et aux familles des victimes. Le 4x4, qui a totalement brûlé, était signalé volé depuis une semaine. Les deux occupants n'ont, pour le moment, pas pu être identifiés. L'enquête a été confiée au peloton autoroutier de Versailles.

– Tu sais, chérie, je suis maintenant convaincu qu'une « Ombre » bienfaisante, certainement empreinte de remords pour des raisons qui nous échappent encore, m'a mis sur ce coup foireux pour régler ses comptes et faire un grand nettoyage.

– Halala ! Ne serait-il pas temps, Commissaire Terrazzoni, que la vie reprenne un cours normal et que l'on commence à se construire à deux ? Tu n'aurais pas une promesse en cours ?

– Madame Terrazzoni ? N'y songe même pas ! Je sais de quoi tu es capable, si on se fâchait, j'aurais trop peur d'atterrir aux urgences...

– Mais, Vincent Poulet chéri, tu me l'as promis !

44

Paris 6e arrondissement

Le Lutétia – Samedi 19 septembre

Le buffet organisé par le commissaire Vincent Terrazzoni, nouvellement affecté à la Direction de la coopération internationale, et sa compagne, le docteur Carole Delay, de Médecins du Monde, s'achève. Les invités commencent à partir.

Vincent salue ses anciens collègues. Il s’attarde auprès de chacun d’eux pour leur dire un mot. Il ne les reverra pas de sitôt. Quelques personnalités locales ont accepté l’invitation. Il reconnaît l’un des administrateurs de l’Institut de France qui siège quai Conti. L’attachée de presse du théâtre de l’Odéon s’est, elle aussi, déplacée en voisine. Vincent la salue d’un geste amical. Un journaliste de Direct Matin lui pose un flot de questions auxquelles il répond aimablement.

Un homme, la soixantaine, les cheveux grisonnants, une écharpe tricolore sur l’épaule, s'approche de Vincent et lui tend la main. Vincent la lui prend courtoisement.

– Le moment des au revoir est toujours le plus délicat, il faut faire le tri entre ceux que l'on veut réellement revoir et ceux que l'on espère justement ne plus revoir, formule l’homme.

– Je vous l’accorde, c’est une juste analyse. Excusez-moi un instant, je salue mon ancien patron...

– Terrazzoni, vous me manquerez ! claque le patron de la DGSI.

– Au revoir, Monsieur le Directeur, heureux d'avoir pu travailler dans votre Direction. J’en garderai le meilleur souvenir.

– J’en suis certain, Terrazzoni ! J’en suis certain !

Carole s’approche de Vincent et le tire discrètement par le pan de sa veste. Ils s’isolent.

– Pas fini, le cirage ? J’ai picolé et ça provoque chez moi ce que tu sais. Il y a des chambres juste au-dessus...

– Grrr ! Je serai tout à toi dans moins d’une heure.

– Mais, mon chéri, c’est une éternité ? J’aurais dû te zigouiller !

– Tu ne l’as pas fait, mon amour, il faut assumer, maintenant.

– Il n’est jamais trop tard pour bien faire, Tit Poulet.

– Cela manquerait de piquant, je suis vulnérable, maintenant, vu que je suis à tes pieds...

Vincent lui dépose un baiser sur le front.

– De quoi parliez-vous tout à l’heure avec le maire ? De la date de notre mariage ? De ce fameux mariage qui n’est pour le moment qu’un mirage ?

– Le maire ? Quel maire ?

– Oui, le vieux, bonne bouille, tranquille, avec son écharpe tricolore, un costume de bonne facture, la soixantaine, l’œil encore coquin...

– Ah non, ce n’est pas un maire, mais un sénateur, l’écharpe est inversée. Chez les sénateurs, le rouge est au col, et pour les maires, c’est le bleu. Il y a aussi une différence de gland. D’ailleurs, il est où, il faut que je le remercie d’être passé.

– Ah oui, le gland ? Dis, « Commissaire-je-sais-tout » quand pourrai-je enfin profiter du tien ?

Vincent s’approche du sénateur. Il lui trouve un côté bon père de famille, plutôt rassurant.

– Merci de votre visite, Sénateur, j’en suis honoré.

– De rien, jeune homme, lui répond le sénateur, c’est vous qui soulevez la fierté. Il n’est pas facile de changer de vie. Surtout pour aller s’expatrier dans une contrée lointaine. Je vous souhaite bonne chance et j'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir, ainsi que votre charmante compagne. Je suis souvent à l’étranger. Tenez, je vous laisse ma carte.

– Vous êtes sénateur du 6e ?

– Pas du tout, je suis sénateur des Français de l’étranger. J’ai la circonscription la plus vaste du Sénat.

– Pardonnez ma curiosité, Sénateur, mais vous êtes venu pour une raison particulière ?

– En fait, rien d’officiel. Un ami m’a invité à votre pot. J’étais sur Paris, j’avais du temps, je suis passé.

– Vous avez bien fait, Sénateur. Un ami, dites-vous ?

– Oui, Pierre Grangier de la police judiciaire. Un garçon agréable. Je le connais depuis de nombreuses années.

Larcher les interrompt.

– Vincent ?

– Oh, Larcher, tu es venu aussi. Je ne t’avais pas vu. Ça va, toi ?

– Je suis arrivé il y a peu, j’ai raté ma correspondance. Je suis content pour toi Vincent, je te souhaite que ça marche.

Le sénateur s’éloigne.

– Larcher, merci pour tout ce que tu as fait pour Christophe, pour sa famille, tu es quelqu’un de bien. Je dois te laisser, Larcher, je dois saluer le sénateur...

Vincent rejoint le sénateur.

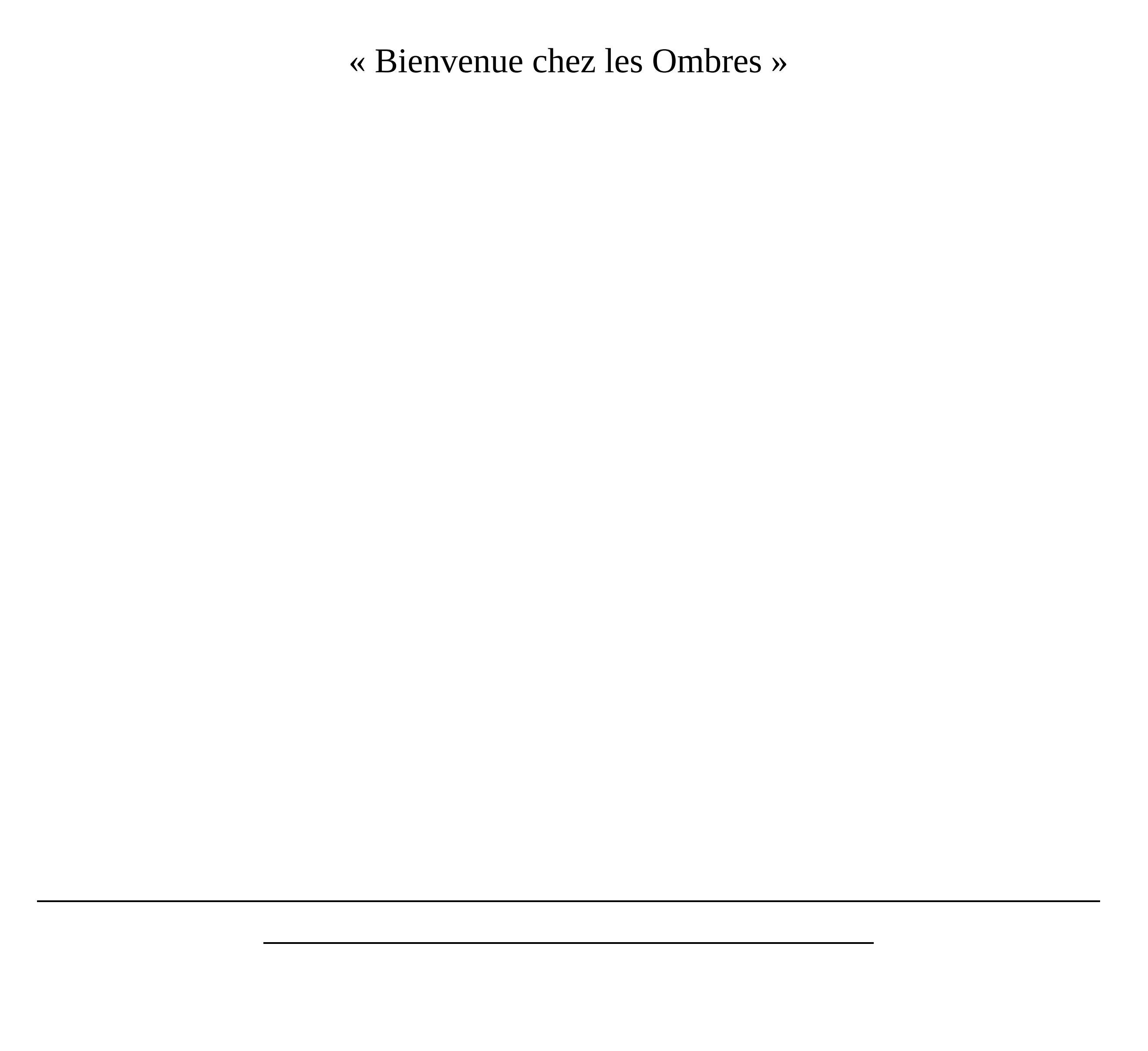
– Appréciez-vous la soirée, Sénateur ?

– Voyez vous-même, je baguenaude, je serre des mains, je congratule...

*

Les invités sont tous partis. Vincent récupère sa veste pour rejoindre Carole dans le hall. Il trouve la carte du sénateur dans sa poche et décide de la ranger dans son portefeuille. Il remarque une inscription manuscrite au dos de celle-ci. Il la retourne et lit :

« Bienvenue chez les Ombres »



Dans le prochain volet de l'histoire des Ombres :

« Les Ombres en pleine lumière »

(à paraître)

- Vous naviguerez dans les eaux troubles de l'espionnage d'État et des affaires politico-financières, vous verrez comment un journaliste du Petit Journal de Canal+ se retrouve, en compagnie d'un terroriste tchétchène, dans le coffre d'une Bentley Continental GT...

Mais aussi,

- Vous saurez qui était présent dans l'appartement de Vincent et lui a administré les piqûres anesthésiantes...

- Vous comprendrez quel est le véritable rôle de Pierre Grangier...

- Vous découvrirez qui est précisément le sénateur et ce qu'il va entreprendre...

- Et vous apprendrez pourquoi Carole et Vincent se séparent...

Glossaire

(Par ordre chronologique)

DCPAF : Direction Centrale de la Police Aux Frontières
DGSI : Direction Générale de la Sécurité Intérieure
PJ : Police Judiciaire
BRI : Brigade de Recherche et d'Intervention
DGSE : Direction Générale de la Sécurité Extérieure
Darlan : Amiral, puis collaborateur assassiné en 1942
Putsch : des Généraux Challe, Jouhaud, Salan et Zeller en réaction à la politique algérienne du général De Gaulle
COTOREP : Commission Technique d'Orientation et de Reclassement Professionnel
SAMU : Service d'Aide Médicale Urgente
DDPJ : Direction Départementale de la Police Judiciaire
SDAEF : Sous-Direction des Affaires Économiques et Financières
OMS : Organisation Mondiale de la Santé
2e REI : 2e Régiment Étranger d'Infanterie, la Légion
BFST : La Brigade des Forces Spéciales Terrestres
ONU Organisation des Nations Unies, les casques bleus
VSAB : Véhicule de Secours aux Asphyxiés et Blessés

IUT : Institut Universitaire de Technologie
SIV : Système d'Immatriculation des Véhicules
Sig Sauer & Desert Eagle : Arme à feux de type pistolet
Réquise : Argot. Réquisition, ordre de l'autorité publique de mettre à sa disposition des personnes ou des choses

Immat : Immatriculation, plaque d'immatriculation

Ordi : Ordinateur

FM : Fréquence Modulée, ondes radio
Teorem : Téléphone portable ultra-sécurisé et crypté de Thales industrie
VEVAK : Vezārat-e Ettelā'at va Amniat-e Keshvar, les services secrets iraniens
IGPN : Inspection Générale de la Police Nationale, dite la « police des polices» ou les « bœufs-carottes »
Stats : Statistiques
ONU : Organisation des Nations Unies
P4 : Véhicule tout-terrain de l'armée, de marque Peugeot
LAPI : Lecture Automatisée de Plaques d'Immatriculation

Et sur la page des remerciements :

DDSP : Direction Départementale Sécurité Publique
BMR : Brigades Mobiles de Recherches
MIL : Mouvement Initiative et Liberté

Remerciements

(par ordre alphabétique)

Jessica A., sans qui Carole n'aurait jamais existé
Daniel A., conseiller spécial du Maire de Cannes
Ramon A., ancien de la PJ de Toulouse
Jean-Jacques B., ancien de la DCPAF
Madame B., et son époux de la DGSI
Philippe C., confident du DDSP des Alpes-Maritimes
Commissaire Didier C., de l'IGPN Marseille
René F., Haut fonctionnaire, GP Paris
Bruno F., ancien militaire, troupes de Marine
Paul-Éric G., professionnel de la sécurité privée
Philippe G., scénariste, réalisateur
Gérard L., comédien
Bernard L., architecte
Thierry M., député des français de l'étranger
Ricardo N., de la BMR Avignon
Armand R., du MIL
Henry-Jean S., écrivain, journaliste
Paul-Loup S., homme d'affaires et écrivain
Thierry S., homme de sage expérience et ami fidèle
Wilfrid V., professionnel des arts de la table

Et, Maman, pour son « vieux français »

Relecture finale : Denis Hugot

BIENVENUE

CHEZ LES OMBRES

Mars 2016

Enregistré à la SGDL sous le n° 2015-09-0089

Enregistré CLEO sous le n° 28267 du 17-12-2015

Enregistré à la SGDL sous le n° 2016-02-0143

